revue de presse

Sommaire

Presse écrite / quotidiens

24 heures, **Le festival des arts vivants a son espace interface**, 21 juin

24 heures, **Cet été, le far° se mettra sens dessus dessous**, 22 juin

La Côte, **Le far° s'installe désormais au cœur de la cité**, 22 juin

Le Courrier, **À Nyon, le far° part à la renverse**, 26 juin

Le Temps, **agenda culturel**, 28 juin

24 heures, **Billetterie ouverte**, 30 juillet 2018

24 heures, **«Palimpsest» pièce sans danseur mais si réelle**, 03 août 2018

Le Temps, **À Nyon, le far° promet un vaste renversement**, 11 août

Le Temps, **Le far° en mouvement**, 11 août

Le Matin Dimanche / Cultura, **Le far° fait la part belle à la recherche artistique**, 12 août

La Côte, ***« La manière de consomer la culture a beaucoup changé »***, 15 août

La Côte, **Festival raccourci et déplacé, le far° garde le cap**, 15 août

24 heures, **Le cœur du festival a dû déménager au centre-ville**, 16 août

Le Courrier, **Philosopher performer**, 17 août

20 Minutes Lausanne, **far° festival**, 17 août

Tribune de Genève, **Le far° renverse la situation, Et ça déménage!**, 18 août

Tribune de Genève, **Le far° met Nyon sens dessus dessous**, 18 août

24 heures, **Le far° renverse la situation, Et ça déménage!**, 18 août

24 heures, **La 34e édition du festival des arts vivants promet de tout renverser**, 18 août

La Côte, **En balade sonore avec son smartphone**, 20 août

La Côte, **Au far°, quand le son stimule l'imagination**, 20 août

Le Courrier, **Valeska Gert, de l'âme au corps**, 22 août

La Côte, **Au far°, il construit des cabanes à la nuit tombante**, 22 août

Le Temps, **Au far°, les jeunes déclarent leur admiration**, 23 août

Le Temps, **Corps en déroute**, 23 août

Le Courrier, **«Ce qui nous occupe, ce sont les œuvres fortes et la modernité»**, 23 août

24 heures, **À Nyon, le far° cultive l'art du renversement**, 23 août

Le Temps, **La folle vie de Valeska Gert, danseuse punk**, 24 août

La Côte, **Le far° a réussi son déménagement au cœur de Nyon**, 27 août

La Côte, **Les plasticiens invitent le public à pousser leur porte**, 25 octobre

24 heures, **Une balade à la rencontre des artistes nyonnais**, 30 octobre

La Côte, **Élèves en «Correspondance» avec des artistes brésiliens**, 23 novembre

Le Courrier, **Le far° & les jeunes**, 29 novembre

La Côte, **Soutien de poids pour le far° et l'Usine**, 14 décembre

Presse écrite / périodiques

Les Inrockuptibles, **Le guide des festivals de l'été**, 30 mai
Mouvement, **Agenda : en Europe**, juillet-août
Scènes magazine, **34e édition du far°**, juillet-août
Boléro / édition française, **Upside down**, août

Radio / TV / web

RTS, **Les Matinales**, 20 juin
NRTV, **NRTV fait sa culture**, 28 juin
World Radio Switzerland, **Opavivará! at far° festival Nyon**, 16 août
RTS Espace 2 · Anticyclone, **Un far° renversant**, 17 août
RTS La 1ère, Forum, **Festival des arts vivants à Nyon**, 19 août
RTS Un, **far° : la choréographe Nicole Seiler**, 20 août
RTS La 1ère · Vertigo, **Danse : *Palimpsest* au far° festival**, 20 août
RTS Couleur 3, **Toutouyoutour** (interviews : L. Kaklea, G. Cunsolo, V. F. Delacoste), 21 août
RSI, **Festival di teatro sperimentale**, 21 août
La Télé, **Au festival des arts vivants on se divertit en réfléchissant**, 21 août
RTS 2 · Anticyclone, **Au far°, la danse mène à tout**, 22 août
Rete Due, **Extra time, spazio ai giovani,** 23 août
NRTV, **NRTV fait sa culture**, 30 août

Médias internet

maculture.fr, **Été 2018 : Les Rendez-vous**, 2 juillet
flashleman.ch, **34e far°, festival des arts vivants du 17 au 25 août 2018**, 9 aoû
lacote.ch, ***« La manière de consomer la culture a beaucoup changé »***, 15 août
lacote.ch, **Festival raccourci et déplacé, le far° garde le cap**, 15 août
letemps.ch, **À Nyon, le far° promet un vaste renversement**, 15 août
livinginnyon.com, **One Festival ends in Nyon, another starts on 17th August**, 15 août
lecourrier.ch, **Philosophe performer**, 16 août
bluewin.ch, **Coup d'envoi du far° festival à Nyon ce vendredi**, 16 août
24 heures, **Le cœur du far° a dû déménager au centre-ville,** 16 août
twitter.com, **Le far° met Nyon sens dessus dessous**, 17 août
twitter.com, **Looking for something a bit different? Catch Opavivará!**, 17 août
tdg.ch, **Le far° met Nyon sens dessus dessous**, 17 août
lacote.ch, **Cinq rendez-vous immanquables ce week-end**, 17 août
24heures.ch, **Le far° met Nyon sens dessus dessous**, 17 août
lacote.ch, **Au far°, en balade sonore avec son smartphone**, 19 août
lematin.ch, **Tiffen en scène...**, 20 août
latele.ch, **Au festival des arts vivants, on se divertit intelligemment**, 21 août
lacote.ch, **Au far°, il construit des cabanes à la nuit tombante**, 21 août
lecourrier.ch, **Valeska Gert, de l'âme au corps**, 22 août
rts.ch, **Palimpsest, une app. faisant de la ville une chorégraphie permanente**, 22 août
rts.ch, **Au far°, la danse mène à tout**, 22 août
tdg.ch, **À Nyon, le far° cultive l'art du renversement**, 23 août
letemps.ch, **La folle vie de Valeska Gert, danseuse punk**, 23 août
google.ch, **À Nyon, le far° cultive l'art du renversement**, 23 août
24heures.ch, **À Nyon, le far° cultive l'art du renversement**, 23 août
maculture.fr, **Entretien avec Juan Dominguez**, 31 août
maculture.fr, [critique] **Anthroposcènes** de R. Natálio & J. Martins, 12 septembre
maculture.fr, [article] **Farci·e** de Sorour Darabi, 4 octobre
maculture.fr, [article] **Un corps pour tant d'autres,** Lenio Kaklea, 29 octobre
maculture.fr, [entretien] **Andrade** de Michiel Vandevelde,
artviewer.org, **Focus Lenio Kaklea, Encyclopédie pratique,**
maculture.fr, [entretien] **A Hand's Turn, Lenio Kaklea,** Lenio Kaklea, 4 janvier 2019

Presse écrite / quotidiens

24heures

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 26'464
Parution : 6x/semaine

21 juin 2018

Le festival des arts vivants a son espace interface

Nyon

La salle des expositions, louée par la Ville au far°, servira de lieu de création et de médiation culturelle

Jusqu'à aujourd'hui, les locaux du petit bâtiment situé en face de la salle communale de Nyon ont surtout été occupés par le dentiste scolaire, des sociétés locales, Visions du Réel et Les Hivernales. Depuis janvier, le Festival des arts vivants (far°) y a ses bureaux, et pourra désormais disposer de la salle des expositions pour y accueillir des artistes en résidence ou pour y organiser des événements culturels. Cet espace, rebaptisé «Les Marchandises», a été inauguré mercredi soir.

Président du Conseil de la Fondation du far°, Pierre Wahlen précise que les sociétés locales qui utilisent ce lieu pourront continuer à le faire. «Il y aura une cohabitation, et même davantage car le far° a une vraie volonté de collaborer avec les sociétés locales nyonnaises. Notre intention reste d'inscrire le Festival des arts vivants dans le tissu social de la cité.»

Une convention a été signée avec la Ville de Nyon pour une durée de cinq ans, renouvelable une année. Ainsi, comme l'explique Pierre Wahlen, le far° aura le temps d'amortir les travaux qu'il a entrepris, et après cinq ans, la Ville aura le loisir de disposer du bâtiment selon ses plans pour le Cœur de Ville (projet de transformation du centre-ville de Nyon).

Toute l'équipe du far° est ravie d'avoir enfin un lieu bien visible et accessible au centre-ville, notamment pour ses médiations culturelles. Car en plus du festival en été, le far° développe tout au long de l'année des projets participatifs avec des groupes et des associations de Nyon et de la région. En outre, comme l'Usine à Gaz est en travaux, l'édition du far 2018 proposera ses spectacles à la fois à la salle communale et aux «Marchandises». **Y. M.**

24heures

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 26'464
Parution : 6x/semaine

22 juin 2018

Cet été, le far° se mettra sens dessus dessous

Arts scéniques

Du 17 au 25 août, le 34e Festival des arts vivants de Nyon nous invite à invertir nos codes et à réviser nos systèmes de pensée

Renverser nos habitudes, notre perception du réel, notre vision du monde. Vous l'aurez compris, les artistes conviés au far° se saisiront des arts vivants comme de territoires à investir pour invertir nos codes et nos systèmes de pensée. Le festival tissera sa toile du 17 au 25 août en ville de Nyon mais aussi extra-muros, à Rolle et à Genève, extension de l'Usine à Gaz oblige. Cette 34e édition s'articule autour

Chorégraphe transgenre, Sorour Darabi présentera «Farci.e». MEHRDAD MOTEJALLI

de trois axes comme autant de balises thématiques. De pistes de réflexion. Renverser les points de vue, d'abord. On citera notamment «Farci. e», composé par Sorour Darabi, chorégraphe transgenre, autour de la notion de genre dans les langues (20-21 août), ou le collectif d'artistes brésiliens Opavivará! qui sillonneront les rues avec leurs petits engins bizarroïdes, invitant les badauds à sortir de leur individualisme (17-21 août).

Retourner notre rapport au temps, ensuite. Le «clown conceptuel» Juan Dominguez jonglera entre passé et présent, explorant de possibles vies parallèles dans «Between what is no longer et what is not yet» (17-18 août), tandis que le collectif Strasse et Lotte van den Berg interrogeront la notion de fin dans «The End» (23-25 août).

Chambarder nos expériences, enfin. La jeune artiste grecque Lenio Kaklea conviera des paires de spectateurs à une performance en privé pour réaffirmer leurs gestes du quotidien comme porteurs de sens (18-20 août). On se laissera envoûter, aussi, par le «Palimpsest» de Nicole Seiler, collection de pièces sonores mêlant événements du passé et instant présent, à écouter aux quatre coins de la ville via une application smartphone (dès le 18 août).

On signalera encore «Hoy por Hoy», enquête brodée par Adina Secretan et le collectif chilien Mil M2 autour de la notion d'indépendance (21-25 août). **N.R.**

Nyon, Festival des arts vivants (far°)
Du 17 au 25 août
Rens.: 022 365 15 50
www.festival-far.ch

LA CÔTE

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 7'962
Parution : 5x/semaine

22 juin 2018

LA CÔTE

SOURCE DE VIBRATIONS, COMPLICE D'ÉVASIONS.
Les bons plans pour s'évader sur lacote.ch/sortir
LA CÔTE

VENDREDI 22 JUIN 2018
WWW.LACOTE.CH
NO 119 / CHF 2.50 / J.A. - CH-1260 NYON

LA MÉTÉO DU JOUR EN PLAINE ~21°~13° À 1000 M ~18°~7°

COMMERCE LE MAGASIN «GRAND'RUE» AURA TENU MOINS D'UN AN À NYON P 7

SORTIR CINQ ACTIVITÉS AU TOP POUR OCCUPER VOTRE WEEK-END P 13

NYON

LE FAR° FAIT SON ENTRÉE *AU CŒUR* DE LA CITÉ

Le Festival des arts vivants dispose enfin d'un espace au centre-ville, pour respirer un peu et animer davantage la place culturelle nyonnaise. Quant au programme de cet été, il s'annonce... renversant. P 11

REPORTAGES

LE PAPE, DE LA TERRE SAINTE À PALEXPO

Avant sa messe à Genève devant des milliers de fidèles venus de La Côte, le souverain pontife s'est reposé à Bogis-Bossey (photo). PP 2-3-18-19

RÉGION TROIS LIEUX SYMPAS POUR FÊTER LA MUSIQUE

Des dizaines de concerts, pour tous les goûts, seront proposés à Morges, Nyon et Chéserex. Tour d'horizon avant la fête. P 7

FOOTBALL LA PROMOTION ACQUISE, LE PRÉSIDENT PASSE LA MAIN

Stéphane Porzi cède les rênes du FC Amical Saint-Prex au terme d'une saison pleine de succès. Découvrez notre poster de la Une promue. PP 15-16

PUBLICITÉ

Morand Electroménager SA
SAINT-PREX - ROLLE - SIGNY
021 806 12 72
VENTE ET SERVICE APRÈS-VENTE TOUTE MARQUES.
AGENCEMENT DE CUISINE
morand-electromenager.ch
35 ans
A VOTRE SERVICE

Route de Saint-Cergue 293, 1260 Nyon 1 - 022 994 41 11 • E-mail: clientele@lacote.ch • Fax 022 994 41 42 • E-mail rédaction: info@lacote.ch • E-mail publicité: pub@lacote.ch

LA CÔTE

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 7'962
Parution : 5x/semaine

22 juin 2018

Le nouvel espace du far°, à la rue des Marchandises, a été inauguré mercredi soir. © FAR° NYON/LES MARCHANDISES

Le far° s'installe désormais au cœur de la cité

NYON En investissant la salle des Marchandises, le festival dédié aux arts vivants dispose désormais d'un lieu de création plus visible encore.

PAR **NATHALIE HUG**

C'est une année de grand changement pour le far°. Entre l'installation dans un nouvel espace, au cœur de la ville, et la fermeture de l'Usine à gaz, l'organisation du festival des arts vivants se voit complètement revisitée. «C'est une année intense!», admet Véronique Ferrero Delacoste, directrice du festival.

Mercredi soir, le festival inaugurait son nouveau lieu dans la salle des Marchandises, connue pour abriter le Bar du Réel pendant Visions du réel. Le festival, qui se tiendra du 17 au 25 août, ne disposait pas jusqu'ici d'un espace «à lui». «Nous avions uniquement des bureaux, sans pignon sur rue», précise Véronique Ferrero Delacoste. Ainsi, le festival gagne en visibilité. Pour renforcer sa tendance participative, il avait besoin d'une vitrine. Un espace visible dans un lieu fréquenté tel que le quartier de Perdtemps, c'était l'idéal pour attirer les visiteurs curieux et les inviter à se prêter aux activités proposées par le festival.

Un lieu de cohésion sociale

Avec ce lieu, le far° se donne la mission de rassembler la population. «La société change et nous avons accès à de plus en plus de choses depuis chez nous.» En luttant contre cette tendance au repli sur soi, les organisateurs estiment contribuer à améliorer la qualité de vie de la région. «Nous voulons sortir les gens de chez eux, nous prônons le vivre-ensemble.» Les organisateurs encouragent cette veine participative depuis une dizaine d'années déjà. Le fait de disposer d'une salle au cœur de la ville rendra d'autant plus efficace cette mission de rassemblement.

La notion de médiation culturelle occupe également une place importante. Le nouvel espace est donc pensé comme un lieu d'échange, où les acteurs culturels et les publics pourront se rencontrer. «Nous offrons aux spectateurs l'opportunité de s'immerger dans les œuvres», commente Véronique Ferrero Delacoste.

Actif à l'année

Soutenu par la Ville, le canton et différentes fondations, le festival se lance dans un projet d'envergure: celui d'exister tout au long de l'année. «Notre événement principal aura toujours lieu au mois d'août. Mais le reste de l'année, une activité sera liée aux projets qu'on accueille». L'espace de la salle des Marchandises servira alors de lieu de travail pour les artistes en résidence. Il pourra accueillir des répétitions de danse, de théâtre et des installations.

Le far° était déjà actif au-delà des dates du festival. Mais sans un espace comme celui-ci, il s'agissait de louer des salles, d'exporter les événements. En se donnant un ancrage au centre de Nyon, le festival renforce aussi ses partenariats avec les entités locales.

Ainsi, pour les 50 ans du Collège de Marens, en automne, un collectif brésilien en résidence organisera un projet avec les élèves. «Ils réaliseront une œuvre ensemble… mais je n'en dis pas plus!», conclut la directrice.

Bousculer les habitudes

Pour sa 34e édition, qui se déroulera du 17 au 25 août, le far° s'étendra sur neuf jours, soit deux de moins que d'habitude. En cause, les travaux concernant l'Usine à gaz, notamment. «La Salle communale ne dispose pas des mêmes équipements techniques, donc cela coûte de les faire installer», relève la directrice, Véronique Ferrero Delacoste.

Différents événements seront organisés hors les murs aussi. «Nous investirons la cour des Marchandises, la route sera coupée, comme pour Visions du réel et les Hivernales». Et des bus accompagneront les spectateurs jusqu'au Casino Théâtre de Rolle ou à l'ADC à Genève. «Ce sera plus court, mais tout aussi intense!», réitère la directrice.

«Renverser» est le thème retenu pour cette année. «Nous inviterons le spectateur à déplacer son point de vue, à regarder le monde dans une autre perspective. Renverser ses habitudes, pas seulement géographiques, mais aussi culturelles.» Une série de «parcours», guidant le spectateur dans ses choix, est proposée pour explorer la programmation.

Parmi eux, la pièce d'ouverture du festival, «Anthroposcènes», qui sera présentée les vendredi et samedi 17 et 18 août à la Salle communale. Réunissant différentes formes d'expressions artistiques (danse, arts visuels,…) et la pensée de chercheurs brésiliens, la pièce donnera le ton du festival en remettant en question la notion de «centre». Des acteurs locaux, sculptrices sur pierre, jardinier et philosophe seront intégrés au projet.

LE COURRIER
L'ESSENTIEL, AUTREMENT.

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 7'396
Parution : 5x/semaine

26 juin 2018

Le far° à la renverse

L'Usine à gaz en travaux, le Festival des arts vivants de Nyon déménage et se réinvente.

LUNDI 25 JUIN 2018 JORGE GAJARDO

L'Association pour la Danse contemporaine, à Genève, hébergera Eszter Salamon. MARIO BARRANTES

FESTIVAL Nyon a bien de la chance d'héberger des rendez-vous comme Visions du Réel, Paléo ou le far°. La qualité et l'exigence de ces manifestations culturelles donnent au chef-lieu de la Côte une image de ville ouverte sur le monde. Car sinon, on se souviendrait de Nyon surtout pour le refus frileux de la population locale, en septembre dernier, d'accueillir un foyer pour réfugié-e-s. Aux dernières nouvelles, un crédit de faisabilité, en vue d'une étude pour une éventuelle construction d'un bâtiment réduit de moitié, pourrait être voté à la fin de l'été par le Conseil communal: 80 places au lieu de 160, pour 2023 au plus tôt. Une solution de compromis, pas acquise pour autant, qui contraste avec la radicalité et la générosité des propositions qui se succèdent année après année au far°-Festival des arts vivants.

Cette année, le mot-clé du far° est «Renverser». On renverse tout donc, mais n'est-ce pas ce que le far° fait depuis plusieurs années? Sa directrice Véronique Ferrero Delacoste a habitué son public à tordre dans tous les sens ce rendez-vous estival dont on a un peu oublié les origines pépères il y a bientôt trente-cinq ans. Après avoir exploré «nos futurs» en 2017, le festival nous invite à nouveau à rafraîchir nos perceptions, à remettre en question notre rapport au monde, pendant 9 jours, deux de moins que la règle. Comme Mafalda, qui provoquait des tremblements de terre en épinglant sa mappemonde à l'envers, voilà le far° 2018 qui renverse la carte du monde.

Les habitudes seront un peu bousculées. Dès ce mois, l'Usine à gaz, le repère du festival depuis 1994, va subir des travaux d'agrandissement d'une durée de deux ans. Le public du théâtre et de la danse devra attendre jusqu'à l'automne 2020 pour en profiter à nouveau, et le far° s'en passera pendant trois éditions. Pour la remplacer, cette année, le Casino Théâtre de Rolle accueillera une performance de Michiel Vandenvelde, et l'Association pour la Danse contemporaine, à Genève, hébergera Eszter Salamon.

Mais le far° obtient surtout un nouveau lieu central: la salle d'exposition de la rue des Marchandises, qui sera fermée à la circulation pour l'occasion. Inauguré mercredi dernier, tout y est encore à faire. Les Marchandises est l'endroit où Véronique Ferrero Delacoste a l'ambition de questionner les «codes fatigués» de la représentation artistique, de provoquer des rencontres fertiles entre les artistes et le public. Pendant le far°, c'est aux Marchandises que le performeur espagnol Juan Dominguez nous emmènera dans ce temps suspendu qui est entre ce qui n'est plus et ce qui n'est pas encore. Un lieu vivant, certainement, Les Marchandises, appelé à être également le restaurant du festival, ainsi que le centre des résidences artistiques et des activités de médiation culturelle, qui se révéleront au fil des mois sous forme d'événements, et ceci avec le même budget de 920 000 francs, insiste la direction du festival.

Enquête chorégraphique dans le quartier de Perdtemps

Pour le reste, on renverse tout avec des ingrédients déjà connus, comme Extra Time, le programme d'accompagnement pour artistes émergents, ou le Laboratoire de la pensée. Mais le menu du far° reste riche, malléable, et souvent participatif. L'artiste en résidence est, pour cette année encore, Adina Secretan, qui revient du Chili avec le collectif Mil M2, déjà invité en 2017. Ils présentent une création autour de la notion d'indépendance, un mot chargé de sens multiples qui se répondent les uns aux autres. On suivra avec attention le travail de Lenio Kaklea, qui mène depuis mars, dans le quartier de Perdtemps, une enquête sur les habitudes et rituels du quotidien pour les besoins d'une «Encyclopédie des pratiques». Elle montre ensuite le résultat de ses enquêtes sous forme de chorégraphies. Au far°, elle présentera ses Portraits choisis, créé à Aubervilliers. Le volet nyonnais devrait être dévoilé en novembre prochain. Quant à la chorégraphe Nicole Seiler, elle explorera les potentiels poétiques d'une application mobile d'audioguide, où le spectateur sera l'acteur du mouvement.

Le renversement, c'est aussi voir les choses d'ailleurs. Le/la chorégraphe Sorour Darabi [sic.] nous introduira au mot iranien jenssiat, un terme d'entre-deux qui signifie à la fois «genre» et «matière». Venant du Brésil et du Portugal, Rita Natálio et João dos Santos Martins proposent d'inverser certains lieux communs, alors que le collectif Opapavirá! de Rio de Janeiro joue à troubler le rapport privé/public dans le but de favoriser une citoyenneté plus conviviale. Oui, décidément Nyon a bien de la chance d'avoir le far°.

Du 17 au 25 août, Far°-Festival des arts vivants Nyon, www.festival-far.ch

LE TEMPS

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 32'266
Parution : 6x/semaine

28 juin 2018

far° Festival des arts vivants

Renverser. Après l'avenir en rose, l'an dernier, le festival le plus questionnant du paysage romand propose d'aller contre l'évidence et le premier mouvement. Le thème du renversement est d'autant mieux choisi que Véronique Ferrero Delacoste et son équipe doivent eux-mêmes dealer avec un changement de taille, cette année: l'indisponibilité de l'Usine à gaz, leur traditionnel QG, en raison de travaux. Désormais installé aux Marchandises, un lieu plus central de Nyon, le 34e far° empoignera ce sujet avec des propositions d'ici (Nicole Seiler, Adina Secretan, les émergents du programme Extra Time, etc.) et d'ailleurs, dont des créateurs du Brésil et d'Argentine, grâce à un programme d'échanges initié par Pro Helvetia. A ce titre, il ne faudra pas manquer *Anthroposcènes*, un travail brésilo-portugais qui remet en question des principes dits naturels. Et si la nature n'était pas une mère, mais une amante? questionnent Rita Natálio et João dos Santos Martins. Et si nous concevions l'écologie sans la nature? Et si l'humain n'avait pas un caractère sacré, mais n'était qu'une machine à composter? Renversant, en effet! ▬ M.-P.- G.

NYON. DIVERS LIEUX. DU 17 AU 25 AOÛT.
WWW.FESTIVAL-FAR.CH

24heures

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 26'464
Parution : 6x/semaine

30 juillet 2018

Billetterie ouverte

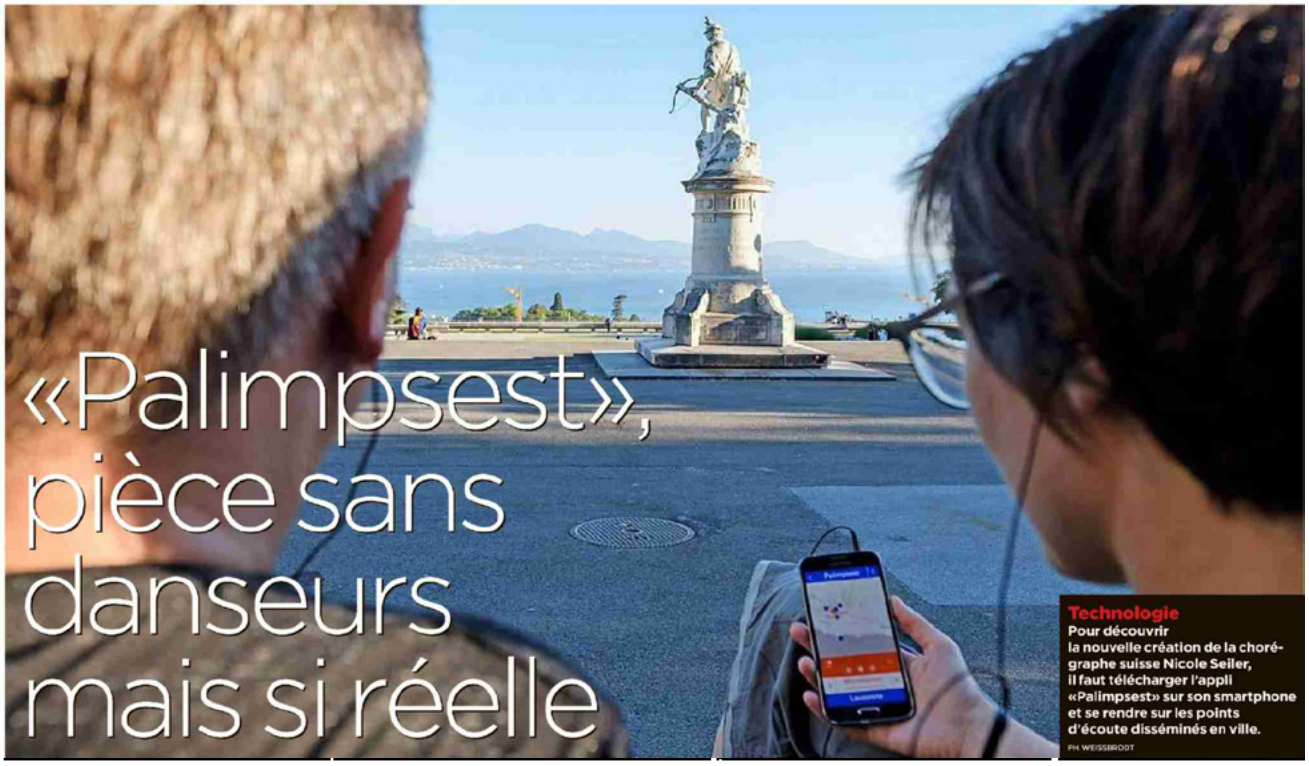
Nyon «Renverser». C'est le thème de la 34e édition du Far° (Festival des arts vivants), qui promet de faire perdre le nord au public du 17 au 25 août. Dès aujourd'hui, la billetterie en ligne du festival est ouverte sur son site Internet *(www.festival-far.ch)*. Sur lequel il est également possible de feuilleter le programme complet de la manifestation.

24heures

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 26'464
Parution : 6x/semaine

03 août 2018
page 1/2

Danse



«Palimpsest», pièce sans danseurs mais si réelle

Technologie
Pour découvrir la nouvelle création de la chorégraphe suisse Nicole Seiler, il faut télécharger l'appli «Palimpsest» sur son smartphone et se rendre sur les points d'écoute disséminés en ville.
PH: WEISSBROOT

Nicole Seiler invite à une déambulation chorégraphique dans les rues de Lausanne via une application smartphone. L'expérience sera recréée ce mois-ci à Nyon, dans le cadre du far°

Natacha Rossel

Un homme traverse le hall de la gare de Lausanne. Il tient la main d'un enfant arborant un ballon au bout d'une ficelle. À l'opposé, un second quidam entre d'un pas pressé. Il bouscule le bambin, le ballon s'envole au plafond. La scène, anodine, quotidienne, nous est contée par la voix tranquille de l'audiodescriptrice Séverine Skierski, dans nos écouteurs branchés à notre smartphone. Nous nous trouvons dans le hall, entre la vitrine du kiosque et le point d'information de l'Office du tourisme. Et voilà qu'un spectacle mi-réel mi-fictif s'ouvre à nous. La scène a beau nous être suggérée, on ne peut s'empêcher de lever les yeux pour suivre ce ballon imaginaire dans son ascension. Mieux: nous l'entrevoyons. Furtivement. Nous? Les spectateurs-auditeurs de «Palimpsest», la nouvelle création de Nicole Seiler.

Magie de la force d'évocation! Via une application smartphone, la chorégraphe suisse nous promène en ville et stimule notre imaginaire. À chacun des six points d'écoute, d'Ouchy à la Riponne en passant par l'Arsenic (qui coproduit cette création), la voix de Séverine Skierski nous imprègne d'histoires et d'anecdotes sur le lieu, puis invoque les figures qui l'ont fréquenté, traversé, investi. Anonymes ou pas, ils surgissent çà et là, ces fantômes qui hantent une place, un hall, un parc. Et nous, badauds, nous les rendons (presque) palpables. Nous créons notre propre partition. Physiquement absents, ses interprètes sourdent par notre imagination.

Audiodescription poétique

Dans ce palimpseste se superposent le lieu tel qu'il se déploie sous nos yeux, ce que son passé recèle et ce que notre esprit déroule à l'écoute du récit et des sons. Mais Lausanne n'aura pas l'apanage de cet objet artistique si singulier: l'application prendra vie dans d'autres villes. Prochaine étape, le Festival des arts vivants (far°), à Nyon, dont la 34e édition se déroulera du 17 au 25 août.

«L'origine de cette création était de révéler les potentiels poétiques de l'audio-

24 heures

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 26'464
Parution : 6x/semaine

description», raconte la chorégraphe. Une démarche exploratoire esquissée il y a plusieurs années déjà. «En 2012, nous avions réalisé une audiodescription du spectacle «Un acte sérieux» pour les aveugles et malvoyants. Après cette première expérience, j'ai commencé à m'intéresser à l'idée de faire la même démarche pour les personnes voyantes, de confronter une description dite objective à leur regard qui, par définition, est subjectif.»

«Il était important que l'application ne fonctionne que sur les points d'écoute. Ce n'est pas un objet radiophonique, il reste dans l'ordre du live»

Nicole Seiler
Chorégraphe

La chorégraphe a-t-elle inventé une nouvelle forme de représentation? Pas tout à fait. Elle n'est pas la première à emmener son public, écouteurs vissés aux oreilles, dans une création immersive. Rimini Protokoll avec son capitaine, Stefan Kaegi, en est l'un des parangons. Dans «Remote X», l'artiste baladait les spectateurs dans les rues de villes, notamment Lausanne en 2014 au Festival de la Cité, interrogeant l'intelligence artificielle et le big data. D'autres encore ont exploré les potentialités des balades sonores. On citera, entre autres, Yann Gross et son exotique «Radio Amazonie», périple au cœur de la jungle nyonnaise (si, si) en 2014 au far°. Ou encore le collectif Ici-Même qui, en 2016, emmenait le public de la Grange de Dorigny dans une flânerie sonore, les yeux fermés, sur le campus universitaire. Mais Nicole Seiler fait un pas de plus: par définition, les arts scéniques sont éphémères. Les pièces sont présentées sur un laps de temps délimité. Ce «Palimpsest», lui, vivra *ad aeternam*. Ou, du moins, tant que la technologie le permettra.

Le corps au centre

Mais enfin, en quoi est-ce de la danse? Une partition sans interprètes, sans mouvements chorégraphiés peut-elle se ranger dans cette catégorie? On se souvient notamment du scandale provoqué au festival de La Bâtie par la chorégraphe madrilène La Ribot qui, dans «El Triunfo de La Libertad», émancipait le plateau de ses artistes. «Pour moi, la danse est un questionnement du corps et de sa tenue en lien avec un espace, répond Nicole Seiler. Quand la préoccupation première d'une pièce est le corps et la manière dont il bouge, alors je considère cela comme de la danse.»

Le geste et ses fluctuations, les oscillations du corps, ses variations rythmiques et sensorielles forment ainsi la matrice de «Palimpsest». «Avec Séverine, nous avons recueilli des événements historiques grâce à l'aide de spécialistes, et nous avons noté les actions, les mouvements qui se déroulaient devant nous lorsque nous cherchions des lieux. Nous avons ensuite écrit le texte comme s'il s'agissait d'une chorégraphie.» Une création à vivre comme un spectacle, donc. Sauf que le public n'est pas assis dans une salle. Le tissu urbain remplace le plateau. «Il était important que l'application ne fonctionne que sur les points d'écoute. Ce n'est pas un objet radiophonique, il reste dans l'ordre du live.»

Marche à suivre:
Télécharger l'application smartphone
palimpsest-app.ch
Autoriser la géolocalisation
Se rendre sur l'un des points d'écoute
et lancer l'application

LE TEMPS

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 32'266
Parution : 6x/semaine

11 août 2018
page 1/2

À NYON, LE FAR° PROMET UN VASTE RENVERSEMENT

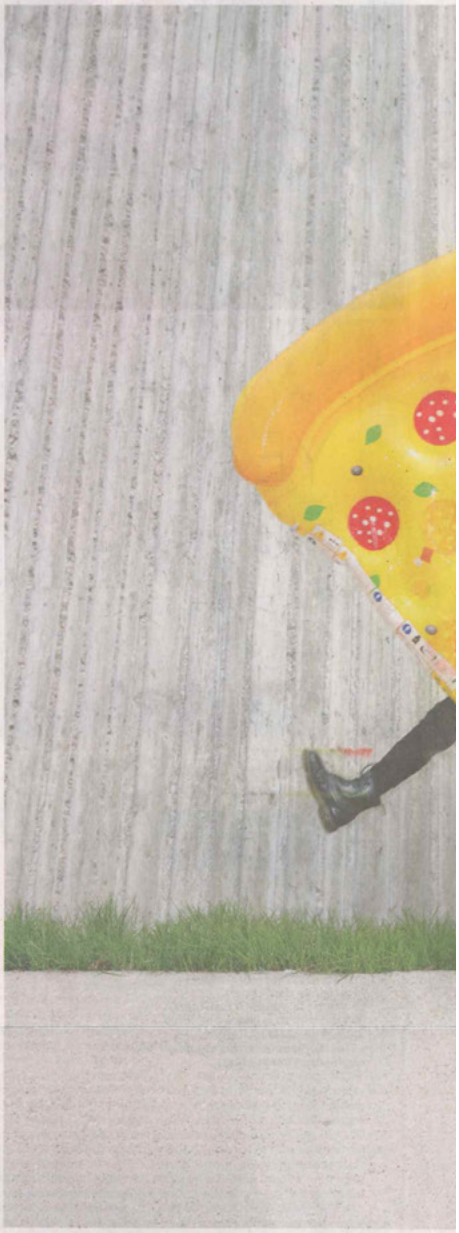
PROPOS RECUEILLIS PAR MARIE-PIERRE GENECAND

Pour sa 34e édition, le Festival des arts vivants quitte l'Usine à Gaz en travaux et rejoint le bâtiment des Marchandises, au centre-ville. L'occasion de bouleverser ses habitudes et de travailler encore plus avec la population

Quelle est votre pratique préférée? Les plantes vertes, le paddle ou les sorties en boîte? Invitée du 34e far° Festival des arts vivants qui débute ce vendredi, l'artiste grecque Lenio Kaklea posera cette question aux habitants de Nyon. Elle l'a déjà fait dans la commune française d'Aubervilliers et le résultat donne *Encyclopédie pratique/Portraits choisis*, un solo de danse à découvrir à la salle communale en fin de festival. Oui, en raison de travaux à l'Usine à Gaz, le far° perd sa vue sur le Léman et son QG si charmant. Mais, rassure Véronique Ferrero Delacoste, couplé à la salle communale qui lui fait face, le bâtiment des Marchandises tout juste rénové sera parfait lui aussi. Surtout, il va permettre des actions artistiques en lien avec le public durant toute l'année. Que promet le far° 2018? «Un chambardement, sourit la directrice. En lien avec notre déménagement, nous avons eu envie de chahuter les habitudes, de questionner les évidences.» Anthropocentrisme, post-colonialisme, sexisme: grâce à des artistes agitateurs d'ici et d'ailleurs, les «ismes» totalitaires seront mis cul par-dessus tête pendant une semaine à Nyon. Rencontre avec une leader alerte qui aime la redéfinition.

Véronique Ferrero Delacoste, comment s'organise votre installation aux Marchandises? Très bien. C'est un lieu que nous avons déjà investi pour des ateliers et qui a le mérite d'être plus centré. Pendant le festival, la rue des Marchandises sera fermée à la circulation et un gradin extérieur créera le lien entre notre bâtiment et la salle communale, qui accueillera les plus grosses productions. Ce gradin aménagera une cour des Marchandises qui sera aussi investie. Enfin, comme certains spectacles exigent une boîte noire, c'est-à-dire un théâtre plus hermétique, nous nous déplacerons à l'ADC à Genève, pour le très puissant

Le Temps de s'engager.
Cause 4/7
Créativité suisse
(18 juin – 19 août)
letemps.ch/20



Ci-dessous: Transnomades, «Opavivarà!». (OPAVIVARÀ!)

Eszter Salamon, «MONUMENT 0.5: The Valeska Gert Monument». (IURSULA KAUFMANN, BOGLÁRKA BÓRCSÖK)

LE TEMPS

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 32'266
Parution : 6x/semaine

Lenio Kaklea, «Encyclopédie pratique/Portraits choisis». (MARC DOMAGE)

Gaetano Cunsolo, «I Get Lost in a Courtyard... and I Start to Build» (GIULIA MANGIONE)

MONUMENT 0,5 de la Hongroise Eszter Salamon, un regard sur la danse expressionniste allemande, et au casino de Rolle pour *Andrade*, du Belge Michiel Vandevelde, une réflexion sur l'anthropophagie.

Dans ses chiffres, le far° 2018 annonce 21 lieux de représentation pour 19 projets. Etrange, non? *(Rires.)* C'est que de nombreux projets sillonnent la région et jouent dans plusieurs lieux. C'est d'ailleurs une particularité de cette édition plus urbaine, plus interactive. Beaucoup de performances sont déambulatoires et vont à la rencontre de la population. Je pense par exemple à *Opavivará!*, des Brésiliens Transnomades. C'est un spectacle très allègre, très vivant, qui vient de Rio et dans lequel les artistes poussent un barbecue et un karaoké roulants et les utilisent avec les passants. Ils seront à la plage de Nyon, au marché, sur les quais, dans la cour des Marchandises, etc. Leur enthousiasme est vraiment communicatif. C'est aussi le cas de *Palimpsest*, de la Suisse Nicole Seiler. Un travail qui, à travers un système audio et sans interprètes, raconte l'histoire des lieux par le simple récit. Sa proposition explique par exemple les origines des Toblerones-bunkers de Gland et renverse l'idée que l'on s'en fait.

Et puis, en matière d'interactivité, il y a aussi la recherche de Lenio Kaklea sur les pratiques individuelles et collectives... Oui, c'est une proposition qui me tient très à cœur, car l'artiste grecque a ce mérite de valoriser des pratiques anodines, qui n'ont l'air de rien, mais qui racontent aussi qui on est. En plus, Lenio appartient à ces artistes avec lesquels on mène une collaboration sur le long terme. Elle est déjà venue trois fois à Nyon pour poser ses dix questions à des gens d'ici et reviendra en novembre présenter le résultat artistique de cette enquête. Dans le festival, les 24 et 25 août prochains, elle proposera un solo basé sur cette même démarche effectuée à Aubervilliers. Chez nous, elle a, par exemple, approché et interrogé les jeunes posés près des Marchandises, les personnes âgées des thés dansants, les donneurs de sang ou encore les bénévoles qui font du transport de malades. Toute une population qui a un savoir-faire, une identité particulière et qui raconte de manière très touchante et décalée les gestes de sa pratique.

Toujours dans cette idée d'investigation sociologique décidément très présente dans cette édition, les Nyonnais donneront leur point de vue sur la notion d'indépendance... En effet. Déjà présent au far° l'an dernier, le collectif chilien Mil M2 (prononcer mille mètres carrés) a incité la population à questionner l'horizon et a affiché les réponses sur des lettres géantes tirées par un bateau sur le Léman. Cette année, ces artistes, associés à la Suissesse Adina Secretan, reviennent avec *Hoy por Hoy*, dans lequel ils vont interroger les gens sur leur vision de l'indépendance. Ils interviennent en plusieurs endroits de la ville avec, notamment, un tas de terre pour suggérer l'importance du territoire et l'exposition de plusieurs déclarations d'indépendance, comme la déclaration du Royaume gay et lesbien des îles de la mer de Corail ou la Déclaration d'indépendance du cyberespace, dont la diffusion sonore émanera d'un bâtiment municipal nyonnais... La notion d'indépendance est une question compliquée, qui n'est pas exempte d'un protectionnisme coupable parfois, et ces travaux ne font pas l'économie de ce questionnement.

D'ailleurs, le post-colonialisme a aussi sa place dans votre programmation. Dans quel cadre? Dans le cadre de Coincidencia, un programme d'échanges culturels entre la Suisse et l'Amérique du Sud initié par Pro Helvetia. Je me suis rendue plusieurs fois au Brésil et j'ai constaté que la question du post-colonialisme reste une préoccupation, également chez les tout jeunes artistes. Elle figure avec force, par exemple, dans le spectacle brésilo-portugais *Anthroposcènes* ou dans *Andrade*, de Michiel Vandevelde. Dans ces spectacles, les artistes convoquent l'essayiste brésilien Oswald de Andrade, qui a recensé des rites cannibales de tribus indigènes durant lesquels, en mangeant l'autre selon un rituel très étudié, ils s'appropriaient sa force et sa richesse. Toute cette question du métissage et de la dévoration symbolique est évidemment très présente au Brésil.

Dans ce vaste renversement, quelle est la place des artistes locaux? Nous poursuivons le programme Extra Time lancé en 2015, qui donne sa chance à trois artistes émergents dans le paysage romand. Cette année, ils sont coachés par la dramaturge Michèle Pralong, ex-directrice du Grü, et proposent des travaux très différents. Dans *Mimesia*, la danseuse Miriam Coretta Schulte, qui a résidé au Caire, imagine un travail très physique sur la manière dont des artistes charismatiques sont des icônes, des modèles en Egypte. Romain Daroles, diplômé de la Manufacture et amoureux de la langue française, donne, dans *Vita Nova*, un cours magistral sur Louis Poirier, mystérieux auteur sans œuvre. Quant à Trân Tran, dans *HERE & NOW*, cette illustratrice de formation interroge le théâtre en construisant à vue un spectacle à partir d'une foule d'accessoires. A travers Extra Time, ces artistes locaux bénéficient d'un suivi de plusieurs mois et d'un soutien à la production et à la diffusion.

Gaetano Cunsolo a un projet qui me plaît particulièrement: construire une nouvelle cabane chaque nuit. Pourquoi et comment se déroule cette démarche? Cet artiste italien construit en effet des abris éphémères sur toute la durée du festival dès le coucher du soleil. Il agit en lien avec les habitations de fortune qui s'édifient aux portes des grandes mégalopoles et se base aussi sur une vieille pratique populaire qui disait que si l'on arrivait à bâtir une maison entre le coucher et le lever du soleil sur un terrain public, on ne pouvait pas être expulsé de cette parcelle. Le fait que son travail se déroule la nuit est important. La nuit, c'est le temps de la résistance, du renversement...

Tout cela est très riche. Pourtant, le budget du far° ne l'est pas. 920 000 francs pour 80 artistes présents, ce n'est pas lourd, sachant qu'en plus, vous poursuivez vos activités au-delà de l'été. Comment faites-vous pour tourner? Nous avons réduit le festival de deux jours de sorte à garder des munitions pour le reste de la saison. J'ai une super équipe qui n'a pratiquement pas bougé depuis que j'ai commencé en 2011 et qui est ultra-investie. Et je peux encore compter sur une vingtaine de bénévoles très mobilisés. Le peu de moyen nous force à être créatifs. Mais nous avons aussi déposé une demande d'augmentation de la subvention auprès des autorités, en lien avec notre travail de médiation culturelle que nous souhaitons lancer aux Marchandises. L'idée est encore de prolonger ou d'initier des partenariats avec des institutions comme des hautes écoles spécialisées ou des associations. Je rappelle que sur 19 projets que compte le festival, dix sont des créations, ce qui nécessite des investissements plus importants que des accueils. On est ric-rac, mais on y croit, c'est ce qui compte, non? ■

far° Festival des arts vivants, du 17 au 25 août, Nyon et région.

Trân Tran, «HERE & NOW». (JULIEN GREMAUD, FAR° NYON)

Le far° en chiffres

Créé à Nyon par Ariane Karcher, le far° Festival des arts vivants vit sa 34e édition.

Doté de 920 000 francs, il se déroule sur neuf jours et accueille 80 artistes et participants au sein de 19 projets répartis sur 21 lieux, dont dix sont des créations, quatre sont participatifs et cinq sont gratuits.

Le far° pratique trois tarifs de spectacle. Le spectateur peut payer sa place 15, 20 et 30 francs selon son désir de soutien. Le festival propose aussi des passes pour la semaine à 120, 150 et 200 francs, sur le même modèle. ■

PUBLICITÉ

Le Matin Dimanche

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Magazine populaire
Tirage : 100'059
Parution : hebdomadaire

Le far° fait la part belle à la recherche artistique

● Le festival des arts vivants Nyon est toujours à la recherche de jeunes talents suisses ou internationaux, mus par un but commun de faire bouger les lignes de leur pratique artistique. Florilège.

LUCAS VUILLEUMIER

Jeunes artistes, recherche et formes artistiques entreprenantes se pressent à Nyon depuis plus de trente ans. Grâce au far° qui anime sa rive de lac avec fougue et curiosité, mélangeant des spectacles - presque tous inédits - suisses ou internationaux. Du 17 au 25 août, des propositions toujours plus audacieuses, et de tout bord artistique, vont donc tendrement tirer sur la couverture, à l'image de «Conversations déplacées». Pour sa première helvétique, ce texte, écrit et mis en scène par Ivana Müller, attire forcément l'œil par sa résonance tout actuelle. Entre torpeur et écologie, cette échappée plus ou moins belle, aux limites d'un monde résolument perdu, semble avoir tous les moyens d'être le hit de cette programmation 2019.

Slow motion

Née à Zagreb, basée à Paris, Ivana Müller affectionne, à l'image du festival qui l'invite, recourir à l'interdisciplinarité. Mais si vidéo,

«Mon spectacle est une proposition de ralentissement collectif. Pour réfléchir ensemble»

Ivana Müller, metteuse en scène

«Conversations déplacées» met en scène la méconnaissance de l'homme face à la nature. *Rolf Arnold, DR*

Contrôle qualité

Le Matin Dimanche

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Magazine populaire
Tirage : 100'059
Parution : hebdomadaire

À VOIR
Festival des arts vivants, du 17 au 25 août, Nyon. Rens.: http://festival-far.ch/

performance, danse ou écriture ont fait le sel de son œuvre jusqu'à maintenant, il semblerait qu'une mouvance théâtrale s'aiguise et se précise en elle, où «une certaine expérience de la lenteur peut être donnée à vivre, et qui ne peut pas être l'apanage du cinéma ou de l'internet». Et de la lenteur, il y en a, dans ces «Conversations déplacées», si désaxées d'être tellement hors du temps, et dans lesquelles elle imagine un groupe de quatre aventuriers un peu paumés, carrément hallucinés. Ensemble, ils s'enfoncent dans les profondeurs d'une forêt étrange et sans fin, sans hâte, presque au ralenti, leur pensée s'évadant aussi vite que leurs pas s'engluent dans une chorégraphie comme en slow motion. «C'est peut-être là qu'est le geste politique de ce spectacle. Car en politique, le temps ne compte plus. Mon spectacle est une proposition de ralentissement collectif. Pour réfléchir ensemble.»

Épuisement des ressources

Cette réflexion poétique, qui lorgne la fable philosophique, tranche dans la chaire vive de notre monde en surchauffe. «Mais mon spectacle n'est pas alarmiste. Car l'alarme, en somme, a déjà été déclenchée depuis longtemps. On s'étonne de la vague de chaleur estivale, de la montée de la température mondiale, mais les problèmes d'épuisement de ressources que j'aborde ne sont pas nouveaux», rappelle Ivana Müller, qui a justement désiré éviter l'emballement sur les questions écologiques dont les médias, selon elle, sont pleinement responsables. Ce temps, qui infuse lentement dans «Conversations déplacées», est en somme déjà compté. «Et les journaux ne font que se servir de cette échéance irrémédiable de façon spectaculaire. Cela crée un climat de peur et d'angoisse.»

Mauvais traitements

Face aux multiples dangers de cette jungle, symbolisée sur le plateau par une unique plante, les randonneurs n'ont toutefois pas peur. Car si Ivana Müller évacue «la distinction entre humains et nature, qui fait encore sens pour beaucoup de gens», elle montre, par la nonchalance presque béate de ses personnages, qui s'échangent des savoirs insolites (et parfois cocasses) sur le vivant, que notre totale méconnaissance de mère Nature a peut-être facilité les mauvais traitements que nous lui avons infligés.

«Si la nature n'avait pas besoin de nous, elle ne nous aurait pas créés?» se questionne l'une des comédiennes d'Ivana Müller. Entre deux découvertes végétales, et au détour de plantes dont on ne sait tellement rien qu'on finit par en inventer le nom, le ton est donné: la nature, nous nous en sommes définitivement écartés. Tout au plus en utilisons-nous quelques vertus. L'aubépine, par exemple. Ingérée, elle peut gommer la peur d'une personne perdue... en forêt, par exemple. «Au final, on n'a plus peur, d'accord. Mais on est toujours perdu.»

22, 23 août, 21 h, Salle communale, Nyon

COURS MAGISTRAL OU PERFORMANCE?

DR

● Romain Daroles faisait partie de la belle moitié d'étudiants français qu'accueille désormais notre Manufacture, la Haute École de théâtre étant devenue une école de référence dans l'univers dramatique francophone. L'un de ses plus beaux fruits, tombé de l'arbre en 2016, fait partie de cette riche programmation, avec une création qui fait la part belle à une autre passion du jeune homme: la recherche littéraire. Et c'est dans le genre plutôt hybride de la conférence performée que Romain Daroles cheminera dans l'œuvre du mystérieux Louis Poirier, dit Julien Gracq, qui refuse le Prix Goncourt en 1951 pour «Le Rivage des Syrtes».

21, 22 août, 21 h, Salle communale, Nyon

CABANES NOCTURNES

Giulia Mangione

● À chaque coucher de soleil, le jeune Gaetano Cunsolo évoquera l'espace public avec «I get lost in a courtyard and i start to build». Mais dans cette performance en extérieur, il ne sera pas question du génie civil ou d'imposants et riches buildings. En s'attardant sur les refoulés des grandes cités qui, à l'orée des agglomérations, se construisent des habitations de bric et de broc, l'artiste italien, diplômé de l'Académie des beaux-arts de Florence, va questionner ces nouvelles pistes architecturales que sont ces refuges de fortune. Aux portes de la nuit, une installation prendra forme, et qui rappellera une ancienne loi populaire selon laquelle une bâtisse érigée entre crépuscule et aube ne peut être vidée de ses récents propriétaires...

21, 22 août, 21 h, Salle communale, Nyon

MAIS POURQUOI LE THÉÂTRE, EN SOMME?

● C'est une des créations de cette édition 2019. Une réflexion participative sur notre envie de théâtre, qui vogue parfois entre besoin d'art irrépressible et obligation rébarbative... Dans «Here now», la plasticienne Trân Tran, diplômée de l'École cantonale d'art de Lausanne en 2009, demande au public ce qu'il attend de la représentation théâtrale. Cathartique, divertissante, simple objet culturel de consommation ou véritable nécessité pour ouvrir des portes sur le réel? L'artiste, ainsi que ses complices (dont la géniale Claire Deutsch), se propose de faire avec les envies des spectateurs et de superposer les couches sucrées ou salées d'un gâteau roboratif, une pièce montée à découper avec humour et drôlerie, le temps d'un effort collectif où tout peut arriver.

20, 21 août, 19 h, Salle communale, Nyon

Julien Gremaud/far_Nyon

Contrôle qualité

LA CÔTE

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 7'962
Parution : 5x/semaine

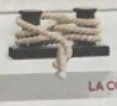
15 août 2018

LA CÔTE

MERCREDI 15 AOÛT 2018
WWW.LACOTE.CH
NO 156 / CHF 2.50 / J.A. - CH-1260 NYON

LA MÉTÉO DU JOUR EN PLAINE ~26°~14° À 1000 M ~22°~11°

ESPRIT LARGE ET LIENS ÉTROITS.



LA CÔTE

NYON UN RESTAURANT FERMÉ PAR LA POLICE DU COMMERCE P 5

JUSTICE PRISON REQUISE CONTRE L'ENTREPRENEUR VÉREUX P 7

UN VIADUC S'ÉCROULE EN ITALIE

TRAGÉDIE AUTOROUTIÈRE À GÊNES

L'ouvrage d'art, dit pont Morandi, sur l'A10, s'est affaissé sur plusieurs dizaines de mètres, précipitant voitures et camions avec les débris qui se sont écrasés sur les structures existant au-dessous. On comptait hier soir au moins 35 morts et 20 blessés. P 13

FESTIVAL

RACCOURCI ET DÉPLACÉ, LE FAR° GARDE LE CAP

NYON Dès le 17 août, le Festival des arts vivants va connaître une 34e édition un peu chamboulée, notamment en raison des travaux à l'Usine à gaz. Rencontre avec la directrice Véronique Ferrero-Delacoste qui donne les grande lignes de cette édition écourtée. Découvrez aussi trois spectacles originaux qui méritent le détour. P 3

JOSE CARLOS DUARTE

MORGES UNE ARMURE MYTHIQUE VA NAÎTRE DANS UNE FORGE ANTIQUE

C'est au Musée du fer de Vallorbe qu'un designer américain crée pour le château de Morges l'armure d'un personnage d'«Excalibur». P 7

GUILLAUME GUERNAT

AVIRON MARGAUX OURAL RACONTE SON EXPÉRIENCE AUX MONDIAUX JUNIORS

La rameuse de Féchy a fini huitième dans l'épreuve du quatre sans barreur. Un excellent résultat mais qui laisse tout de même un petit goût amer. P 11

CEDRIC SANDOZ

CEDRIC SANDOZ

JUSTICE

SONIA GRIMM GAGNE ENCORE AU TRIBUNAL

Accusée d'escroquerie par son futur ex-mari, la chanteuse de Saint-Cergue a été totalement blanchie par la Cour qui n'y a vu qu'une manœuvre de celui qui a été condamné pour agression et viol sur son ex-compagne. Cette dernière recevra même des indemnités pour ces accusations sans fondement. P 5

Route de Saint-Cergue 293, 1260 Nyon 1 - 022 994 41 11 ● E-mail: clientele@lacote.ch ● Fax 022 994 41 42 ● E-mail rédaction: info@lacote.ch ● E-mail publicité: pub@lacote.ch

LA CÔTE

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 7'962
Parution : 5x/semaine

15 août 2018

«La manière de consommer la culture a beaucoup changé»

NYON La 34e édition du far°débutera vendredi dans un nouveau lieu et avec deux jours de moins. Le festival des arts vivants est en pleine mutation, comme l'explique sa directrice Véronique Ferrero-Delacoste.

PAR ANTOINE.GUNEOT@LACOTE.CH

Pièces, performances, workshops, rencontres. Du 17 au 25 août, le far° dégoupillera pour la 34e fois son programme aux quatre coins de Nyon, avec quelques incartades à Rolle et Genève. «Renverser», la thématique de cette édition, invitera le public à remettre en question ses points de vue comme ses habitudes. Mais elle témoigne aussi de la façon dont le festival lui-même a dû revoir ses repères. A commencer par sa durée et son lieu central, déménagé à la rue des Marchandises en raison de la fermeture de l'Usine à gaz. A deux jours du lancement, Véronique Ferrero-Delacoste, directrice, revient sur ces mutations.

Véronique Ferrero-Delacoste, un festival, c'est un programme mais aussi un lieu clairement identifié. En déplaçant son épicentre, le far° ne risque-t-il pas de perdre un peu de son identité?

Pour nous, le lieu central a en effet toujours été aussi important que le contenu même du festival. Nous avons donc toujours beaucoup soigné son aménagement, pour le rendre le plus convivial possible. C'est aussi le cas pour le nouvel espace, baptisé «cour des Marchandises». Nous l'avons pensé comme une grande place de village, de fête. Il permet de faire le lien entre la salle communale et la salle des Marchandises, où se dérouleront la majorité des spectacles. Et il possède l'avantage de nous ancrer plus au centre de Nyon. Nous sommes donc confiants.

> Aborder des questions de société par le prisme du regard artistique. C'est la vocation du far°"
>
> VÉRONIQUE FERRERO-DELACOSTE
> DIRECTRICE DU FESTIVAL DES ARTS VIVANTS

Ce déménagement vous a tout de même obligé à réduire la voilure, en supprimant deux jours de festival...

Nous avons fait ce choix en raison des coûts supplémentaires engendrés par cette édition hors les murs. Mais aussi des frais liés à l'ouverture, en janvier dernier, de la salle des Marchandises, notre nouvel espace de création. Elle ne tourne pas encore à plein régime mais plusieurs artistes, invités par le far°, l'ont déjà investie ces derniers mois pour travailler sur des projets. Il a fallu les loger, les défrayer, ce qui a aussi engendré des frais supplémentaires.

Neuf jours de festival, ce sera désormais la règle pour le far°?

Pas forcément. Dans l'idéal, nous aimerions revenir à la durée initiale de onze jours. Elle permet de générer une belle effervescence autour du festival. Pour ce faire, nous visons une augmentation de budget sur une période de quatre ans.

Exister toute l'année, grâce à la salle des Marchandises, c'était une démarche inévitable, pour des questions de visibilité?

Il s'agit avant tout d'une manière de repenser le rythme auquel nous proposons des œuvres au public. La manière de consommer la culture a beaucoup changé. Il nous semblait nécessaire de sortir des concepts traditionnels de festival et de saison théâtrale. L'idée est de pouvoir être flexible, de présenter des projets sans qu'ils soient annoncés très à l'avance. Et bien sûr d'accompagner des artistes sur des périodes plus longues.

Avec la fermeture de l'Usine à gaz pour travaux, le far° a dû entièrement revoir son centre névralgique, et le déplacer devant la salle communale, dans la «cour des Marchandises». SIGFREDO HARO

Pour cette édition, vous dites avoir «exploré des milieux artistiques inhabituels». Lesquels?

Jusqu'à présent, notre territoire d'exploration artistique se centrait principalement sur l'Europe. L'année dernière, grâce à Pro Helvetia, nous avons pu intégrer un programme d'échanges avec l'Amérique latine. J'ai pu aller à la rencontre d'artistes au Chili, au Brésil et en Argentine, avec l'idée de favoriser d'éventuelles collaborations. C'est ce qui s'est passé entre Adina Secretan et le collectif chilien Mil M2 (ndlr: le projet «Hoy por Hoy», à découvrir du 21 au 25 août). C'est aussi grâce à ce programme que j'ai découvert les Brésiliens d'Opavivará! (ndlr: les 18,19 et 21 août).

Quelle pièce conseilleriez-vous à un spectateur lambda, voire réfractaire?

Celle d'Opavivará!, justement. Ce collectif propose des installations mobiles pour animer l'espace public nyonnais.

Je conseillerais aussi la pièce «Anthroposcènes» (ndlr: les 17 et 18 août) de Rita Natálio et João dos Santos, qui traite du rapport de l'homme contemporain à la nature.

Une problématique qui parle à tout le monde. Aborder des questions de société, qui nous touchent tous, par le prisme du regard artistique, c'est cela la vocation du far°.

Infos pratiques

Billetterie Sur le site du festival (festival.far.ch) ou à la billetterie centrale, dans la cour des Marchandises, tous les jours dès 14h. Des sésames sont également en vente au Service Culturel Migros.
Evénements festifs Des soirées DJ sont prévues les vendredis et samedis, de 23h à 3h du matin, dans la cour des Marchandises.
Programme complet sur www. festival-far.ch

NOS COUPS DE CŒUR

«PALIMPSEST», NICOLE SEILER

Promenade sonore grâce à son smartphone

Via une application smartphone, la Lausannoise Nicole Seiler invite le public à une balade sonore. Chaque participant devra se munir de son téléphone et d'écouteurs audio. En suivant les indications fournies par l'application, il partira à la découverte de pièces enregistrées qui se déclencheront une fois arrivés sur les lieux. Celles-ci conteront au festivalier des récits historiques et anecdotiques, par le truchement de la voix d'une spécialiste de l'audiodescription (18-25 août).

«TRANSNOMADES», OPAVIVARÁ!

Des œuvres ambulantes pour créer du lien

Le collectif brésilien Opavivará! proposera aux passants des expériences collectives étonnantes grâce à d'étranges installations. La bande a en effet pour habitude de transformer des objets du quotidien et de leur attribuer de nouveaux usages. Ils permettent notamment de se doucher, de faire des siestes ou d'ouvrir des boutiques éphémères, le tout en pleine rue. L'idée étant de favoriser la rencontre et la convivialité entre citoyens (17, 18, 19 et 21 août).

«MONUMENT 05», ESZTER SALAMON

Ressusciter les mouvements oubliés

Depuis plusieurs années, la chorégraphe hongroise Eszter Salamon s'intéresse aux mouvements oubliés ou occultés par l'histoire de la danse. Dans cette nouvelle pièce, l'artiste se penche sur le parcours de l'Allemande Valeska Gert (1892-1978), pionnière de la performance. L'œuvre de cette dernière, radicale et avant-gardiste, se situe aux frontières du théâtre, de la poésie et de la clownerie. Eszter Salamon a décidé de lui rendre hommage et de ressusciter son art (22-23 août, ADC Genève).

24heures

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 26'464
Parution : 6x/semaine

16 août 2018

Le cœur du festival a dû déménager au centre-ville

Nyon

L'Usine à Gaz étant en chantier, le farº s'est trouvé un autre lieu central

Les Théâtres d'été, ancêtres du Festival des arts vivants (farº), sont nés dans les murs de l'Usine à Gaz (1984) bien avant qu'elle soit transformée et inaugurée (1995). Jusqu'à la 33e édition du festival en 2017, le lieu de rencontre et la billetterie se sont toujours situés dans son enceinte, au bord du lac à Nyon.

En chantier pour deux ans, l'Usine à Gaz est indisponible. Le farº a donc dû déplacer son lieu de vie au centre-ville, entre la salle communale et la salle des Marchandises, où se déroulera la majorité des spectacles.

Comme pour Visions du Réel, la rue des Marchandises est fermée à la circulation. «Nous nous sommes demandé comment habiter ce vaste espace afin de recréer un lieu convivial, accueillant et vivant», raconte la directrice, Véronique Ferrero Delacoste. Laquelle a fait appel à son mari architecte.

«On s'est basés sur le titre de cette édition, «Renverser», explique Bernard Delacoste. On a donc imaginé des vis-à-vis. On a utilisé le fait que les deux salles se font face et on a créé une croix, avec d'un côté, la tente où il y aura le restaurant, et de l'autre un grand gradin, avec, au milieu, des tables pour s'asseoir et boire un verre.» Côtés lac et Jura, deux espaces libres d'accès seront dédiés à des performances d'artistes. Début du festival ce vendredi. **Y.M.**

LE COURRIER
L'ESSENTIEL, AUTREMENT.

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 7'396
Parution : 5x/semaine

17 août 2018

PHILOSOPHE PERFORMER

AGUSTÍN CASALIA Au Far°, le Portègne de Lausanne présente une performance philosophique et chaotique.

A Nyon, Agustín Casalia proposera une performance philosophique réalisée avec ses élèves. JEAN-PATRICK DI SILVESTRO

JORGE GAJARDO

Nyon ▸ Rencontrer un philosophe est une expérience a priori intimidante. La philosophie, c'est du langage cousu finement, c'est un mot et pas un autre, des phrases dont on a oublié le début quand on a fini de les lire. Les philosophes, ce serait aussi des attitudes, des poses, des chevelures généreuses, des chemises blanches et amples. Agustín Casalia, avec ses yeux bleus romantiques toujours grand ouverts, c'est un peu ça, mais le rencontrer signifie aussi faire l'expérience du plaisir de questionner et d'écouter. Avec lui, la philo est une pensée qui se construit en direct, agrémentée de quelques envolées quand il sent qu'il tient le bon filon, mais aussi des silences et des digressions quand il cherche ses mots. Au fond, c'est un homme comme un autre, et ça rassure.

Agustín Casalia se présente volontiers comme un ouvrier de la philosophie. Et ce n'est pas qu'une formule. Dans son cas, la philosophie prend la forme de problèmes à analyser et à résoudre, car c'est son métier. Après notre rendez-vous, il filera au suivant, puis se rendra au bureau d'architectes où il travaille à temps partiel... comme philosophe: ensuite, il répondra peut-être à une proposition de séminaire pour une entreprise en mal de perspectives.

En mars dernier à Lausanne, le Printemps de Sévelin, festival de danse, le présentait comme «notre philosophe attitré». D'ici quelques jours, on le retrouvera au Far° de Nyon, festival qui débute ce week-end, pour une performance philosophique réalisée avec quelques-uns des élèves qui suivent ses séminaires. *Rhizotomos* est sa première création pour la scène, conçue avec Mélisande Navarre, sa dramaturge, qui est aussi son épouse, et les architectes du bureau Kunik de Morsier. C'est à Nyon qu'on le retrouve.

Elancé, espiègle et chaleureux, Agustín Casalia, 45 ans, nous rappelle Nanni Moretti en «splendide quadragénaire» prêt à remuer son bâton dans la fourmilière de son temps. On lui demande de nous expliquer sa passion pour la philosophie, il nous raconte sa vie. C'est à Buenos Aires, alors qu'il étudie le droit, au début des années 1990, qu'il tombe dans le bain. Son professeur de métaphysique sort certainement d'un roman latino-américain: Primitivo Ignacio Pérez de Arenaza, qu'il considère comme son mentor. «Ses cours, c'était de la pensée mise en œuvre, elle en devenait poétique. Un véritable spectacle. Je n'ai jamais vu quelqu'un enseigner la philo comme lui. Les étudiants l'adoraient.»

Retour aux origines

En 1999, à l'âge de 26 ans, son diplôme d'avocat en poche, Casalia quitte l'Argentine, et surtout Buenos Aires, par attirance pour l'Europe où il rencontre Mélisande Navarre, avec qui il s'installe à Lausanne en 2007. Ceci après un passage par l'Espagne, où il a terminé ses études de philosophie, et la France. «Les Européens adorent Buenos Aires, mais moi, je voulais fuir cette ville oppressante et chaotique, où je tournais en rond. Je voulais trouver mon propre chemin.» L'Europe, c'est aussi un peu un retour aux origines. Ses grands-parents «descendaient tous du bateau», comme on désigne en Argentine les migrants européens. Ils venaient des Asturies, de France, d'Italie et de Slovénie.

Le mot «chaos» revient souvent dans le propos d'Agustín Casalia. Il renvoie à Friedrich Nietzsche, l'une des figures de son panthéon. Il partage sa vision de l'individu sans fond, traversé de forces qu'il ne maîtrise pas, et sa conception de la vie comme une manière de s'engager dans l'abîme, pour en faire quelque chose.

«Mon défi en Suisse est d'y injecter un peu de chaos nietzschéen»

On le taquine: en tournant le dos à Buenos Aires, n'a-t-il pas fui précisément un chaos nietzschéen où tout est possible? «C'est une question intéressante, mais là-bas, j'avais la sensation d'être englouti. A Buenos Aires, la créativité est partout, mais je m'épuisais à essayer de sortir du magma. Nietzsche aussi est resté empêtré dans son chaos. Pour ma part, j'avais besoin d'un lieu adéquat pour reprendre ma vie à zéro et pratiquer une philosophie qui secoue. Etrangement, la Suisse réunit les conditions nécessaires, car ici l''impératif catégorique' d'Emmanuel Kant est une évidence. Ici domine le principe de 'la loi d'abord parce que c'est la loi'. Mon défi en Suisse est d'y injecter un peu de chaos nietzschéen. Le contraire de l'Argentine, mais ici je vois plus de possibilités de construire des formes nouvelles.»

L'autre figure du panthéon d'Agustín Casalia est Heidegger. A ses yeux, il a réussi là où Nietzsche a échoué. Il est plus libre, plus serein. Dans sa pensée, l'homme n'est plus dénué de fond: ce qui compte est l'existence. C'est lui l'aiguillon qui l'aide à saisir la souffrance et l'altérité. Et l'appartenance de Heidegger au parti nazi? Ce n'est pas la première fois que Casalia doit répondre à cela, notamment en France. Il ne se dérobe pas. S'il comprend la méfiance qu'inspire Heidegger à beaucoup, il conteste toutefois à sa pensée tout caractère totalitaire. A ses yeux, Heidegger proposerait même une «pensée antitotalitaire».

Sortir la philo de l'uni

Mais finalement, à quoi sert la philosophie? Et pourquoi y a-t-il de plus en plus de philosophie au théâtre? Casalia sent l'impatience de son interlocuteur. Pédagogue, il prend son temps, et ce temps est déjà un début de réponse: «Ce n'est pas une discipline, mais une manière de revenir sur ce qui a été pensé et dit.» La philosophie est avant tout une «question d'approche». D'ailleurs, les livres des philosophes n'ont «rien de substantiel». «Il faut les étudier, les lire entre les lignes, les digérer, en faire autre chose.» «La philosophie, ça sert à déconstruire la tradition, et en même temps, on l'intègre.»

Agustín Casalia est d'avis que si l'on voit plus souvent de la philosophie au théâtre, et dans d'autres lieux plus insolites, c'est qu'elle intéresse davantage après des années de purgatoire. Sortir la philo de l'université pour l'amener là où elle n'est pas est son principal défi. «La philosophie doit se confronter au discours ambiant, autrement dit à un conformisme de type kantien», ajoute-t-il en clin d'œil. Mais cela répond aussi à un besoin qui vient d'en dehors.

Selon Casalia, la pratique philosophique – comme la poésie – est une manière de contester la culture *mainstream*, qui a contaminé les médias, les techniques et la politique; une manière aussi de contester l'impérialisme technologique de la Silicon Valley, les injonctions consuméristes, les discours enchanteurs sur les mondes virtuels et l'intelligence artificielle. «Si la philosophie du progrès nous a amenés à croire dans la religion de l'immortalité, la philosophie peut aussi, en déployant la sensibilité et l'affectivité vis-à-vis de l'autre, nous aider à nous en sortir.» ❙

Far°, Festival des arts vivants de Nyon, du 17 au 25 août. *Rhizotomos*: les 22 et 23 août. Rens: festival-far.ch

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 105'600
Parution : 5x/semaine

17 août 2018

FAR Festival

Vendredi 17 au samedi 25 août, Nyon

À travers des œuvres singulières, le far° festival des arts vivants explore les champs du théâtre, de la danse, de la performance et de toutes pratiques artistiques inédites.

Tribune de Genève

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 37'339
Parution : 6x/semaine

18 août 2018

Tribune de Genève Samedi-dimanche 18-19 août 2018

Genève été Week-end

Mon week-end...
Une création de l'aube à savourer aux Bains. Page 22

Capture d'écrans
«Good Doctor», un toubib candide sur la RTS. Page 19

Saga musicale
One-hit wonders: ces stars à tube unique. Pages 20, 21

la danse des canards

L'homme qui murmurait à l'oreille des chauves-souris
Page 18

Le far° met Nyon sens dessus dessous

Jusqu'au samedi 25 août, la 34e édition du festival des arts vivants obéit à un seul mot d'ordre: **renverser!** Depuis son nouveau lieu stratégique, Les Marchandises, 19 projets ont pour mission d'inverser les points de vue, traverser les frontières, converser avec les quidams, bouleverser les catégories ou controverser les idées reçues. Le monde à l'envers, quoi!

Artiste associée pour la troisième année consécutive, Adina Secretan s'allie au collectif chilien Mil M2 (représenté au sommet du talus par Fernanda Portal) pour enquêter sur la notion d'indépendance. Le résultat, «Hoy por Hoy», une montagne de réponses concrètes fournies par la population!

Tribune de Genève

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 37'339
Parution : 6x/semaine

Festival des arts vivants

Le far° renverse la situation

Tête pensante du festival depuis 2010, Véronique Ferrero Delacoste nous a composé un foisonnant bouquet. Florilège

Katia Berger
@berger_katya

Le terme qui revient le plus souvent dans la bouche des artistes interviewés, parmi les 80 invités à remuer les esprits depuis Nyon, est «rhizome». Emprunté à la philosophie de Gilles Deleuze, le mot décrit tout système évolutif qui se développe horizontalement, comme les racines d'une plante, sans obéir à une quelconque hiérarchie. C'est dire si l'esprit du far° festival des arts vivants Nyon vole haut, en dépit de son ancrage dans une réalité résolument concrète.

Véronique Ferrero Delacoste applique pour sa part le concept au fonctionnement même de la manifestation qu'elle dirige depuis huit ans. «Une structure culturelle doit s'adapter aux œuvres, aux artistes et aux publics plutôt que le contraire, affirme-t-elle. Il lui faut ajuster ses outils, ses moyens, son écoute aux besoins du moment.» Dans le cas du far°, qui se fait fort d'accompagner les artistes dans leur production - sinon leur carrière - par le biais de résidences, de cartes blanches, de médiations, sa relocalisation dans un lieu centralisé, rue des Marchandises, en face de la salle communale, tombe comme une bonne nouvelle. «Un lieu à l'année devenait indispensable. A fortiori celui-ci, qui place nos bureaux de plain-pied avec une salle polyvalente de 150 m².» Tout au long de l'année, des rencontres, vernissages, publications et autres rendez-vous ponctueront ainsi un accompagnement... rhizomatique.

Art, territoire et société

Grâce à cet espace névralgique que lui loue la Ville de Nyon, l'organisatrice peut éclater le cadre d'un théâtre conventionnel ou d'une saison formatée. «Je ne veux pas me cantonner à la programmation estivale de spectacles, insiste-t-elle. Je conçois mon rôle dans une triangulation entre art, territoire et société. Pensé dans le lien social, dans l'interaction avec la population, l'art que je défends accompagne la société dans ses mutations, et aborde des sujets d'actualité. À moi et mon équipe ensuite de rester vigilants sur l'esthétique des projets.»

Pour garantir sa cohérence, le far° tend à chaque nouvelle édition un fil rouge entre ses différentes propositions. «À l'automne, après l'effervescence du festival, je capte une sorte d'état d'esprit général, résume la responsable. À partir de là, je m'emploie avec mes collaborateurs à identifier ce sujet phare, à nommer cette idée-force, avant de vérifier auprès des créateurs si elle fait sens et correspond à leurs préoccupations.» Une fois validée, la thématique prend valeur de commande, et les œuvres se réalisent en fonction.

Durant cette 34e édition en particulier, baptisée «Renverser», le rhizome s'étend de part en part de la planète. Dans le cadre d'un programme d'échange avec l'Amérique latine lancé par Pro Helvetia, Coincidencia, Véronique Ferrero Delacoste a effectué cette année plusieurs voyages au Chili, au Brésil et en Argentine. «Sur place, je tenais à ce que mes rencontres avec les artistes ou collectifs d'artistes ne reproduisent en rien une attitude postcoloniale», raconte notre tête chercheuse. Au gré de ses échanges, celle-ci a surtout mis ses interlocuteurs en rapport avec des praticiens romands qu'elle estimait en affinité créative avec eux.

> «Une structure culturelle doit s'adapter aux œuvres, aux artistes et aux publics plutôt que le contraire»
>
>
> **Véronique Ferrero Delacoste**
> Directrice du far°

Elle a par exemple jumelé le collectif Mil M2, présent déjà en 2017, avec son artiste associée Adina Secretan. Unis par une démarche commune, les six Chiliens et la Romande se sont interrogés dans «Hoy por Hoy» («au jour le jour») sur la notion d'indépendance - on est alors en plein débat sur l'avenir de la Catalogne. Munis d'un questionnaire, ils ont recueilli les témoignages de simples gens concernant leurs pratiques sociales, politiques, relationnelles, et même sexuelles. De la «soupe» obtenue, une «matière rhizomatique» encore, l'équipe a tiré une performance multiple qui se déroule parallèlement sur le tas de terre photographié en une de ce cahier, dans une maisonnette voisine, et dans les rues nyonnaises que sillonnent des haut-parleurs ambulants.

Autre temps fort du renversement orchestré par le far°, la performance aussi pointue que pluridisciplinaire des Portugais Rita Natálio et João dos Santos Martins, «Anthroposcènes», qui révolutionne le regard occidental porté sur la nature. Aux confluences de l'écologie, de l'activisme et de l'anthropologie, les deux danseurs font parler les plantes et les animaux, et se suicider les sacs en plastique. «La catastrophe a déjà eu lieu, constatent-ils en chœur: les modèles de l'humanité occidentale sont obsolètes.»

far° festival des arts vivants Nyon
Jusqu'au 25 août, www.festival-far.ch

Le cœur du festival quitte le lac pour le centre-ville

Les Théâtres d'été, ancêtres du Festival des arts vivants (far°), sont nés dans les murs de l'Usine à Gaz (1984) bien avant qu'elle soit transformée et inaugurée (1995). Jusqu'à la 33e édition du festival en 2017, le lieu de rencontre et la billetterie se sont toujours situés dans son enceinte, sur les rives du lac à Nyon. En chantier pour deux ans, l'Usine à Gaz est indisponible. Le far° a donc dû déplacer son lieu de vie au centre-ville, entre la salle communale et la salle des Marchandises, où se déroulera dorénavant la majorité des spectacles. Le déménagement est définitif, il assoit la pérennité de la manifestation et fluidifie les échanges entre l'équipe du festival et les artistes.

Comme pour Visions du Réel, la rue des Marchandises est fermée à la circulation. «Nous nous sommes demandé comment habiter ce vaste espace afin de recréer un lieu convivial, accueillant et vivant», raconte la directrice, Véronique Ferrero Delacoste. Laquelle a fait appel à son mari architecte pour le réaménagement des lieux.

«On s'est basé sur le titre de cette 34e édition, «Renverser», explique Bernard Delacoste. On a donc imaginé des vis-à-vis. On a utilisé le fait que les deux salles se font face et on a créé une croix, avec, d'un côté, la tente où il y aura le restaurant, et de l'autre un grand gradin en bois, avec, au milieu, des tables pour s'asseoir et boire un verre.» Côtés lac et Jura, deux espaces libres d'accès seront dédiés à des performances d'artistes. **Yves Merz**

Intervention déambulatoire

Opavivará ou le collectivisme à roulettes

Circulez, il y a tout à voir! Un caddie transformé en évier, un barbecue à roulettes, une poussette déguisée en karaoké-set ou une chaise roulante qui se prend pour un bar! Le quotidien et ses objets ordinaires se voient déballés en plein air, se révèlent opérationnels dans l'espace commun. Chacun expérimente isolément la vie domestique entre quatre murs: pourquoi ne pas la partager au beau milieu du paysage urbain?

Par ses interventions dans la cité, chez lui à São Paulo, mais aussi à Lisbonne ou Francfort, le collectif brésilien Opavivará entend abolir la frontière qui sépare le privé du public, l'individuel du collectif, et ainsi ébranler l'ordre établi. En créant dans la rue des «dispositifs relationnels», également baptisés «public moments», à l'anglaise, ses membres souhaitent réhabiliter le plaisir et la convivialité au sein de la communauté. La directrice du far°, Véronique Ferrero Delacoste, les a rencontrés lors de ses déplacements en Amérique latine. Séduite par leur démarche subversive, elle a inscrit leur projet dans la présente édition du festival pour son aptitude à «renverser les points de vue». **K.B.**

Le collectif brésilien agence l'évier roulant qu'il traînera dans Nyon. S. KINCKER-GOMEZ

Transnomades Pl. Saint-Martin, sa 18 août 10 h-15 h; plage des Trois-Jetées, di 19 14 h-19 h; quais de Rive, ma 21 17 h-21 h

Tribune de Genève

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 37'339
Parution : 6x/semaine

Festival des arts vivants

Et ça déménage!

«Anthroposcènes» prend part au débat qui fait rage aujourd'hui sur l'ère géologique actuelle, soumise à l'influence humaine. Les Portugais João dos Santos Martins et Rita Natálio accueillent la fin du monde comme celle de la suprématie occidentale. STEVE IUNCKER-GOMEZ

Architecture éphémère

Avec Gaetano Cunsolo, le bidonville se fait création

La nuit, tous les ouvrages sont permis. Gaetano Cunsolo en profite. G. MANGIONE

Le plasticien italien Gaetano Consulo a quelque chose du spationaute. Son rapport à la terre ne va pas de soi. Où qu'il se trouve, il explore, il sonde l'inconnu. Occuper l'espace représente à ses yeux un acte politique fort, parfois violent, plein d'enjeux et de conséquences. À chaque architecture, ainsi, sa responsabilité. Officielle, elle tend à écraser. Marginale, elle fait à coup sûr preuve d'inventivité.

Qu'il utilise les techniques de la photographie, de la vidéo, de la sculpture ou du dessin, Consulo choisit depuis ses débuts en 2010 de fouiller la limite. «Mon travail consiste à rechercher des espaces indéfinis, s'aventure-t-il. Des espaces innommables, qui se déploient à l'écart du langage. Des espaces sans image, également, dont j'interroge le sens, les connotations, que j'essaie de soumettre à la description.»

Ses prospections entraînent Gaetano Consulo aux confins du public et du privé, mais aussi du légal et du clandestin. Au seuil de sa nouvelle création se trouve cette pratique étonnante, admise par le droit de construction: quiconque bâtit sa maison entre le coucher et le lever du soleil ne sera pas expulsé du terrain où il s'installe. La nuit porte alors plus que conseil: elle protège du délit; elle fait office de toit à qui subit l'urgence de se loger.

S'inspirant de cet usage, l'artiste a conçu «I Get Lost in a Courtyard... and I Start to Build», que les festivaliers nyonnais pourront voir se renouveler chaque soir jusqu'à la clôture du far°. Première étape, en amont de la performance: Gaetano chasse le détritus, le rebut, le résidu, d'une déchetterie à l'autre de la ville. Tandis qu'il récupère ses matériaux, il enregistre les bruits qu'ils produisent à chaque déplacement, à chaque heurt. La bande-son obtenue redoublera ensuite ses gestes d'un écho lorsque, le crépuscule venu, il édifiera à l'aide du bric-à-brac glané une nouvelle cabane à chaque fois, sous les yeux de son assistance. Dilaté, le temps de la construction répétée épouse celui du spectacle recommencé. Par moments, on ne saurait différencier l'assemblage des éléments recyclés de leur démontage.

Après une durée d'environ quatre heures, au cœur des ténèbres, l'élaboration s'achève, fragile et précaire aux abords de la planification urbaine. Aussi le projet de Gaetano Consulo n'aura pas seulement «renversé» la répartition géographique des classes sociales, il aura investi l'espace nocturne comme un lieu de résistance. Pendant qu'on n'est censé ni travailler ni regarder, on aura ou échafaudé ou assisté à un spectacle – lequel aura tôt fait de «se dissoudre dans l'invisible». **Katia Berger**

I Get Lost in a Courtyard... and I start to Build Cour des Marchandises, jusqu'au 25 août dès le coucher du soleil

Section «Extra Time»: du temps additionnel pour la relève locale

L'admiration au féminin

Parmi les programmes d'accompagnement mis en place par le far° figure depuis 2014 «Extra Time», qui défend les projets d'artistes émergents suisses. Emmenés par la praticienne de théâtre genevoise Michèle Pralong, trois performeurs et leurs équipes proposent cette année une création respective, sans lien avec la thématique du festival. Formée en Allemagne puis à Paris, Miriam Coretta Schulte fait partie du paysage théâtral helvétique depuis cinq ans. Son double prénom se réfère à la chanteuse africaine Miriam Makeba et à l'épouse de Martin Luther King, Coretta Scott. Faut-il corréler cette origine onomastique avec le spectacle de la jeune Allemande, «Mimesia»? Celui-ci s'intéresse aux «monuments historiques que

Miriam Coretta Schulte présente «Mimesia». S. IUNCKER-GOMEZ

l'on transporte avec soi – notamment de grandes femmes», explique l'artiste. «Dans l'espace douillet d'un dojo rempli de tatamis, je convoque ces personnages influents et observe l'impact sur le corps du sentiment d'admiration.» Ou l'invention d'un féminisme cellulaire... **K.B.**

Cheminer en littérature

C'est moins son accent mélodieux de jeune Gersois qui a valu à Romain Daroles d'être repéré par le far° que le génie à l'action dans son solo de sortie de la Manufacture en 2016. On ne compte pas les bosses – mathématique, littéraire, musicale, picturale – de cet universitaire passé de l'amphi à la scène. Dans «Vita Nova», le conférencier qu'il conçoit, puis incarne, glose autour de la notion d'«entrée en littérature» chère notamment à Roland Barthes. Son enquête le plonge dans «les moments artistiques de la seconde moitié du XXe siècle», dont il cherche à découvrir l'origine. À chaque trou noir rencontré, à chaque énigme sans solution, il recourt à la figure de Louis Poirier, auteur sans œuvre ni réalité historique.

Romain Daroles joue «Vita Nova». S. IUNCKER-GOMEZ

Qui a immortalisé la signature du manifeste des nouveaux réalistes en 1960? Louis Poirier, pardi! «En filigrane, il s'agit de moi, confie le savant-bateleur, car ce sont mes goûts littéraires qui le font apparaître au gré de ma digression.» Ou comment érotiser le savoir en le théâtralisant... **K.B.**

Au contact du public

Formée à l'ÉCAL en arts visuels, Trân Tran (prononcer Tian Tian) est l'interdisciplinarité personnifiée. Comédienne, danseuse, illustratrice, cette Vietnamienne d'origine s'est fait connaître par le far° en participant à la plateforme chorégraphique «Quart d'heure» organisée par le théâtre lausannois Sévelin 36. «Mes projets ne fonctionnent pas sans la présence active du public, prévient-elle: rien ne se passe sans l'attention de l'autre.» Dans «Here & Now», celle qui souhaite allier «impro et profondeur» s'interroge sur ce qui pousse les gens à se rendre au théâtre. Y vont-ils pour se détendre? Pour se cultiver? Pour quitter leur zone de confort? Pour se perdre? Pour draguer? Face à l'assistance, l'artiste, elle-même subdivisée en trois

Trân Tran donne à voir «Here & Now». DR

entités distinctes, formule ses hypothèses, que chacun est libre de compléter. Ou la démonstration d'une illusoire individualité... **K.B.**

Extra Time (intégrale) Salle communale de Nyon, lu 20 et ma 21 août à 19 h

24 heures

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 26'464
Parution : 6x/semaine

Culture & Société

Le far° renverse la situation. Et

Tête pensante du festival depuis 2010, Véronique Ferrero Delacoste nous a composé un foisonnant bouquet. Florilège

Katia Berger

Le terme qui revient le plus souvent dans la bouche des artistes interviewés, parmi les 80 invités à remuer les esprits depuis Nyon, est «rhizome». Emprunté à la philosophie de Gilles Deleuze, le mot décrit tout système évolutif qui se développe horizontalement, comme les racines d'une plante, sans obéir à une quelconque hiérarchie. C'est dire si l'esprit du far° festival des arts vivants Nyon vole haut, en dépit de son ancrage dans une réalité résolument concrète.

Véronique Ferrero Delacoste applique pour sa part le concept au fonctionnement même de la manifestation qu'elle dirige depuis huit ans. «Une structure culturelle doit s'adapter aux œuvres, aux artistes et aux publics plutôt que le contraire, affirme-t-elle. Il lui faut ajuster ses outils, ses moyens, son écoute aux besoins du moment.» Dans le cas du far°, qui se fait fort d'accompagner les artistes dans leur production - sinon leur carrière - par le biais de résidences, de cartes blanches, de médiations, sa relocalisation dans un lieu centralisé, rue des Marchandises, en face de la salle communale, tombe comme une bonne nouvelle. «Un lieu à l'année devenait indispensable. A fortiori celui-ci, qui place nos bureaux de plain-pied avec une salle polyvalente de 150 m².» Tout au long de l'année, des rencontres, vernissages, publications et autres rendez-vous ponctueront ainsi un accompagnement... rhizomatique.

Art, territoire et société

Grâce à cet espace névralgique que lui loue la Ville de Nyon, l'organisatrice peut éclater le cadre d'un théâtre conventionnel ou d'une saison formatée. «Je ne veux pas me cantonner à la programmation estivale de spectacles, insiste-t-elle. Je conçois mon rôle dans une triangulation entre art, territoire et société. Pensé dans le lien social, dans l'interaction avec la population, l'art que je défends accompagne la société dans ses mutations, et aborde des sujets d'actualité. À moi et mon équipe ensuite de rester vigilants sur l'esthétique des projets.»

Pour garantir sa cohérence, le far° tend à chaque édition un fil rouge entre ses différentes propositions. «À l'automne, après l'effervescence du festival, je capte une sorte d'état d'esprit général, résume la responsable. À partir de là, je m'emploie avec mes collaborateurs à identifier ce sujet phare, à nommer cette idée-force, avant de vérifier auprès des créateurs si elle fait sens et correspond à leurs préoccupations.» Une fois validée, la thématique prend valeur de commande, et les œuvres se réalisent en fonction.

Durant cette 34e édition en particulier, baptisée «Renverser», le rhizome s'étend de part en part de la planète. Dans le cadre d'un programme d'échange avec l'Amérique latine lancé par Pro Helvetia, Coincidencia, Véronique Ferrero Delacoste a effectué plusieurs voyages au Chili, au Brésil et en Argentine. «Sur place, je tenais à ce que mes rencontres avec les artistes ou collectifs d'artistes ne reproduisent en rien une attitude postcoloniale», raconte la directrice, qui a mis ses interlocuteurs en rapport avec des praticiens romands avec lesquels elle voyait une affinité créative.

> **Une structure culturelle doit s'adapter aux œuvres, aux artistes et aux publics plutôt que le contraire**
>
>
>
> **Véronique Ferrero Delacoste**
> Directrice du far°

Elle a par exemple jumelé le collectif Mil M2, présent déjà en 2017, avec son artiste associée Adina Secretan. Unis par une démarche commune, les six Chiliens et la Romande se sont interrogés dans «Hoy por Hoy» («au jour le jour») sur la notion d'indépendance - on est alors en plein débat sur l'avenir de la Catalogne. Munis d'un questionnaire, ils ont recueilli les témoignages de simples gens concernant leurs pratiques sociales, politiques, relationnelles, et même sexuelles. De la «soupe» obtenue, une «matière rhizomatique» encore, l'équipe a tiré une performance multiple qui se déroule parallèlement sur le tas de terre photographié en une de ce cahier, dans une maisonnette voisine, et dans les rues nyonnaises que sillonnent des haut-parleurs ambulants.

Autre temps fort du renversement orchestré par le far°, la performance aussi pointue que pluridisciplinaire des Portugais Rita Natálio et João dos Santos Martins, «Anthroposcènes», qui révolutionne le regard occidental porté sur la nature. Aux confluences de l'écologie, de l'activisme et de l'anthropologie, les deux danseurs font parler les plantes et les animaux, et se suicider les sacs en plastique. «La catastrophe a déjà eu lieu, constatent-ils en chœur: les modèles de l'humanité occidentale sont obsolètes.»

far° Jusqu'au 25 août, *www.festival-far.ch*

«Anthroposcènes» prend part au débat qui fait rage aujourd'hui sur l'ère géologique actuelle, soumise à l'influence humaine. Les Portugais João dos Santos Martins et Rita Natálio accueillent la fin du monde comme celle de la suprématie occidentale. STEEVE KINCKER-GOMEZ

Section «Extra Time»: du temps additionnel pour la relève locale

L'admiration au féminin

Parmi les programmes d'accompagnement mis en place par le far° figure depuis 2014 «Extra Time», qui défend les projets d'artistes émergents suisses. Emmenés par la praticienne de théâtre genevoise Michèle Pralong, trois performeurs et leurs équipes proposent cette année une création respective, sans lien avec la thématique du festival.

Formée en Allemagne puis à Paris, Miriam Coretta Schulte fait partie du paysage théâtral helvétique depuis cinq ans. Son double prénom se réfère à la chanteuse africaine Miriam Makeba et à l'épouse de Martin Luther King, Coretta Scott. Faut-il corréler cette origine onomastique avec le spectacle de la jeune Allemande, «Mimesia»? Celui-ci s'intéresse aux «monuments historiques que l'on transporte avec soi - notamment de grandes femmes», explique l'artiste. «Dans l'espace douillet d'un dojo rempli de tatamis, je convoque ces personnages influents et observe l'impact sur le corps du sentiment d'admiration.» Ou l'invention d'un féminisme cellulaire. **K.B.**

Miriam Coretta Schulte présente «Mimesia». S.KINCKER-GOMEZ

Cheminer en littérature

C'est moins son accent mélodieux de jeune Gersois qui a valu à Romain Daroles d'être repéré par le far° que le génie à l'action dans son solo de sortie de la Manufacture en 2016. On ne compte pas les bosses - mathématique, littéraire, musicale, picturale - de cet universitaire passé de l'amphi à la scène. Dans «Vita Nova», le conférencier qu'il conçoit, puis incarne, glose autour de la notion d'«entrée en littérature» chère notamment à Roland Barthes. Son enquête le plonge dans «les moments artistiques de la seconde moitié du XXe siècle», dont il cherche à découvrir l'origine. À chaque trou noir rencontré, à chaque énigme sans solution, il recourt à la figure de Louis Poirier, auteur sans œuvre ni réalité historique. Qui a immortalisé la signature du manifeste des nouveaux réalistes en 1960? Louis Poirier, pardi! «En filigrane, il s'agit de moi, confie le savant-bateleur, car ce sont mes goûts littéraires qui le font apparaître au gré de ma digression.» Ou comment érotiser le savoir en le théâtralisant... **K.B.**

Romain Daroles présente «Vita Nova». S. KINCKER-GOMEZ

Au contact du public

Formée à l'ÉCAL en arts visuels, Trân Tran (prononcer Tian Tian) est l'interdisciplinarité personnifiée. Comédienne, danseuse, illustratrice, cette Vietnamienne d'origine s'est fait connaître par le far° en participant à la plateforme chorégraphique «Quart d'heure» organisée par le théâtre lausannois Sévelin 36. «Mes projets ne fonctionnent pas sans la présence active du public, prévient-elle: rien ne se passe sans l'attention de l'autre.» Dans «Here Now», celle qui souhaite allier «impro et profondeur» s'interroge sur ce qui pousse les gens à se rendre au théâtre. Y vont-ils pour se détendre? Pour se cultiver? Pour quitter leur zone de confort? Pour se perdre? Pour draguer? Face à l'assistance, l'artiste, elle-même subdivisée en trois entités distinctes, formule ses hypothèses, que chacun est libre de compléter. Ou la démonstration d'une illusoire individualité... **K.B.**

Trân Tran présente «Here Now». DR

Extra Time (intégrale), salle communale de Nyon, lu 20 et ma 21 août à 19 h.

24 heures

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 26'464
Parution : 6x/semaine

Culture & Société

ça déménage!

Architecture éphémère

Avec Gaetano Cunsolo, le bidonville se fait création

Le plasticien italien Gaetano Consulo a quelque chose du spationaute. Son rapport à la terre ne va pas de soi. Où qu'il se trouve, il explore, il sonde l'inconnu. Occuper l'espace représente à ses yeux un acte politique fort, parfois violent, plein d'enjeux et de conséquences. À chaque architecture, ainsi, sa responsabilité. Officielle, elle tend à écraser. Marginale, elle fait à coup sûr preuve d'inventivité.

Qu'il utilise les techniques de la photographie, de la vidéo, de la sculpture ou du dessin, Consulo choisit depuis ses débuts en 2010 de fouiller la limite. «Mon travail consiste à rechercher des espaces indéfinis, s'aventure-t-il. Des espaces innommables, qui se déploient à l'écart du langage. Des espaces sans image, également, dont j'interroge le sens, les connotations, que j'essaie de soumettre à la description.»

Ses prospections entraînent Gaetano Consulo aux confins du public et du privé, mais aussi du légal et du clandestin. Au seuil de sa nouvelle création se trouve cette pratique étonnante, admise par le droit de construction: quiconque bâtit sa maison entre le coucher et le lever du soleil ne sera pas expulsé du terrain où il s'installe. La nuit porte alors plus que conseil: elle protège du délit; elle fait office de toit à qui subit l'urgence de se loger.

S'inspirant de cet usage, l'artiste a conçu «I Get Lost in a Courtyard... and I Start to Build», que les festivaliers nyonnais pourront voir se renouveler chaque soir jusqu'à la clôture du far°. Première étape, en amont de la performance: Gaetano chasse le détritus, le rebut, le résidu, d'une déchetterie à l'autre de la ville. Tandis qu'il récupère ses matériaux, il enregistre les bruits qu'ils produisent à chaque déplacement, à chaque heurt.

La bande-son obtenue redoublera ensuite ses gestes d'un écho lorsque, le crépuscule venu, il édifiera à l'aide du bric-à-brac glané une nouvelle cabane à chaque fois, sous les yeux de son assistance. Dilaté, le temps de la construction répétée épouse celui du spectacle recommencé. Par moments, on ne saurait différencier l'assemblage des éléments recyclés de leur démontage.

Après une durée d'environ quatre heures, au cœur des ténèbres, l'élaboration s'achève, fragile et précaire aux abords de la planification urbaine. Aussi le projet de Gaetano Consulo n'aura pas seulement «renversé» la répartition géographique des classes sociales, il aura investi l'espace nocturne comme un lieu de résistance. Pendant qu'on n'est censé ni travailler ni regarder, on aura ou échafaudé ou assisté à un spectacle – lequel aura tôt fait de «se dissoudre dans l'invisible». **Katia Berger**

«I Get Lost in a Courtyard... and I start to Build» Cour des Marchandises, jusqu'au 25 août dès le coucher du soleil

La nuit, tous les ouvrages sont permis. Gaetano Cunsolo en profite. G. MANGIONE

Intervention déambulatoire

Opavivará ou le collectivisme à roulettes

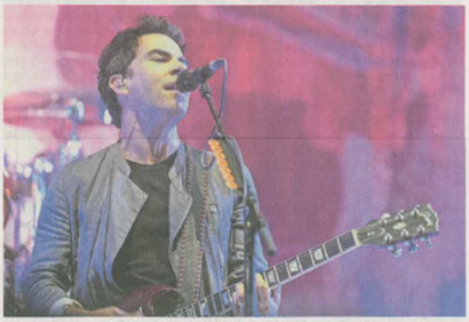
Circulez, il y a tout à voir! Un caddie transformé en évier, un barbecue à roulettes, une poussette déguisée en karaoké-set ou une chaise roulante qui se prend pour un bar! Le quotidien et ses objets ordinaires se voient déballés en plein air, se révèlent opérationnels dans l'espace commun. Chacun expérimente isolément la vie domestique entre quatre murs: pourquoi ne pas la partager au beau milieu du paysage urbain?

Par ses interventions dans la cité, chez lui à São Paulo, mais aussi à Lisbonne ou Francfort, le collectif brésilien Opavivará entend abolir la frontière qui sépare le privé du public, l'individuel du collectif, et ainsi ébranler l'ordre établi. En créant dans la rue des «dispositifs relationnels», également baptisés «public moments», à l'anglaise, ses membres souhaitent réhabiliter le plaisir et la convivialité au sein de la communauté. La directrice du far°, Véronique Ferrero Delacoste, les a rencontrés lors de ses déplacements en Amérique latine. Séduite par leur démarche subversive, elle a inscrit leur projet dans la présente édition du festival pour son aptitude à «renverser les points de vue». **K.B.**

Le collectif brésilien agence l'évier roulant qu'il trainera dans Nyon. S. JUNCKER-GOMEZ

Pl. Saint-Martin, sa 18 août 10 h-15 h; plage des Trois-Jetées, di 19 14 h-à 19 h; quais de Rive, ma 21 17 h-21 h

Texas a débité sa tchatche ludique et écossaise, jeudi. JEAN-PAUL GUINNARD



Stereophonics a présenté une belle maîtrise du sujet rock. JEAN-PAUL GUINNARD

De Texas au Pays de Galles, Rock Oz'a voyagé

Stereophonics princiers et Sharleen Spiteri royale, jeudi soir à Avenches. Critique

François Barras

Le désert du Nouveau-Mexique symbolise le rapport de Calexico à sa musique mais aussi, trop souvent, à son public. Pas simple pour le groupe américain, présent chaque été en festival romand, d'échapper désormais à son rôle de doux et aimable «backing band» à l'heure de l'apéro, ce qu'illustrait le jeudi de Rock Oz'Arènes. La troupe de Joey Burns y frottait vaillamment ses cordes sous un soleil déclinant devant un court parterre de supporters, présageant d'une soirée «rock» bien moins juvénile et tapageuse que celle de vendredi, tout en electro et en DJ, annoncée complète.

Qu'importe. La curiosité du public broyard supplée au nombre, et Peter Kernel en fait son affaire. Derrière ce nom d'un indéniable glamour alémanique se cache pourtant un Tessinois, une Canadienne et un Argentin - mais le mystère des pseudonymes est plus impénétrable encore que la musique du trio, âpre potion postrock inspirée par Sonic Youth et Blonde Redhead, pour qui s'en souvient. Les spectateurs de la scène du Casino, quoi qu'il en soit, adhèrent à raison, tant Kernel and Co. tire à l'unisson sur le même fil (barbelé) et rend communicatif son pique-nique sur champ de mines.

La nuit est tombée, Stereophonics se lève. Qu'attendre de ce groupe né en pays gallois il y a un quart de siècle, porté dans le top 5 des gros vendeurs anglais au cours des nineties mais moins marqué par la britpop que par la «northern soul» de Rod Stewart et le glam de T. Rex? On les imaginait challengers, pire: has been. De fait, le quintette saisit Avenches avec toute la majesté que son rang, encore enviable outre-Manche, lui autorise: massive, crâneuse, efficace. Et jouissive. Le son est large, puissant, clair. Le chanteur, Kelly Jones, mesure les arènes avec le dédain d'un lord à l'éternelle jeunesse, s'avançant parfois en bordure de scène pour leur faire l'aumône de solos acides. Ou jouant sur une même pulsion de guitare acoustique, en solo et les mains dans les poches si c'était possible, une douzaine d'hymnes du patrimoine mondial, de Tom Petty à AC/DC en passant par Bruce Springsteen et... Aretha Franklin, of course. Vingt-cinq années de route ont donné un surplus d'âme à la grammaire de ce groupe si doué qu'il en perdit en folie et en intérêt. Mais, ce jeudi-là, la parfaite maîtrise du sujet rock'n'roll se

Écossais ont marqué l'air de rien les trois dernières décennies pop avec une recette sachant rendre tiède (donc digeste) des genres bien marqués. La voix de Sharleen Spiteri y est pour beaucoup, mais aussi son énergie généreuse et son altruisme de gérante de cérémonie, voire de Club Med, qui fait grimper un spectateur sur la scène pour l'astiquer gentiment dans un accent écossais aussi délicieux qu'incompréhensible.

De Glasgow au Texas en passant par le Nouveau-Mexique et le Pays de Galles, les arènes ont voyagé sans trop se fatiguer, en attendant de plus jeunes et turbulents spectateurs pour boucler ce week-end leur 27e édition.

Avenches, arènes
Ce samedi soir (portes 16 h), MHD, Stress, Damso, HollySiz, The Baseballs, Hot Dub Time Machine, etc.
www.rockozarenes.com

24 heures

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 26'464
Parution : 6x/semaine

18 août 2018

Samedi

Texas était la tête d'affiche du festival Rock Oz'Arènes jeudi. Sharleen Spiteri a rappelé combien les Écossais ont marqué l'air de rien les trois dernières décennies pop. Page 23

Esprit de rivière
Avec ses caprices, la Grande Eau a sculpté le destin des Ormonts
Page 19

Regard
L'Irlandaise Clare O'Dea déconstruit les clichés sur la Suisse
Page 21

Photographie
Julian Charrière installe une rave végétale sur un barrage valaisan
Page 27

Portrait
À Pékin, Batiste Pilet assure la promotion de la Suisse touristique
Page 32

À la croisée des disciplines scéniques, la 34e édition du festival des arts vivants obéit à un seul mot d'ordre: renverser! Dix-neuf projets ont pour mission d'inverser les points de vue, traverser les frontières, converser avec les quidams ou controverser les idées reçues. Pages 22-23

Le far° déride Nyon

LA CÔTE

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 7'962
Parution : 5x/semaine

20 août 2018

Au far°, quand le son stimule l'imagination

NYON Via une application smartphone, la chorégraphe Nicole Seiler invite à une balade sonore où surgissent des personnages invisibles.

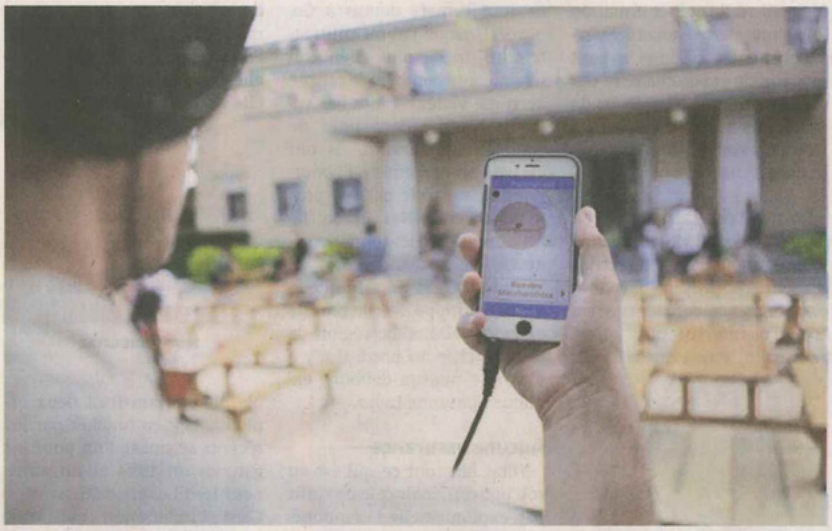
PAR **ANTOINE.GUENOT**@LACOTE.CH

«Tu es proche! Appuie sur play et laisse-toi guider.» Nous y sommes, le message vient d'apparaître sur l'écran de notre smartphone. Face à nous, la salle communale de Nyon. Une voix douce, posée, commence à raconter dans le casque audio connecté au téléphone: «A gauche, il y a un boulodrome. Un homme se tient à l'ombre, débout, pieds écartés de la largeur du bassin. Une boule d'acier de 730 grammes pèse dans sa main droite.»

On a beau observer, il y a bien un terrain de pétanque à proximité mais personne à l'horizon. Quand, soudain, la puissance évocatrice du récit se met à stimuler notre imagination. Et voilà que le bouliste invisible nous apparaît, furtivement, en train de viser le cochonnet.

> "Tout l'intérêt, c'est que ces récits se superposent à ce que voit l'auditeur"
>
> NICOLE SEILER
> AUTEURE DU PROJET «PALIMPSEST»

C'est là tout le jeu poétique de «Palimpsest», la nouvelle création de la chorégraphe lausannoise Nicole Seiler. Via une application smartphone, l'artiste invite le public du far° à une balade sonore géolocalisée où se mêlent récits historiques et anecdotiques, tous rattachés à des lieux précis. Il y en a cinq: trois à Nyon (salle communale, place des Marronniers, Grande Jetée), un à Givrins (route de la Bellangère) et un Gland (Domaine Impérial). Le promeneur-auditeur doit s'y rendre s'il veut déclencher la narration.



La promenade mène le participant de Nyon à Gland en passant par Givrins. CARLA DA SILVA

La puissance de l'audiodescription

«Il était capital pour moi que l'on ne puisse pas écouter ces pièces depuis la maison, explique Nicole Seiler. Tout l'intérêt, c'est que ces récits et les images qu'ils font apparaître chez l'auditeur se superposent à la réalité de ce qu'il voit.» D'où l'intitulé du projet, qui évoque ces fameux parchemins sur lesquels plusieurs couches de textes se superposent.

Avec «Palimpsest», une nouvelle réalité, présente ou passée, se calque donc sur le réel. Mais pour que cela fonctionne, il fallait parvenir à faire apparaître des images mentales chez l'auditeur. Il ne s'agit donc pas de simples lectures à voix haute. Ces pièces, d'une dizaine de minutes chacune, ont toutes été interprétées par Séverine Skierski, spécialiste de l'audiodescription. Une technique qui est généralement utilisée pour décrire les éléments visuels d'une œuvre ou d'un événement aux personnes aveugles et malvoyantes.

La technique comme médium artistique

«A l'origine, l'audiodescription n'a rien de poétique, commente Nicole Seiler. Mais Séverine est parvenue à un tel degré de précision, à une telle justesse dans ses descriptions, qu'elle en a fait quelque chose d'artistique.»

L'expérience, gratuite, est à vivre durant toute la semaine seul ou à plusieurs, sans horaires précis. Mais elle restera aussi disponible au-delà de la fin du festival. Car toutes les pièces sonores demeureront accessibles sur l'application smartphone.

Avant de se lancer

- Se munir d'un téléphone smartphone et télécharger l'application sur palimpsest-app.ch
- Posséder un casque audio,
- Autoriser et activer le système de géolocalisation de son téléphone.
- Disposer d'un espace mémoire suffisant pour permettre le chargement des fichiers audio.

LE COURRIER
L'ESSENTIEL, AUTREMENT.

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 7'396
Parution : 5x/semaine

Valeska Gert, de l'âme au corps

Scène ▸ Eszter Salamon et Boglàrka Börcsök donnent des formes contemporaines à l'énergie subversive de la danseuse et cabarettiste. A voir à l'ADC à Genève dans le cadre du Far° nyonnais.

L'ange immobile, l'une des figures scéniques imaginée par Valeska Gert. URSULA KAUFMANN

Admirée de Brecht et des cinéastes Pabst et Renoir avec lesquels elle travailla, Valeska Gert (1892-1978) se distinguait par l'exagération expressive de gestes corporels hautement stylisés, au cœur de ses vives pantomimes. On retrouve donc au fil de *Monument 0.5: The Valeska Gert Monument*, à découvrir au Far° ce soir et demain (hors les murs à l'ADC à Genève), les figures scéniques que ne cessait de retravailler cette artiste allemande multifacette, en les nommant «fantômes». Dont le perroquet, l'ange immobile ou le bébé. Mais sur un mode ici allusif et kaléidoscopique.

Nouvelle pièce de la série *Monument* conçue par l'artiste, chorégraphe et performer hongroise Eszter Salamon, la proposition s'envisage comme une «entreprise empirico-archivistique» essaimant en actes performatifs. Dérivée de Valeska Gert, son esthétique du montage mêle danse, théâtre, cabaret et pantomime burlesque. Elle tient de la réinterprétation décalée de l'univers de l'artiste antifasciste issue d'une famille de commerçants juifs et influencée par les dadaïstes.

L'opus se base sur des sources visuelles et autobiographiques, le commentaire, la fiction aussi. «Sa dimension de soliste, le geste et l'hybridation vocales, la danse à vitesse variable des mots déformés qui chutent, et le mouvement discontinu en font une artiste unique de l'entre-deux-guerres», relève Eszter Salamon.

Son corps devient un matériau de transformation et de métamorphose. Annoncée par le titre «Cirkus», l'extraordinaire Boglàrka Börcsök, visage recouvert d'un haut la rendant proche de l'image de la Mort si souvent arpentée par la Berlinoise, procède à une hypnotique mimographie corporelle. Soit le remodelage de sa poitrine par le pétrissage de ses seins. L'épisode dévoile une forme sculpturale archaïque proche du cri silencieux. Un cri muet qui formait l'essentiel des premières danses de Gert jusqu'en 1929, mêlant crudité, sauvagerie et douceur.

Pour dépasser «les bornes de la bienséance bourgeoise», selon la formule de Gert, la danse rencontre une large palette d'intenses masques de chair parodiques, une poétique du visage. Elle anime yeux et langues, fesses et grimaces dans «un cadrage voulu voisin du

LE COURRIER
L'ESSENTIEL, AUTREMENT.
Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 7'396
Parution : 5x/semaine

gros plan cinéma», rappel de la fascination de Valeska Gert pour Eisenstein.

Davantage que par le grotesque, Gert définissait sa danse aux gestes succincts comme «mouvement de l'âme qui se traduit par un mouvement du corps». En témoigne ce nu féminin de dos flottant dans une obscurité amniotique. Une voix évoque l'expérience autobiographique de modèle académique et démuni à New York, qui reconduit dans la douleur, l'immobilité mortifère tenue, un corps que les impulsions dansées de Valeska Gert envisageaient comme morcelé.

La démarche d'Ester Salamon, elle, rejette la notion d'un monument considéré d'un point de vue élitiste comme un emblème du pouvoir politique, économique, ou lieu mémoriel/culturel institutionnalisé. C'est ce que questionne sa série *Monument*, développée depuis plus d'une décennie. Ce, en arpentant ce qui est refoulé de la mémoire personnelle et collective, notamment en danse. *Monument 0.5* a l'intelligence d'incorporer délicatement le spectateur. Sur un mode profondément humain, compassionnel et fidèle à l'œuvre de Valeska Gert. Qui considérait le public et son être intime, subconscient, comme parties prenantes de ses performances. **BERTRAND TAPPOLET**

A voir les 22 et 23 août au Far, hors les murs à l'ADC, à Genève (salle des Eaux-Vives), possibilité de transport en bus depuis Nyon à 19h15, au 5 rue des Marchandises.

Le Far° se tient jusqu'au 25 août à Nyon, infos: www.festival-far.ch

LA CÔTE

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 7'962
Parution : 5x/semaine

22 août 2018

Gaetano Cunsolo érige des cabanes dans le cadre du Festival des arts vivants, à Nyon. Une performance artistique pour redonner du sens au geste de construire. SIGFREDO HARO

Au far°, il construit des cabanes à la nuit tombante

CULTURE Le sculpteur œuvre dans le cadre du festival des arts vivants, à Nyon: il veut remettre en question la notion de travail.

PAR PAULINE.BURNIER@LACOTE.CH

Mais qu'est ce que cette cabane sur la cour des Marchandises? Une œuvre d'art. Tous les soirs au coucher du soleil, Gaetano Cunsolo, sculpteur italien, se met au travail pour parfaire cette structure aux murs indéfinis. «Je travaille dès 20h30 jusqu'à ce que les voisins ne puissent plus supporter le bruit, c'est-à-dire aux alentours de minuit», explique l'artiste. En soi, son geste n'est pas très bruyant, mais c'est son enregistrement de sons de constructions qu'il joue à côté qui forme ce bruit.

Gaetano Cunsolo, vous êtes à la base sculpteur, que recherchez-vous dans cette œuvre performative?
Je cherche à me réapproprier le geste de la construction. Je suis un artiste plasticien qui met en scène l'acte de construire. Quelqu'un m'a dit une fois que je cherchais à montrer dans mon œuvre ce qu'il y a en marge du champ de vision. Je veux montrer ce que l'on ne peut pas voir ou ce que l'on ne veut pas voir. Il y a dans ma performance une certaine envie de valoriser les travaux contraignants, qu'on ne voit plus.

Comment votre œuvre s'inscrit-elle dans le thème du festival, «Renverser»?
Je renverse le temps de travail. Au lieu de commencer le matin, je commence le soir. La période de travail est nocturne. La nuit, le travail n'est pas contrôlé, cela renverse les pratiques sociales. Le travail de nuit est un travail résistant. Je me suis appuyé sur cette croyance populaire ancienne, plutôt propre aux pays méditerranéens, qui dit que si une personne est capable de construire une habitation, avec les murs et le toit, pendant la nuit, nul ne peut le déloger. De nombreuses maisons ont été construites ainsi en marge des villes.
La temporalité m'intéresse beaucoup. L'humain construit des bâtiments en pensant qu'ils vont être immortels alors que c'est le contraire, toute construction passe à un moment à l'état de ruine. Pour renverser cette perspective, je crée ma construction à l'état de ruine. Cela questionne aussi les ruines de la politique, on pense être immortel mais au final tout est éphémère. Ma démarche s'inscrit dans le post-modernisme.

> "Mon geste est politique dans ma volonté de reprendre le pouvoir sur des éléments institutionnels."
> GAETANO CUNSOLO
> SCULPTEUR ET PERFORMER

L'architecture de la cabane rappelle les favelas, est-ce une inspiration?
Oui, c'est une inspiration, mais les bidonvilles en général, comme en Italie, ce sont des constructions faites sans être déclarées. Les clandestins ont été rejetés par les institutions mais ils nous donnent la possibilité de reprendre le pouvoir sur la ville. En créant des villes comme à Calais, ils rejettent notre société de production en utilisant les débris de cette société de surconsommation. Ils sont libres dans leur manière de construire.

Votre geste se veut-il politique?
A travers cette performance, je veux aussi questionner la notion de travail. Le geste de la construction a été institutionnalisé à travers ce qu'on appelle la planification de la ville. Chaque personne devrait pouvoir construire sa maison sans passer pas un tiers. Je sais que ce n'est pas écologique de ne pas suivre l'aménagement du territoire. Mais les gens sont devenus inconscients du geste de construction, je veux donc le restituer, le rendre visible.
Mon geste est politique dans ma volonté de reprendre le pouvoir sur des éléments institutionnalisés. Le travail n'appartient pas à l'institution. Cette notion s'étend sur d'autres aspects comme la digitalisation, on commence à faire des gestes sans s'en rendre compte.

En parallèle de vos gestes de construction, des bruits de matériaux vous accompagnent sur une sono. Pourquoi?
Les bruits qui m'accompagnent sont des sons que j'ai récoltés en récupérant les matériaux utiles pour ma performance. Ce sont également des bruits de construction. Je me sens ainsi accompagné par tous ceux qui travaillent dans le bâtiment.

A ne pas manquer

Pour cette 34e édition, le collectif chilien Mil M2 et Adina Secretan (CH) reviennent au far°. Ils présentent, depuis mardi jusqu'à samedi, «Hoy por Hoy, des exercices d'indépendance au jour le jour». Pour cette nouvelle collaboration, ils questionnent la notion d'indépendance au vu des événements politiques récents.
Dans l'optique d'engager les citoyens dans leur processus, ils ont mené une enquête auprès de personnes pour savoir ce qu'est l'indépendance pour elles. Comment peut-on être indépendant? De quoi est-on indépendant?
Chaque jour à partir de 19 heures ils engagent une performance sur la base des discours et des expériences des personnes ayant répondu à leur enquête. En parallèle, ils réalisent une galerie «in vivo» faite des archives de tous les témoignages récoltés. Ils demandent ainsi aux spectateurs de remettre en question leurs perspectives sur l'indépendance et les poussent également à partager puisque chaque nouveau témoignage est rajouté à la galerie.

LE TEMPS

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 32'266
Parution : 6x/semaine

23 août 2018

Corps en déroute

De «Monument 0.5» aux créations d'Extra Time, immersion dans le far* Festival des arts vivants de Nyon ●●● PAGE 13

J.A. 1002 Lausanne / www.letemps.ch

LE TEMPS

CHF 3.80 / France € 3.50

JEUDI 23 AOÛT 2018 / N° 6196

Rencontre
La troisième mi-temps de Badile Lubamba, premier footballeur noir à jouer en équipe de Suisse ●●● PAGE 20

Innovation
Une deuxième Journée du digital pour faire rayonner l'esprit numérique en Suisse ●●● PAGE 7

Agriculture
Le Conseil fédéral contre l'interdiction des pesticides de synthèse ●●● PAGE 4

Football
La FIFA exfiltre Marco Villiger, gardien des secrets de l'ère Blatter ●●● PAGE 11

ÉDITORIAL

Embourbé mais pas condamné

S'il fallait une preuve que le président des Etats-Unis aime s'entourer de sulfureux voyous corrompus et avides d'argent, la journée de mardi en a fait la criante démonstration. Coup sur coup, Paul Manafort, son ex-directeur de campagne, a été reconnu coupable de fraude bancaire et fiscale, et son ancien avocat Michael Cohen plaide coupable pour des faits similaires. Ce dernier a surtout lancé un immense pavé dans le marécage: il reconnaît avoir violé les lois sur le financement des campagnes électorales, à la demande de Donald Trump. Un fait grave.

Ces révélations font l'effet d'une bombe aux Etats-Unis. Une nouvelle fois, la crédibilité du président est mise à rude épreuve et l'ombre d'une procédure de destitution plane. Michael Cohen a admis avoir versé 130000 et 150000 dollars pour faire taire deux femmes qui affirment avoir eu une liaison avec le milliardaire. Le juriste a surtout déclaré que le but était bien d'enterrer des informations «qui auraient porté préjudice au candidat». Autrement dit, d'influencer les résultats de l'élection présidentielle.

L'avocat de Michael Cohen résume la situation de façon limpide: si son client est reconnu coupable de ce délit, pourquoi Donald Trump, son commanditaire, ne le serait-il pas? Dans l'affaire de la star du X Stormy Daniels, le président avait d'abord nié avoir remboursé le montant à son avocat, avant de finir par l'admettre, tout en assurant que cela n'avait «rien à voir avec la campagne». Le voilà désormais accusé par Michael Cohen d'être un pousse-au-crime. Et d'avoir menti.

Les élections de mi-mandat seront déterminantes

Combien de temps tiendra-t-il? S'il ne peut être inculpé comme président en exercice, son immunité peut être levée. Mais, jusqu'ici, Donald Trump a échappé à toute procédure d'impeachment, alors même que l'enquête sur l'interférence russe empoisonne son mandat et se rapproche dangereusement de son entourage.

Depuis les dernières révélations, les démocrates se font plutôt discrets. Il y a deux raisons à cela. D'abord, Michael Cohen, qui il y a peu se disait prêt à «prendre une balle» pour Trump, n'a peut-être fait tomber que la première pièce d'un jeu de dominos et pourrait encore s'adonner à un grand déballage, en coopérant avec le procureur spécial Robert Mueller, qui traque toute trace de collusion.

Ensuite, les républicains étant majoritaires au Congrès, une telle démarche n'aurait aujourd'hui que peu de chances d'aboutir, à moins d'un nombre suffisant de défections dans le camp républicain. Les démocrates ne veulent pas griller leurs cartouches. Les résultats des élections de mi-mandat, en novembre, seront plus que jamais déterminants pour l'avenir du président.

Pour s'imposer, les démocrates devront manœuvrer finement. Car les menaces de destitution ont aussi un autre effet collatéral: mobiliser les électeurs républicains qui veulent à tout prix faire réélire Donald Trump, malgré les encombrantes casseroles qu'il traîne.

VALÉRIE DE GRAFFENRIED
@ydeGraffenried

Trahi par ses fidèles, Donald Trump vacille

ÉTATS-UNIS L'étau se resserre autour du président des Etats-Unis après que Michael Cohen, son ex-avocat, a plaidé coupable et après la condamnation de Paul Manafort, son ex-directeur de campagne

En reconnaissant avoir acheté le silence de deux femmes avec lesquelles Donald Trump aurait eu des relations sexuelles, «à la demande du candidat» et «avec l'intention d'influencer l'élection», Michael Cohen engage la responsabilité du président comme personne auparavant. Quant à la condamnation de Paul Manafort pour fraude bancaire et fiscale, elle ne fait qu'ajouter un nom à la liste déjà fournie des malhonnêtes qui entourent le locataire de la Maison-Blanche. Rien ne prouve encore une collusion entre l'équipe de campagne de Trump et le Kremlin en 2016, ce que l'enquête du procureur Robert Mueller cherche à documenter. «Chasse aux sorcières», balaie donc Donald Trump, se croyant à l'abri de conséquences judiciaires et politiques.

Aux Etats-Unis, un président en exercice ne peut pas être mis en examen. Mais pourrait-on se diriger vers une procédure de destitution? Elle incombe au Congrès, où la majorité républicaine dans les deux Chambres fait l'autruche mais où un renversement de majorité en faveur des démocrates aux élections de mi-mandat pourrait changer les choses. L'avocat de Michael Cohen, Lanny Davis, affirme que ce n'est «que le début». Son client a «connaissance d'une possible conspiration pour corrompre le système démocratique durant la campagne de 2016» et serait prêt à signer un accord de coopération avec la justice.

●●● PAGE 2

Un amour de femmes

CINÉMA Censuré au Kenya, où l'homosexualité est passible de 14 ans de prison, «Rafiki» conte une histoire d'amour entre deux adolescentes à Nairobi. Un film coloré et joyeux projeté à Lausanne en ouverture du Festival cinémas d'Afrique. Entretien avec sa réalisatrice, Wanuri Kahiu. (TRIGON-FILM.ORG)

●●● PAGE 12

L'ÉTÉ

Sexe, péché et libération

Paul, 68 ans, fasciné par les gros seins, raconte sa vie sexuelle, de son adolescence en Valais, coincé dans la tradition catholique, à la maturité libératrice. ●●● PAGE 15

Le CICR au Biafra

Retour sur le rôle du Comité international de la Croix-Rouge dans le conflit sanglant qui opposa le Nigeria à la province sécessionniste du Biafra. ●●● PAGES 16, 17

Et aussi

Un héraut du vélo, une histoire d'abdos et nos chroniques estivales. ●●● PAGES 15, 18, 19

LE TEMPS
Pont Bessières 3, CP 6714, 1002 Lausanne
Tél. +41 58 269 29 00
Fax +41 58 269 29 01

Nos 20 ans
Tout au long de 2018, «Le Temps» s'engage pour défendre sept causes. A retrouver sur letemps.ch/20

INDEX
Avis de décès 10
Convois funèbres 10
Fonds 6, 8
Bourses et changes 8
Toute la météo 14

SERVICE ABONNÉS:
www.letemps.ch/abos
Tél. 0848 48 48 05 (tarif normal)

LE TEMPS

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 32'266
Parution : 6x/semaine

23 août 2018

Au far°, les jeunes déclarent leur admiration

SCÈNES La famille, la littérature, les femmes fortes. Toutes trois sont fêtées à Nyon, dans le cadre d'Extra Time, ce programme du far° Festival des arts vivants pour soutenir les artistes émergents

MARIE-PIERRE GENECAND

Les jeunes, dit-on, ne regardent plus leurs aînés avec admiration. La faute au monde cabossé que nous leur offrons, cette société de consommation qui divise l'humanité en deux et mène la planète à sa propre extinction. Ils ont raison de repenser les modèles. Mais, à Nyon, au Festival des arts vivants qui agite les esprits depuis trente ans, les modèles ont été repensés en douceur, avec gratitude pour ce qui a précédé.

Lundi et mardi, les trois jeunes artistes d'Extra Time ont déplacé les lignes tout en disant leur admiration pour la famille, les femmes fortes et les maîtres à penser ou à rêver. De Baba, la grand-mère vietnamienne, à Barthes et Borges, en passant par la bouleversante Nina Simone, la nouvelle génération a rendu hommage avec effusion.

On ne s'y attendait pas. On ne s'attendait pas à tant d'amour et de joie. En art, l'aménité n'est pas un gage de qualité, mais elle a au moins le mérite de ne pas inutilement agresser. C'est dans ce climat charmant et sensible que s'est déroulée la quatrième édition d'Extra Time, ce programme imaginé par Véronique Ferrero-Delacoste et son équipe pour soutenir des créateurs émergents au niveau de la réalisation de leur projet, de la production et de la communication.

Pingouin et clitoris géant

Cette année, c'est Michèle Pralong, dramaturge et ex-directrice du Grütli, à Genève, qui a suivi ces travaux sur plusieurs mois. On sent la finesse de sa patte et son œil averti. Ou alors, le trio était déjà spécialement rodé. En tout cas, cet Extra Time est le plus abouti des quatre programmes proposés depuis 2015.

Tout débute de manière ludique. Trân Tran (prononcez Tian Tian) pratique une ironie légère qui dégomme les rigidités de la société sans blesser. Elle semble puiser ce talent dans son ADN familial qui affectionne la parodie et le décalé. Le principe de Here & Now? Un jeu interactif pour cerner les raisons qui nous poussent à aller au spectacle. Sur un grand écran s'affichent plusieurs réponses: «pour découvrir une histoire», «pour un rendez-vous galant», «pour du sexe», «pour de la violence», etc. A chaque choix du public lancé à haute voix, l'artiste joue la séquence qui s'y rapporte. Pas toute seule. En hommage à Peter Pan qu'elle a interprété dans un autre spectacle, la performeuse est suivie de près par son ombre (la danseuse Melissa Valette, en version Fantômas), tandis que Claire Deutsch, en coulisses, fait la voix off de Trân Tran.

L'autre, c'est nous

Tour à tour, les artistes se transforment en frites, T-Rex gonflable, pingouin ou clitoris géant. On les retrouve aussi dans une vidéo hilarante qui parodie le clip *Despacito*, lorsqu'un spectateur lance le critère «pour que ça me reste en tête» – bien vu. La performeuse pleure encore sur une chanson qui lui déchire l'âme ou séduit un spectateur d'un regard candide. Plus loin, elle évoque son homosexualité sans en faire un sujet et finit par charmer l'audience avec une pluie de cœurs illuminés.

Cette illustratrice trentenaire est malicieuse et attachante. Elle a de qui tenir: Baba, sa grand-mère de 90 ans qu'on découvre en vidéo dans des chorégraphies familiales, a fait fondre le public, mardi. La scène ouvre ses bras à Trân Tran, activiste joyeuse.

Le deuxième volet d'Extra Time est moins flashy, mais tout aussi aimant. Dans Mimesia, Miriam Coretta Schulte propose un exercice d'admiration qui se décline du plus anodin – un geste ou une partie du corps qu'on aime chez un ami – au plus fondateur – l'admiration qu'on porte à une artiste, ici Nina Simone, ou à une intellectuelle XXL. Mardi, l'artiste n'était pas sur scène. Elle a laissé sa place à Catalina Insignares et Felix Worpenberg, respectivement dramaturge et chargé de production de sa compagnie. Ce choix a son importance. Il dit l'universalité du principe d'admiration, le fait que chacun peut s'y livrer avec ses moyens.

Pour manger cette pizza, le T-Rex vient d'être guidé par le public à haute voix. La performeuse Trân Tran a l'interactivité kitsch et joyeuse! (JULIEN GREMAUD)

De fait, ceux de Catalina sont spectaculaires. Son magnétisme fait beaucoup pour la réussite de la performance. Qui montre quoi? Comment on améliore notre quotidien en relevant ce qui nous plaît chez autrui et en l'adoptant, consciemment ou inconsciemment. C'est une manière de «se déplacer de soi vers l'autre» et de réaliser à quel point on est composé de mille influences.

Intéressant, d'autant que cet inventaire des admirations réalisé en anglais et en français permet d'évoquer la passionnante Donna Haraway, éco-féministe qui dénonce l'essentialisme et lutte contre toute idée de loi naturelle. Ce moment permet aussi de frémir à l'écoute d'un titre du concert de 1976 de Nina Simone au Montreux Jazz festival.

Mais le tout, délivré dans un dojo excentré que le public a rejoint en longue procession, est un peu flottant. On écoute et on regarde sans déplaisir ces deux «interprètes» égrainer leurs engouements. On observe aussi Miriam Coretta Schulte emprisonner dans une solution de glycérine des objets liés aux sujets admirés. On pulse encore avec Beyoncé lorsqu'elle rend hommage à Tina Turner ou avec les Rita Mitsouko lorsqu'ils font de même avec Marcia Moretto. Mais l'ensemble reste trop au stade de l'énoncé, pour convaincre tout à fait.

Cavalcade enfiévrée

Ce qui n'est pas le cas de Vita Nova, cavalcade enfiévrée de ce diable de Romain Daroles. Un conseil pour ceux qui verront les prochaines représentations dans un autre cadre que le far°: ne pas boire un verre de rouge avant. Mardi, l'alcool ajouté à la chaleur suffocante de la salle de la Colombière a occasionné chez la soussignée quelques perturbations de réception... C'est que Romain Daroles est un fou. De littérature, mais aussi de sémiologie et de théâtre. Un fou du verbe qui dicte sa loi et vit sa propre vie.

On avait déjà apprécié ce comédien dans sa revisitation de Phèdre, mise en scène par François Gremaud. On l'a adoré, mardi, dans cette quête ou plutôt cette enquête autour de Louis Poirier, mystérieux quidam qui a côtoyé les plus grands, Barthes, Borges, Yves Klein et Jean Giono, jusqu'à se retrouver dans leurs livres ou leurs tableaux. Et a lui-même écrit une *Vita Nova* contemporaine sur les traces de Dante.

Ce qui est beau, c'est qu'on sent que ce personnage est un précipité des héros littéraires de Romain Daroles. Tout livre pousse sur d'autres livres, explique le performeur, transformé en conférencier et citant Julien Gracq. Son hommage à la fiction n'enlève rien au théâtre puisque, en digne héritier de Fabrice Luchini, Romain Daroles met en scène cette passion. Ça déménage dans le sillage de cet enivré des mots en liberté. Santé! ■

far° Festival des arts vivants, Nyon, jusqu'au 25 août. festival-far.ch

24 heures

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 26'464
Parution : 6x/semaine

À Nyon, le far° cultive l'art du renversement

Jusqu'à samedi, les artistes invités au 34e Festival des arts vivants bousculent les conventions et arpentent de nouveaux territoires

Dans «Conversations déplacées», quatre interprètes et une plante dialoguent autour de la nature, de la biodiversité et de la pollution. ROLF ARNOLD

Natacha Rossel

Renverser. Le leitmotiv de la 34e édition du far°, qui se déploie jusqu'à samedi à Nyon, pourrait s'appliquer à l'essence même du Festival des arts vivants. Détricoter les codes, détourner les perspectives, dévoyer le langage… D'année en année, le programme déroute par sa ligne résolument contemporaine, inscrite dans un dessein d'expérimentation. De plongeon dans l'inconnu, aussi. Les artistes s'y jettent à corps perdu, avec plus ou moins d'habileté.

Ainsi le cadre de la représentation est-il souvent craquelé. Pièce de théâtre, de danse? Installation, performance? Les genres s'entrelacent ou s'effacent pour mieux s'émanciper des carcans. Des exemples? La Romande Adina Secretan, artiste associée du far°, et le collectif chilien Mil M2 ont investi la cour des Marchandises pour interroger la notion d'indépendance. On se rend sur place et on attend les consignes. Un peu décontenancé. C'est où? Il faut faire quoi? se demande-t-on. Niveau indépendance, on repassera… La réflexion, déjà, se met en place. Les artistes nous demandent alors de compléter la phrase «Je me rends à…». Les uns se font philosophes, les autres se fendent de jeux de mots. Nos contributions sont ensuite hissées sur un drapeau dressé sur un monticule de terre. Création multiple, «Hoy por Hoy», conçue sur le mode de l'archive in vivo, déroule ses propositions comme autant de pistes interprétatives. Intrigant.

Le far° est aussi friand de spectacles qui emmènent le public en balade. La chorégraphe Nicole Seiler a recréé son très beau «Palimpsest», déambulation sonore à parcourir quand bon nous semble via une application smartphone *(notre édition du 3 août)*; le collectif brésilien Opavivará! a transbahuté son bric-à-brac garni d'objets du quotidien transformés, conviant les badauds à interagir dans un climat de convivialité, ultime rempart à l'individualisme. On signalera encore l'étonnante création de Gaetano Cunsolo qui, jusqu'à samedi, construit chaque soir une structure hybride, interrogeant les potentialités du geste architectural.

Philosophie sur scène

Dans cette perspective exploratrice, le far° connaît aussi ses ratés. La performeuse grecque Lenio Kaklea déçoit avec «A Hand's Turn», proposition minimaliste

24heures

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 26'464
Parution : 6x/semaine

laissant un goût d'inachevé. Son second spectacle à l'affiche s'annonce plus alléchant. Le solo chorégraphique «Portraits choisis» est brodé autour des pratiques solitaires qui nous définissent (vendredi et samedi).

Le corps, toujours, avec Eszter Salamon, qui présente le nouveau volet de sa série «Monument» (hors les murs, à l'ADC de Genève). La pièce «The Valeska Gert Monument» s'articule autour des performances de Valeska Gert, artiste allemande des années 20 (ce jeudi).

Plus cérébraux, Augustin Casalia et Ivana Müller convient la philosophie sur scène. Dans «Rhizotomos», Augustin Casalia, Argentin installé à Lausanne, explore pour la première fois le mécanisme scénique pour convoquer les figures emblématiques de la philosophie occidentale (jeudi). Inspirées des contes philosophiques, genre littéraire très en vogue au XVIIIe siècle, les «Conversations déplacées» imaginées par Ivana Müller nous mettront en présence de quatre interprètes et... d'une plante (jeudi).

En guise de conclusion, le spectacle de Strasse & Lotte van den Berg promet d'ébranler. «The End» (jusqu'à samedi) ausculte des situations de fin dans la vie quotidienne. Dans la ville, les spectateurs doivent orienter leur regard selon un protocole. Un renversement des points de vue.

La performeuse Lenio Kaklea dans «Portraits choisis», pièce chorégraphique tissée autour des pratiques individuelles. MARC DOMAGE

Nyon, cour des Marchandises
Jusqu'au 25 août.
Rens. 022 365 15 50.
www.festival-far.ch

LE TEMPS

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 32'266
Parution : 6x/semaine

24 août 2018

La folle vie de Valeska Gert, danseuse punk

SPECTACLE La chorégraphe Eszter Salamon célèbre une diva des cabarets berlinois, une artiste punk scandaleuse chassée par les nazis. Un hommage souvent électrique dévoilé hier soir à Genève

Certains chorégraphes ont des pouvoirs à la Harry Potter. Ils invitent au bal les fantômes qui leur sont chers, s'emparent de leurs gestes comme de leurs corps, s'arrangent pour qu'ils crachent le feu encore. A l'affiche du Festival des arts vivants de Nyon, exceptionnellement délocalisé à Genève, Eszter Salamon et Boglarka Börcsök ressuscitent Valeska Gert (1892-1978), cette tigresse sur un toit brûlant qui enrage le bourgeois dans les cabarets des années 1920 à Berlin, cette demoiselle en colère qui joue les maléfiques, les Lulu dévoreuses de vertus. Plus tard, les nazis verront en elle une incarnation de l'art dégénéré.

Pour affronter Valeska Gert, il fallait deux virtuoses de l'excès. Les danseuses hongroises Eszter Salamon et Boglarka Börcsök appartiennent à cette race. La première mène depuis une quinzaine d'années un travail d'archéologue du geste, sensible par exemple au folklore magyar. Ensemble, elles offrent un portrait dadaïste de Valeska Gert, une pièce à hue et à dia, où les gorges régurgitent un sabir méphistophélique, où les silhouettes ultra-corsetées se défont en figures animales, où les refrains charmeurs des nuits berlinoises déraillent, histoire de leur faire avouer leurs mensonges.

Pythie et guérilléro

Dans le noir de la Salle des Eaux-Vives, on est d'abord saisi par cet éclat. Une oratrice en blanc, raide sur un piédestal de parade, jambes écartées jusqu'à l'écartèlement, tient le crachoir. Elle sort d'un tableau d'Otto Dix, ce contemporain de Valeska Gert, qui a peint au vitriol chapeaux claques et suceurs de cigares. Dans sa bouche, des syllabes au hachoir déforment son visage de bouffon triste. A ce débit répond un babil de nouveau-né, un gazouillis d'aube qui vire au gloussement de berceau avant de crisser en sanglots d'affamé. Ce préambule plonge dans le vif du sujet: Valeska Gert mettait au jour nos pulsions de domination – celles des chemises brunes, celles du mâle ordinaire –, grattait d'un index moqueur nos tentations régressives.

Valeska est une pythie et un guérilléro. La qualité de *The Valeska Gert Monument* est de suggérer cet alliage de clairvoyance et d'insolence dévastatrice. Voyez cette montreuse de foire: elle fait tourner une crécelle, comme un drapeau nationaliste qu'elle agiterait mécaniquement. «Circus 1», lance-t-elle. Sur un podium, sa comparse, de dos, baisse alors son pantalon: ses fesses trépignent en rythme. Au chapitre «Circus 3», la même créature malaxera sa poitrine, lui infligeant mille et un supplices. En jeu ici, la réification de la danseuse, cette impasse où, pour exister, elle ne peut que s'aliéner.

Condamnée à poser. Tel serait l'un des drames de Valeska Gert. Sous un pinceau nocturne, c'est un corps allongé aux contours insaisissables qui accapare le regard dans la dernière partie du spectacle. Sur cette masse, Eszter Salamon et Boglarka Börcsök retracent l'exil de l'artiste, l'Amérique et ses rêves patraques pendant que l'Europe brûle. Dans *The Valeska Gert Monument,* chaque scène frappe par son invention vénéneuse, mais l'overdose menace. Sous le poids des ajouts, la célébration patine et on finit par trouver le temps long – plus d'une heure vingt. Valeska Gert débordait, c'était dans sa nature. Eszter Salamon traduit cela aussi: une impossibilité d'en finir avec elle.

ALEXANDRE DEMIDOFF
@alexandredmdff

LA CÔTE

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 7'962
Parution : 5x/semaine

27 août 2018

Des festivals contrastés

Clap de fin ce week-end pour les Variations musicales de Tannay et le Festival des arts vivants, far°, à Nyon. Derniers regards.

PHOTOS **SAMUEL FROMHOLD ET SIGFREDO HARO**@LACOTE.CH

PERFORMANCE Le collectif chilien Mil M2 était déjà venu au far° en 2017. Cette année, il était associé à l'artiste romande Adina Secretan. «Hoy por Hoy», un travail jour après jour sur la thématique de l'indépendance. Samedi, rencontre sous des drapeaux cousus. Danses, chants, une dernière soirée colorée. Le festival se définit comme «un défricheur singulier et nécessaire des arts vivants.»

SUCCÈS Les concerts ont affiché complet. Le festival est devenu un rendez-vous incontournable pour les mélomanes.

DANSE Un DJ pour clôturer le far°. Cette année, le centre de gravité du festival s'est déplacé au cœur de la ville.

Tannay dans la cour des grands

Serge Schmidt, président des Variations musicales de Tannay, ne cache pas sa grande satisfaction. Record d'affluence pour cette 9 édition qui, du 17 au 26 août, a enthousiasmé des mélomanes principalement de la région, mais aussi de Suisse alémanique. «Notre festival a élargi son public et compte désormais dans le milieu de la musique classique», souligne-t-il. Qui plus est, ajoute le syndic, les musiciens apprécient l'accueil. «Nous les recevons comme des amis», dit-il. Reste qu'un nouveau challenge se profile avec la dixième édition l'an prochain. Si le budget prévisionnel le permet, grâce aux soutiens de sponsors, la professionnalisation du festival pourrait être envisagée avec la création d'un ou deux postes. **MCF**

far°: déménagement réussi

A l'heure du bilan, Véronique Ferrero-Delacoste estime que le Festival des arts vivants a rempli ses missions. Pour la directrice, cette 34e édition n'était pas évidente sur le papier compte tenu du déplacement du centre de gravité de la manifestation nyonnaise au cœur de la ville en raison de la fermeture pour des travaux d'agrandissement de l'Usine à gaz. «Tout s'est bien passé. Nous avons eu beaucoup de passants qui s'arrêtaient intrigués», commente-t-elle. Une directrice également très contente du projet artistique «Renverser», des prises de risque, signe que le public est sensible aux thématiques proposées. Seuls bémols, les spectacles programmés à Genève et Rolle ont eu une moindre fréquentation. **MCF**

LA CÔTE

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 7'962
Parution : 5x/semaine

25 octobre 2018

Marlène et Damien Gallay ainsi qu'Olivier Evard (à dr.) sont les membres de l'association Développement des arts plastiques (DAP) et organisateurs de la Journée arts plastiques.
SIGFREDO HARO

Les plasticiens invitent le public à pousser leur porte

NYON La première Journée dédiée aux arts plastiques se tiendra le samedi 10 novembre. Vingt-trois espaces et galeries ouvriront leurs portes.

PAR NATHALIE.HUG@LACOTE.CH

Tout est parti de ce constat: «A Nyon, il n'y a pas de journée portes ouvertes pour les arts plastiques, contrairement à Genève avec la Nuit des Bains.» Avec sa femme, Marlène, le graphiste nyonnais Damien Gallay a donc décidé d'y remédier «parce que l'offre artistique est pourtant bien présente».

Pour ce faire, le couple a fondé l'été dernier l'association DAP (Développement des Arts plastiques). Depuis, le photographe Olivier Evard, propriétaire de l'AtelierPhoto à Nyon, ainsi qu'une petite dizaine de personnes de tous âges et de milieux variés les ont rejoints dans ce projet. Tous bénévoles, ils travaillent depuis maintenant un an et demi à la concrétisation du projet, qui verra le jour le samedi 10 novembre.

Le concept est simple. Pendant une journée, vingt-trois espaces d'art seront ouverts au public gratuitement: les galeries partenaires, les trois musées de la ville et des ateliers. Dans les galeries, le public pourra rencontrer les artistes et découvrir leur travail autour de petits fours. Les musées, eux, proposeront diverses animations et activités.

> "Souvent, on n'ose pas entrer dans une galerie si l'on n'y connaît rien."
> DAMIEN GALLAY
> ORGANISATEUR

«Cela n'a pas été difficile de convaincre les galeristes, les institutions et les artistes: tout le monde profitera de cette vitrine», poursuit Damien Gallay. Un circuit de visites à travers la ville sera proposé. Un point jaune collé sur les vitrines participantes signalera les différents lieux d'exposition.

«Souvent, on n'ose pas entrer dans une galerie si l'on n'y connaît rien. L'idée c'est d'ouvrir l'art à un public large. Mais aussi de faire découvrir des lieux insolites, où on n'aurait pas l'idée de s'aventurer.» Par exemple, une galerie sous une chapelle («DianaBo Art», Rue du Vieux-Marché 21). Ou l'atrium de La Mobilière «qui possède une collection d'art contemporain de haut niveau», estime l'organisateur.

Fête à L'Esp'Asse

Parmi les événements phares, Damien Gallay pointe une conférence-débat autour d'une question artistique actuelle à la Fondation Esp'Asse (route de l'Etraz 20).

> "Tout le monde profitera de cette vitrine."
> DAMIEN GALLAY
> ORGANISATEUR

A 18h, la façade du château se verra animée par des projections créées par le plasticien Bernard Garo et le vidéaste Marc Décosterd.

La fête de clôture, enfin, se tiendra dans les locaux de la Fondation Esp'Asse. Au programme, dj gang, des stands de nourriture et de boissons, et dès 22h, une animation spéciale imaginée par le collectif Hapax 21.

«Des illustrateurs dessineront en live des motifs qui seront projetés sur les murs», précise Damien Gallay.

Concours «Carte Blanche»

Finalement, «on n'a pas inventé un concept mais on lui a ajouté un petit plus». Ce «petit plus», c'est un concours imaginé par l'association pour faire connaître et récompenser le travail d'un artiste local. Comme son nom l'indique, le concours laissait le champ libre aux créateurs.

Un jury a été composé: Emilie Bujès, directrice artistique de Visions du réel, Xavier Voirol de la galerie Focale et Alexandre Kaspar d'Hapax 21 ont épluché les dossiers pour désigner un lauréat.

C'est le travail de la Nyonnaise Sarah Bovet (lire encadré), graphiste et illustratrice, qui a été distingué. Ses dessins seront exposés pendant un mois à l'Esquisse (vernissage le 10 novembre à 14h), et l'accrochage sera pris en charge par les organisateurs. «La qualité artistique de son travail a su convaincre le jury. Ce sera un tremplin pour elle», se réjouit Damien Gallay.

Journée des Arts samedi 10 novembre
De 10h à 1h du matin
Afterparty à l'Esp'Asse

La Nyonnaise Sarah Bovet primée

Quand ses colocataires rentraient à la maison le soir, tout était plongé dans le noir. Seule une petite lumière indiquait qu'elle était là, dans sa chambre, à travailler.

Graphiste diplômée de l'Eracom à Lausanne, Sarah Bovet a toujours dessiné pour elle. Discrète, elle n'en parlait pas. Alors, quand elle a envoyé son dossier pour le concours «Carte Blanche», elle ne s'imaginait pas remporter le prix. «J'étais surprise de voir que mon travail pouvait être considéré, en dehors des amis ou de la famille».

Lancée sur la scène publique, ce sera sa toute première exposition de cette ancienne collaboratrice de «La Côte».

La première partie présentera des dessins minutieux en noir et blanc, évoquant des formes organiques. Des motifs abstraits aux lignes subtiles qui sortent tout droit de son imagination. «Je dessine sans modèle.»

Une deuxième partie sera consacrée à des dessins plus enlevés, des visages sommaires. «Avec un mouvement rapide, je montre des «états», des émotions». Suite au vernissage du 10 novembre à 14h, le travail de Sarah Bovet sera exposé pendant un mois à l'Esquisse, rue de Rive 33.

24 heures

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 26'464
Parution : 6x/semaine

30 octobre 2018

Une balade à la rencontre des artistes nyonnais

Manifestation Galeries, ateliers, musées, tout ce que la ville compte comme artistes et lieux d'exposition attendent le public le 10 novembre pour la première Journée des arts.

Par Madeleine Schürch 30.10.2018

Outre une performance sur les murs du château, le peintre Bernard Garo ouvre son atelier de l'Esp'Asse pour une immersion artistique en Chine.

Image: Alain Rouèche

Le samedi 10 novembre, une bonne vingtaine de sites participeront à la première Journée des arts organisée à Nyon. L'idée a été lancée il y a plus d'une année par trois passionnés d'art contemporain, le graphiste Damien Gallay et son épouse, Marlène, ainsi que le photographe Olivier Evard. Estimant que la ville des festivals manquait de lieux pour valoriser la création artistique, ils ont décidé de créer une association pour organiser ces portes ouvertes gratuites dans les galeries, ateliers d'artistes et musées de Nyon.

Une occasion de découvrir les expos accrochées en ce moment dans les galeries d'art, en présence des artistes, mais aussi de visiter divers ateliers, notamment à l'Esp'Asse, lieu socioculturel où la Journée des arts se terminera par une soirée festive avec, dès 22h, une animation du Collectif Hapax 21. Dans la journée, le public est invité à se balader dès 10h dans la ville et à entrer dans les lieux marqués d'un point jaune sur la vitrine (des plans seront distribués à l'Office du tourisme et au marché ces deux samedis). Une occasion de découvrir des endroits méconnus, comme l'Atrium de la Mobilière, qui présente sa collection d'art contemporain, dont celle du Nyonnais Pierre Schwerzmann, et les drôles de machines d'artistes brésiliens, qui seront actionnées à la rue des Marchandises.

Outre des animations conçues tout spécialement par les musées romain, du château et du Léman, d'autres événements agrémenteront cette journée. Comme un débat sur la manière de financer les infrastructures nécessaires à la pratique des arts, à 17h30 à l'Esp'Asse, ou la projection sur le château, dès 18h, d'une œuvre commune réalisée par le plasticien Bernard Garo et le vidéaste Marc Décosterd.

Enfin, l'association vernira, à 14h, l'exposition du lauréat de Carte Blanche, un concours qu'elle a lancé pour faire connaître un artiste local. C'est l'illustratrice et graphiste Sarah Bovet qui a remporté ce premier prix. Ses dessins seront présentés à la Galerie Esquisse pendant un mois. (24 heures)

LA CÔTE

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 7'962
Parution : 5x/semaine

23 novembre 2018

Les artistes brésiliens Carol Tonetti et Vitor Cesar aident les élèves à fixer leur création. SIGFREDO HARO

Elèves en «Correspondance» avec des artistes brésiliens

NYON Pendant deux semaines, un groupe de créateurs venus du Brésil aide les élèves du collège de Nyon-Marens dans l'élaboration d'une œuvre collective.

PAR **LAURA.LOSE**@LACOTE.CH

On croirait un chantier qui démarre dans le hall du collège de Nyon-Marens: des barres en métal, des planches en bois. Et c'est bien le cas: c'est une construction qui s'annonce, collective et artistique, menée par un groupe brésilien, nommé Grupo Inteiro («groupe entier»), en collaboration avec le Festival des arts vivants Nyon (far°).

L'œuvre est intitulée «Correspondance». Elle souhaite penser les combinaisons entre les mots, réinventer ces liens, réécrire le monde. Le projet est né lors d'un échange culturel à Sao Paulo, mené avec le soutien de Pro Helvetia. La directrice du far°, Véronique Ferrero Delacoste, y a rencontré le groupe d'artistes et y a perçu une dynamique pédagogique.

> C'est un autre art, cela nous ouvre des horizons différents."
>
> **JULIA**
> ELÈVE AU COLLÈGE DE NYON-MARENS

«J'ai proposé le projet au directeur du collège de Nyon-Marens, Gérard Produit, qui s'est tout de suite montré enthousiaste», relève-t-elle.

Depuis le Brésil, les artistes ont demandé aux élèves de choisir un ou deux mots joints par une préposition. Collés sur le sol du collège, les bouts de phrase sont exposés: «Les Vaudois contre les Genevois», «L'humanité contre la nature», «Les parents avec les profs». «Les prépositions sont subjectives, explique Carol Tonetti, l'une des artistes. Lorsque je suis contre quelque chose, cela peut vouloir dire que je m'y oppose, ou au contraire que je l'utilise comme un appui.»

Les élèves en pleine construction de leur structure. SIGFREDO HARO

Relier des mots

Depuis lundi, avec la présence cette fois physique du Grupo Inteiro, les élèves ont entamé une construction élaborée à partir des mots qu'ils ont choisis. En ce jeudi matin, c'est au tour d'une classe en dernière année. L'un après l'autre, les élèves s'emparent d'une barre en métal ou d'une plaque en bois. A la demande des trois artistes brésiliens, ils y écrivent leurs deux mots à chaque extrémité.

Avec l'aide d'un traducteur, Vitor Cesar, Carol Tonetti et Claudio Bueno guident les élèves dans leur création. «Vous pouvez tenter de rassembler des pièces, pour créer de nouvelles combinaisons avec les paroles de vos camarades», expliquent-ils. Très vite, les jeunes s'organisent. Jessie, Alexandra et Léa maintiennent tant bien que mal leurs barres de métal ensemble, en riant aux éclats. Elles ont choisi de réunir les mots «vie», «jeunesse» et «musique».

Construire ensemble

De leur côté, Albin, Stéphane et Miguel ont joint les mots «fraise» et «lumière». «De l'autre côté, c'était «chantilly», alors on a trouvé que c'était mieux comme ça», sourit Albin. «Maintenant, vous pouvez réfléchir à comment vous voulez mettre le tout ensemble. Mais vous devez penser à la stabilité de la structure», précise Carol. Les garçons restent à l'écart, tandis que les filles prennent la construction en main. Leur sculpture prend forme. «Ça vous paraît bien si on la garde comme ça?» lance l'une des écolières. Tous acquiescent.

Les élèves commencent à fixer les pièces. Concentrés, ils en lâchent certaines avec précaution, au risque de voir le tout s'effondrer. Il faut que ça tienne. On s'entraide, on se passe les clés pour visser, on soutient la structure naissante. Cette fois-ci, certains jeunes hommes ont rejoint l'ouvrage. Et d'un coup, tous s'écartent: leur objet tient debout.

Devant leur œuvre, Isabeau et Julia se disent ravies d'avoir eu contact avec des artistes brésiliens: «C'est un autre art, cela nous ouvre des horizons différents». Pour Jessie, la sculpture est une réussite, et pas seulement par son aspect visuel. «D'habitude, on est assez séparés dans cette classe, affirme-t-elle. Mais cela nous a permis de faire quelque chose ensemble. On a tous travaillé pour construire cette structure.»

Infos

Vernissage le 30 novembre dès 18h, hall du collège de Nyon-Marens. Entrée libre. Exposition visible jusqu'au 21 décembre.

24heures

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 26'464
Parution : 6x/semaine

29 novembre 2018

Le far° & les jeunes

Le far° festival des arts vivants prend ses quartiers à Nyon chaque été en août. Il donne aussi rendez-vous à son public toute l'année. Il y a quelques jours, la petite équipe du festival proposait un nouvel espace de rencontres dans la ville sous l'intitulé des «Retrouvailles». Ce vendredi, c'est au collège de Nyon-Marens qu'il présentera son projet éducatif et artistique créé par le collectif brésilien O grupo inteiro, en collaboration avec les élèves, leurs enseignant-e-s et les artistes suisses d'Old Masters. *Correspondance* propose de nouveaux modèles d'apprentissage collaboratif, fruits des recherches menées autour de la qualité des relations entre habitants, lieux et récits, entre autres par le biais du langage et sa transposition dans l'espace. Ce projet citoyen repense la relation à l'autre, à ses camarades, à sa salle de classe, à son mur de récréation, et au final, à sa propre histoire. **CDT/**DR

Vendredi 30, vernissage à 18h, exposition jusqu'au 21 décembre, lu-ve de 7h30 à 20h, Etablissement secondaire de Nyon-Marens, 5 route du Stand, Nyon, entrée libre, www.festival-far.ch

LA CÔTE

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 7'962
Parution : 5x/semaine

14 décembre 2018

Soutien de poids pour le far° et l'Usine

CULTURE

Les deux acteurs culturels jouiront de subventions régionales.

Le soutien à la culture a occupé une part non négligeable de la dernière assemblée intercommunale de l'année. Mercredi soir, à Founex, les élus ont eu à se prononcer sur deux préavis concernant deux acteurs culturels majeurs du district de Nyon. L'Usine à gaz s'est vue accorder une manne de 210 000 francs pour les trois prochaines années. Une période particulière pour l'association qui doit composer sans sa salle de spectacle en cours de travaux et s'expatrier dans différentes structures du district pour faire vivre son offre culturelle.

La proposition de la commission ad hoc de raboter l'enveloppe de 30 000 francs n'a pas été suivie par le Conseil. Une décision qui a logiquement réjoui Gérard Produit, membre du comité de direction et chargé de la culture: «Ces saisons extra-muros sont même une chance pour le district, l'offre culturelle proposée par l'association de l'Usine à gaz s'exporte dans d'autres communes et c'est une bonne chose pour la région.»

Un far° pas seulement nyonnais

Le scénario a été à peu près le même pour le Festival des arts vivants (far°). Un rapport, de minorité cette fois, demandait une coupe de 15% d'une enveloppe totale de 460 000 francs pour les quatre prochaines années. Là encore, les élus ont validé le préavis tel que présenté par le comité de direction de la Région de Nyon. Gérard Produit a rappelé que le far° est davantage qu'une manifestation nyonnaise et que le festival cherche chaque année à investir des communes du district.

En marge de ces deux votations, la municipale de Gland Christine Girod a déposé un postulat questionnant la politique culturelle de l'instance intercommunale. Critères de sélection, composition et fonctionnement de la commission culturelle et soutien aux sociétés locales: Gérard Produit a donné quelques éléments de réponse qui seront développés dans un prochain rapport. **GBT**

Une bonne nouvelle pour les milieux culturels après les coupes nyonnaises. ARCH. MICHEL PERRET

Presse écrite / périodiques

les Inrockuptibles

diffusion : 36'860 ex.

30 mai 2018

Far°

du 17 au 25 août à Nyon

théâtre, danse, performances C'est sous l'intitulé *"Renverser"* que se présente la 34e édition du far°. Renverser pour figurer le point central d'où s'étirent quatre lignes tracées par les œuvres. La première assimile le réel pour en restituer des versions fictionnées (présentées par Nicole Seiler, Lotte van den Berg ou Ivana Müller). La seconde occupe l'espace public et défait les mécanismes de pouvoir (avec Adina Secretan, Jessica Huber, Gaetano Cunsolo...). La troisième pointe des gestes de réappropriation et convoque les notions de genre, de consommation, de décolonisation, le tout vu par Michiel Vandevelde ou Eszter Salamon. Enfin, la quatrième révèle des performances nourries du partage des pratiques et de leurs réinventions. On y trouvera entre autres, Lenio Kaklea et Juan Dominguez.

Programmation complète sur le site du festival

renseignements festival-far.ch

tarif n.c.

Mouvement
magazine culturel indisciplinaire

info : 62’000 lecteurs

juillet août 2018

FESTIVAL

Far°

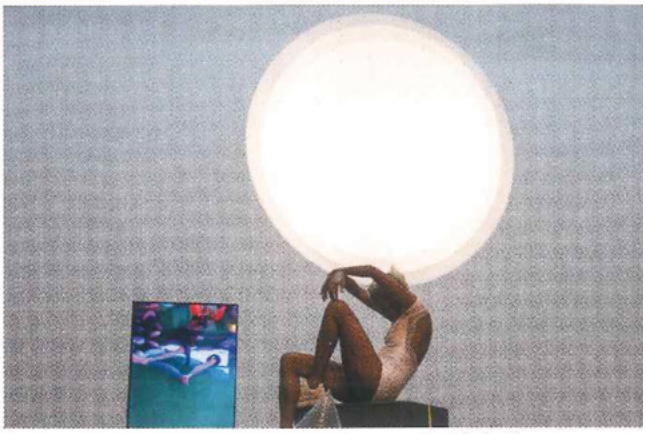
-

du 17 au 25 août à Nyon

-

Intitulée Renverser, la 34e édition du Far° réunit une constellation de pièces qui bouleversent les mécanismes de pouvoirs et notre rapport à l’autre. Rita Natálio et João dos Santos Martins remettent en question les concepts d’écologie avec *Anthroposcènes* et plusieurs projets in situ permettent de mettre en crise nos manières d’envisager l’espace public : Gaetano Cunsolo occupe chaque nuit les abords du festival avec des constructions précaires, le collectif Opavivará ! diffuse dans la ville ses expériences aussi quotidiennes que décalées (comme des douches et des siestes collectives). Mil M2, Adina Secretan et Jessica Huber, interrogent quant à eux le « vivre-ensemble » à travers des « *exercices approximatifs d’indépendance* » réalisés avec des amateurs.

◊ W. L.-P



Anthroposcènes de Rita Natálio et João dos Santos Martins. p. José Carlos Duarte

scènes magazine

Genre de média : Médias imprimés
Type de média : Presse journ./hebd.
Tirage : 8'041
Parution : 5x/semaine

juillet-août 2018

nyon, du 17 au 25 août

34e édition du far°

Le mot-clé de cette édition est *renverser*. En s'emparant de ce verbe, les organisateurs souhaitent explorer la pluralité de sens qu'il déploie au travers de démarches artistiques à chaque fois singulières. *Renverser* pour perturber, tordre et provoquer la transformation de notre rapport au monde, aux autres et à nous-mêmes.

Ainsi, les œuvres presentées nous invitent à nous délester des absolus et des perceptions chargés de sens dont nous avons hérité. Elles sont comme autant d'expériences sensibles pour stimuler d'autres manières de voir, ressentir, faire : *renverser* pour intercepter le réel et en dévoiler l'épaisseur.

Renverser pour figurer le point central d'où s'étirent quatre lignes tracées par les œuvres. La première décrit une volonté d'assimiler le réel pour en restituer des versions tordues, fictionnées (Nicole Seiler (ch), *Palimpsest* – Strasse & Lotte van den Berg (it/nl), *The End* – Ivana Müller (hr/fr), *Conversations déplacées*).

« Andrade » de Michiel Vandevelde © Clara Hermans

« Conversations Déplacées » d'Ivana Müller © Bernhard Müller

La seconde souligne le désir d'occuper l'espace public de manière inhabituelle, d'interroger la notion d'idépendance, de défaire les mécanismes de pouvoir (Adina Secretan, Mil M2 (ch/cl), *Hoy por Hoy* – Opavivara!(br) *Transnomades* – Gaetano Cunsolo (it), *I Get Lost in a Courtyard... and I Start to Build*).

La troisième pointe des gestes de réappropriation convoquant les notions de genre, de consommation, de décolonisation (Sorour Darabi (ir/fr), *Farci·e*, Michiel Vandevelde (be), *Andrade* – Eszter Salamon (de/hu/fr) *MONUMENT 0.5: The Valeska Gert Monument*).

Enfin, la quatrième ligne révèle des performances qui se nourrissent des rencontres, du partage de pratiques et de leurs réinventions (Lenio Kaklea (fr/gr) *Encyclopédie pratique* – Juan Dominguez (es/be), *Between What Is No longer and What Is Not Yet*).

« I Get Lost in a Courtyard... and I Start to Build » de Gaetano Cunsolo © Giulia Mangione

Durant neuf jours de festival, le far° fait la part belle aux créations inédites, aux projets *in situ*, aux résidences d'artistes et rencontres avec les spectateurs.

Informations : http://festival-far.ch/

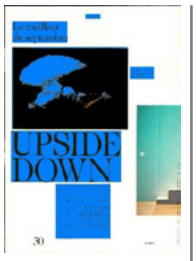
Date: 01.09.2018

BOLERO

édition française

Bolero
1002 Lausanne
058 269 28 30
www.boleromagazin.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines populaires
Tirage: 15'794
Parution: mensuelle



Page: 30
Surface: 218'528 mm²

Ordre: 3008956
N° de thème: 833.030

Référence: 70581777
Coupure Page: 1/7

AGENDA

Le meilleur de septembre

MONUMENT 0.5: THE VALESKA GERT MONUMENT
Isabel Salamon

UPSIDE DOWN

Renverser les points de vue, renverser le rapport au temps, renverser les expériences personnelles et collectives. Renverser les habitudes pour provoquer la transformation de notre rapport au monde, aux autres et à nous-mêmes. Vous l'aurez compris, pour sa 34e édition, le festival Far° nous surprendra par sa programmation détonante. Forcée de délaisser l'emblématique Usine à Gaz pour cause d'agrandissement, la manifestation investit un nouveau lieu: Les Marchandises, un espace en plein centre de Nyon, lui permettant ainsi d'acquérir une nouvelle visibilité.

Du 17 au 25 août, Far° – Festival des arts vivants, Nyon, festival-far.ch

Radio / TV / web

RTS ESPACE 2

20 juin 2018

Lien : https://www.rts.ch/play/radio/la-matinale/audio/la-matinale?id=9626147

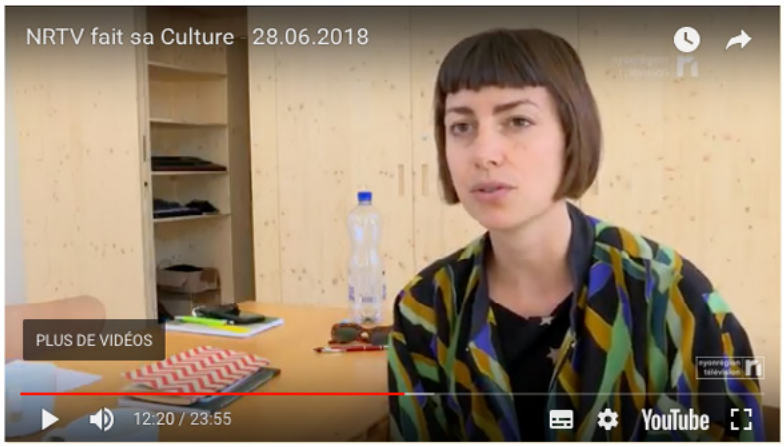
nyonrégion télévision

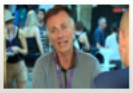
28 juin 2018

nyon région télévision

CONTACT

Accueil | Programme | Archives | La chaîne | L'équipe | Publicité | NRTV 2.0




26 juillet 2015
On Stage
Larylla au Paléo

29 juin 2015
Ça, c'est fait !
Emission rétrospective

26 juin 2015
Le P'tit Plus de l'Actu
La Dernière !!

25 juin 2015
On Stage
La face cachée du Léman

Découvrez les émissions précédentes

NRTV fait sa Culture

Commander cette vidéo

« NRTV fait sa Culture » se prépare pour l'été avec Isabelle Monney, municipale en charge de la culture à Gland et Véronique Ferrero Delacoste, directrice du festival Far° Nyon.

Du côté de Gland, découvrez « l'été à la falaise » mais aussi le Cinéma Open Air de Gland qui aura lieu pour sa septième édition, du 10 au 14 juillet. A Nyon, le festival des arts vivants débutera le 17 août et jusqu'au 25 août, sur le thème « Renverser ». A l'heure de la 34ème édition, Véronique Ferrero Delacoste présente également le nouveau lieu inauguré la semaine dernière et dont dispose maintenant le festival : « les marchandises ».

Pour finir, retour en images sur la fête de la musique à Nyon. Avec 80 concerts gratuits, 300 artistes, 10 scènes et un soleil radieux, la manifestation a comblé les Nyonnais et animé plus que jamais les rues de la ville.

Newsletter

Saisissez votre email

Abonnez-vous

Rechercher

Rechercher par mots-clés

wrs
SWISS RADIO IN ENGLISH

Opavivará! - at far° festival

Mid Morning Mix // Community// Food & Drink// Art & Culture // Aug. 16, 2018

"Opavivará! are made up of Opavivará!"

Opavivará! are a Brazilian artistic collective that brings people together. We discuss the response they want from their art, which involves the public as collaborators...

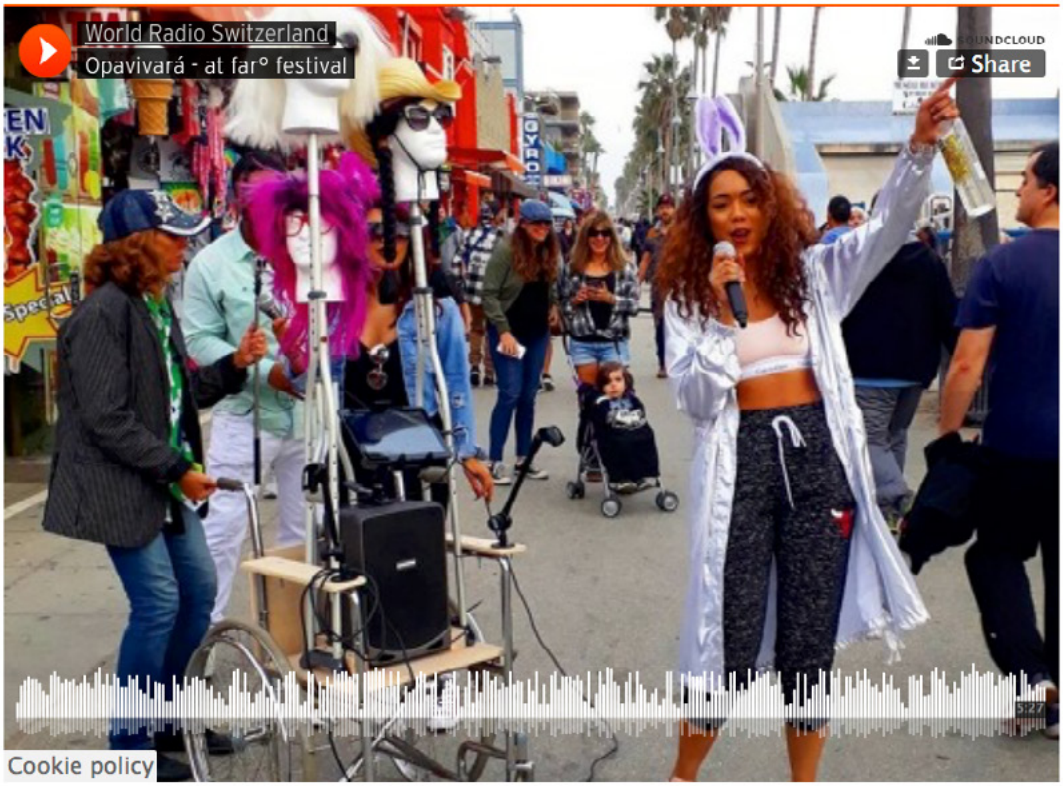


Image: Instagram @opavivara

Opavivará! will appear at far° festival, which showcases performance art throughout Nyon between the 17th and 25th August 2018.

Catch Opavivará! on the 17th, 18th, 19th & 21st of August.

Through the creation of relational installations, the collective offers surprising collective experiences, such as taking a shower in the middle of the street, taking a nap, creating recreational areas on roundabouts and opening temporary "swap shops".

The collective's strategy is based on an inversion of the rules that govern the public domain, on the delightful feeling of disrupting the private/public relationship and on joyful resistance to individualism. With Transnomades; the collective appropriates mobile devices from our daily lives and transforms them to give them new uses, both strange and familiar. The devices are available to the audience who are encouraged to activate them. Meet them in the courtyard at Marchandises, the market, at the beach or at the lakeside.

17 août 2018

Date: 17.08.2018

Online-Ausgabe

RTS Radio Télévision Suisse
1211 Genève 8
058/ 236 36 36
www.rts.ch/

Genre de média: Internet
Type de média: Sites d'informations
UUpM: 826'000
Page Visits: 13'100'562

Lire en ligne

Ordre: 3008956
N° de thème: 833.030

Référence: 70600568
Coupure Page: 1/1

Image: facebook.com/pg/far.festival.des.arts.vivants

Anticyclone , Aujourd'hui, 12h06

Un Far° renversant

"Renverser", c'est le mot d'ordre de la 34e édition du FAR°, le festival des arts vivants de Nyon qui débute ce soir et se poursuit jusqu'au 25 août. Entre danse, théâtre, performance, les spectacles à l'affiche, venus du monde entier questionnent de façon frontale notre rapport au monde, à la planète. On en parle avec la directrice du FAR°, Véronique Ferrero Delacoste.

Par Nicolas Julliard.

RTS Radio La 1ère
1010 Lausanne 10
058/ 236 36 36
www.rts.ch/la-1ere/

Genre de média: Médias Radio/télévision
Type de média: Radio
Temps d'émission: 18:00
Langue: Français

Taille: 5.4 MB
Durée: 00:05:53

Ordre: 3008956
N° de thème: 833.030

Référence: 70596220
Coupure Page: 1/1

Festival des Arts vivants à Nyon

Emission: Forum 18.00

La 34e édition du FAR°, le festival des arts vivants, a commencé vendredi à Nyon, et se poursuit jusqu'à samedi prochain. Ce festival propose de la danse, du théâtre, des performances. Interview de Véronique Ferrero Delacoste, directrice du FAR°.

20 août 2018

RTS Télévison Suisse Romande
1211 Genève 8
058 236 36 36
www.rts.ch/emissions-az/tv/

Genre de média: Médias Radio/télévision
Type de média: Télévision
Temps d'émission: 12:45
Langue: Français

Taille: 210.8 MB
Durée: 00:10:45

Ordre: 3008956
N° de thème: 833.030

Référence: 70603714
Coupure Page: 1/1

Far: la choréographe Nicole Seiler

Emission: Le journal 12h45

Un spectacle de danse sans danseurs mais via une application de smartphone, c'est à vivre à Nyon, dans le cadre du Festival des arts vivants far°. Nicole Seiler, choréographe, créatrice de ce spectacle, est invitée au studio.

RTS Radio La 1ère
1010 Lausanne 10
058/ 236 36 36
www.rts.ch/la-1ere/

Genre de média: Médias Radio/télévision
Type de média: Radio
Temps d'émission: 17:00
Langue: Français

Taille: 4.7 MB
Durée: 00:05:05

Ordre: 3008956
N° de thème: 833.030

Référence: 70608092
Coupure Page: 1/1

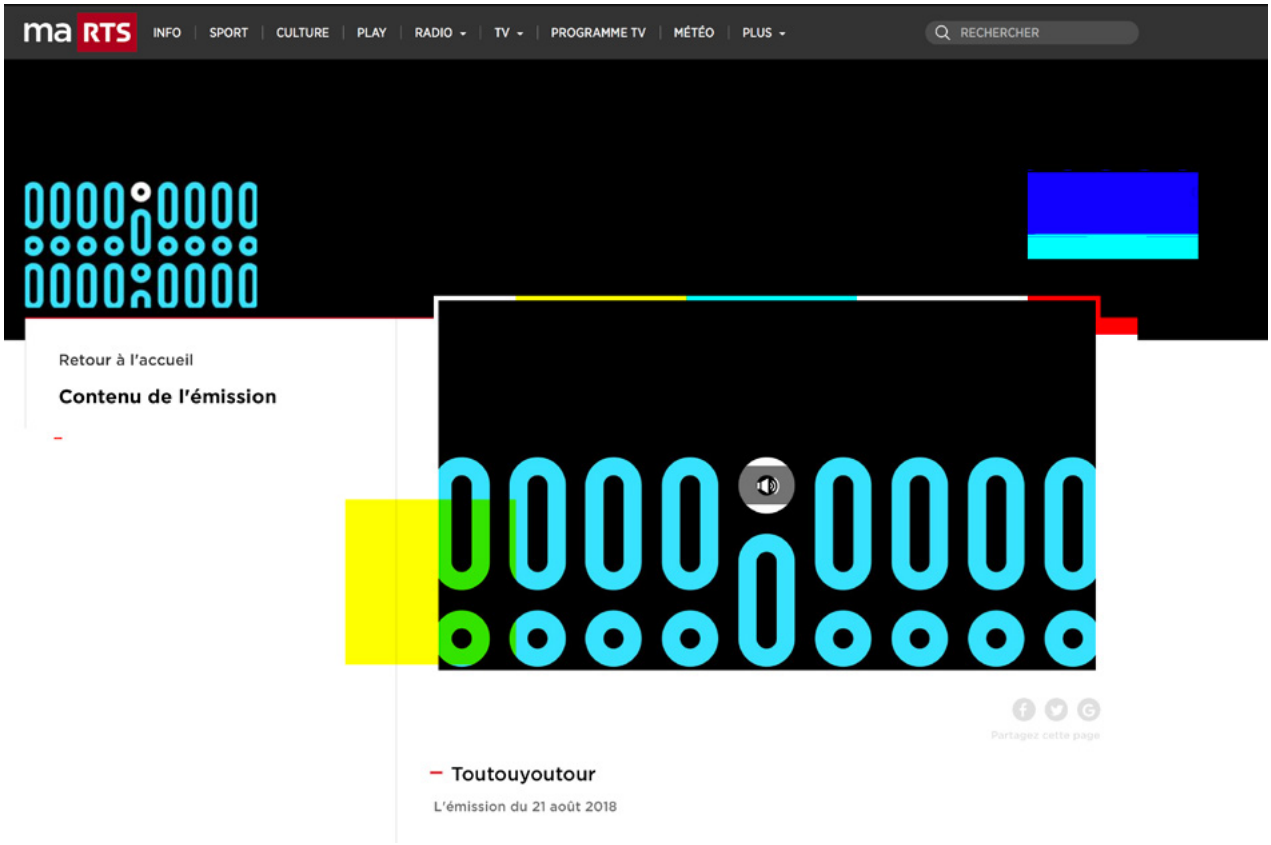
Danse: Palimpsest au Far° festival

Emission: Journal 17h / Vertigo*

De la danse sans danseurs au Festival Far° de Nyon. A découvrir dans les rues de Gland, Nyon, Lausanne et Givrins. Palimpsest est une application pour smartphone qui transforme un hall de gare ou une jetée de port en scène de spectacle.

RTS COULEUR 3

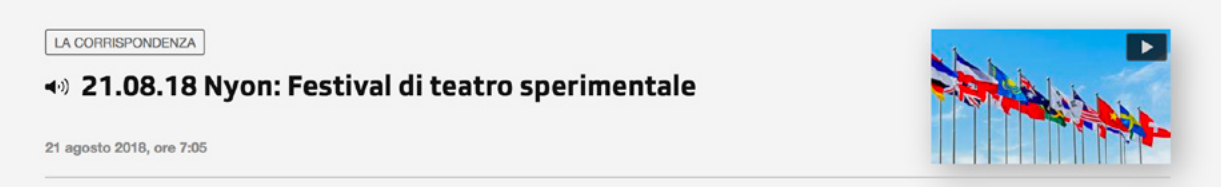
21 août 2018



Lien :
https://pages.rts.ch/couleur3/programmes/toutouyoutour/9773657-toutouyoutour-du-21-08-2018.html

RSI

21 août 2018



Lien :
https://www.rsi.ch/podcast/podcast-only/rete-due/la-corrispondenza/21.08.18-Nyon-Festival-di-teatro-sperimentale-10796027.html?f=podcast-xml&popup=html

21 août 2018

La Télé
1004 Lausanne
058 310 05 05
www.latele.ch

Genre de média: Médias Radio/télévision
Type de média: Télévision
Temps d'émission: 19:00
Langue: Français

Taille: 48.0 MB
Durée: 00:02:27

Ordre: 3008956
N° de thème: 833.030

Référence: 70627691
Coupure Page: 1/1

Manifestation: Au Festival des arts vivants on se divertit en réfléchissant

Emission: L'Actu en direct

Les explications de la directrice du Festival des arts vivants, Veronique Ferrero Delacoste

Date: 22.08.2018

Online-Ausgabe

RTS Radio Télévision Suisse
1211 Genève 8
058/ 236 36 36
www.rts.ch/

Genre de média: Internet
Type de média: Sites d'informations
UUpM: 826'000
Page Visits: 13'100'562

Lire en ligne

Ordre: 3008956
N° de thème: 833.030

Référence: 70638900
Coupure Page: 1/1

Anticyclone , Aujourd'hui, 12h06

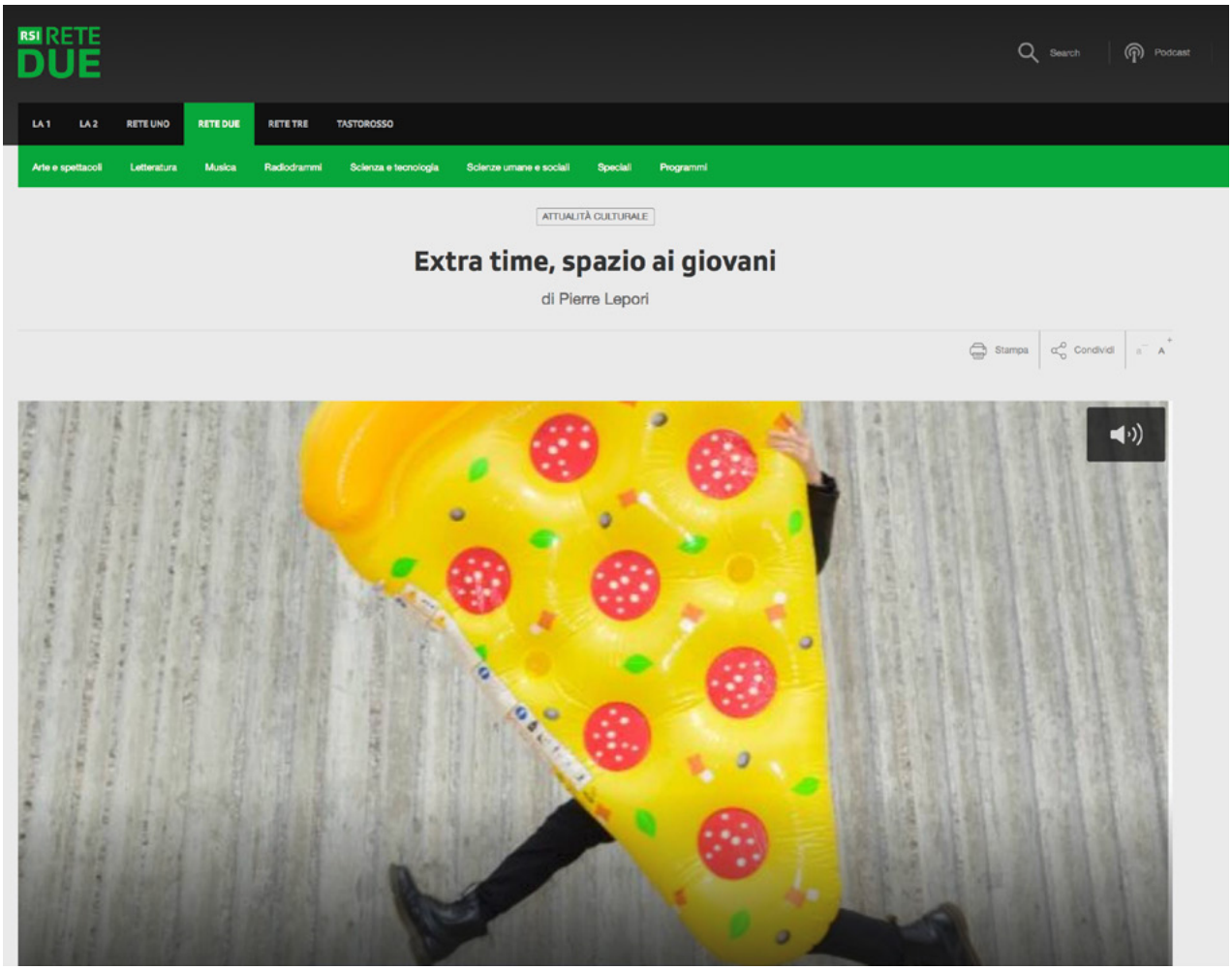
Au far°, la danse mène à tout

Jusqu'au 25 août, le festival far° de Nyon célèbre les démarches aventureuses de créatrices et créateurs d'horizons très divers. Rencontre aujourd'hui avec deux jeunes femmes aux parcours singuliers: danseuse et chorégraphe grecque établie en France, Lenio Kaklea a passé plusieurs semaines à Nyon, en amont du festival, pour recueillir les "pratiques" des habitants de la cité vaudoise. Un répertoire de gestes et d'apprentissages qu'elle traduit en textes, puis en danse, dans un solo à découvrir vendredi 24 et samedi 25 août sous le titre "Portraits choisis".

Egalement basée en France, la Croate Ivana Müller développe quant à elle des pièces théâtrales et chorégraphiques qui transforment la scène en un tableau vivant laissant libre cours à l'imaginaire. En témoigne

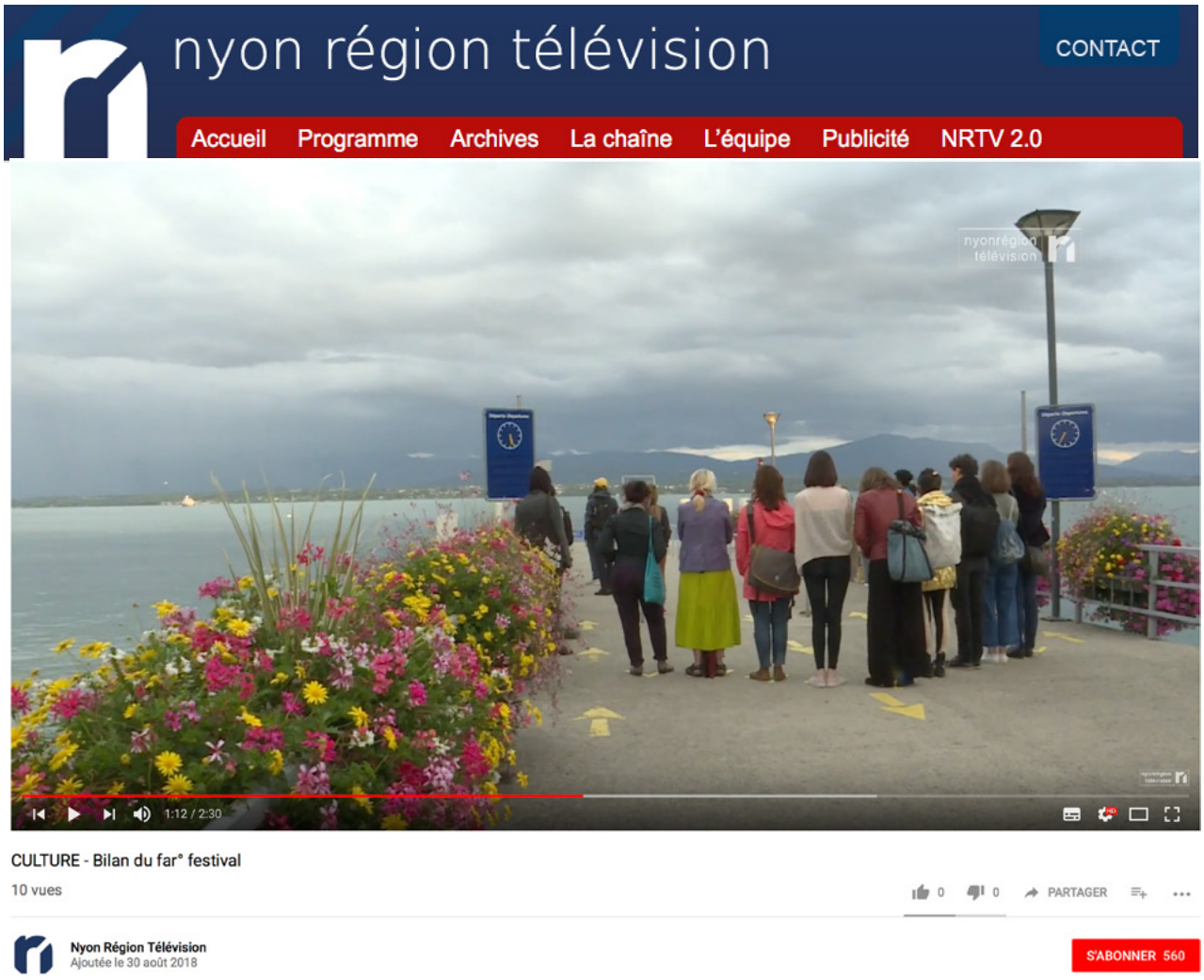
RSI RETE DUE

23 août 2018



Lien :
https://www.rsi.ch/rete-due/programmi/cultura/attualita-culturale/Extra-time-spazio-ai-giovani-10804937.html

30 août 2018



Lien : https://youtu.be/T6p-uWivcAc

Médias internet

(uniquement les articles inexistants
sous forme imprimée)

MACULTURE

2 juillet2018

Été 2018 : Les Rendez-vous

Par François Maurisse
lien : http://www.maculture.fr/rendez-vous/ete-2018/

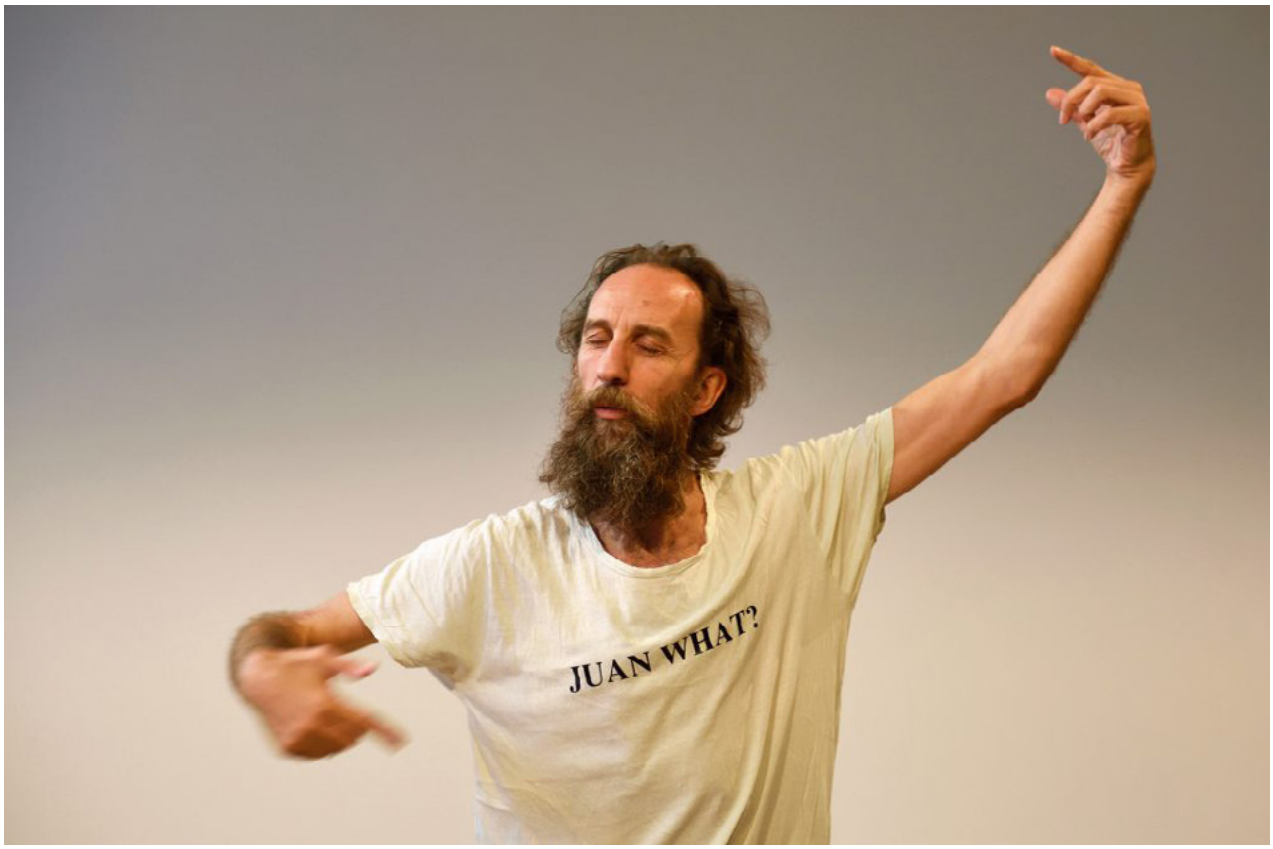
far° festival des arts vivants

Nyon, la petite bourgade vaudoise baignée par les placides eaux du Léman accueille de nouveau cette année le FAR° Festival des Arts Vivants du 17 au 25 août. Au coeur de l'Europe, le festival accueille des artistes venu d'une multitudes de pays, d'une grande hétérogénéité esthétique, mais ayant tous plus ou moins comme point commun de proposer des travaux aux lisières entre théâtre, écriture, chorégraphie et performance. L'espagnol Juan Dominguez se définira volontiers comme un « clown conceptuel », la grecque Lenio Kaklea transposera son travail de terrain conçu à Aubervillers, *Encyclopédie pratique, portraits choisis* et questionnera dans, *A Hand's Turn* les portées et les intentions du geste. Aussi, le belge Michiel Vandevelde, avec *Andrade*, produira un véritable « Manifeste Anthropophage » chorégraphique, Eszter Salamon érigera son *Monument 0.5 The Valeska Gert Monument*, sorte d'anti-pierre tombale qui spécule sur des oeuvres oubliées de Valeska Gert et Rita Natálio & João dos Santos Martins présenteront leur *Anthroposcènes*, interrogeant les rapports des corps à leurs environnements, abordant les questions écologiques « par delà nature et culture ».

MACULTURE

Juan Dominguez : *« Le spectacle ne se termine pas lorsque le rideau se ferme, il ne fait que commencer »*

Propos recueillis par François Maurisse & Wilson Le Personnic.
lien : http://www.maculture.fr/entretiens/juan-dominguez-between-what-is-no-longer/



Performeur et chorégraphe d'origine espagnole, Juan Dominguez se définit volontiers lui-même comme un clown conceptuel. Présentée en ouverture du Far° Festival à Nyon, sa dernière création Between What Is No Longer and What Is Not Yet explore les méandres volubiles de l'autofiction et rend incandescents les rôles traditionnellement tenus par les spectateurs.

Votre nouvelle création s'intitule *Between What Is No Longer and What Is Not Yet*. Pouvez-vous en dire plus sur ce titre ? À quoi fait-il référence ?
Ce titre, comme tout le reste de la pièce, est une citation. L'idée de départ était justement que rien ne soit véritablement créé pour cette pièce et qu'elle utilise seulement des matériaux venant de travaux antérieurs, d'articles, de livres, de citations réelles ou fictionnelles, de films, de chansons, de publicités… Je voulais faire le bilan de ma propre "pâte" créative, pouvoir en tirer du sens en donnant la même importance à toutes ces sources d'origines aux statuts si divers. Les citations induisent toujours l'idée d'autorité… Le titre, par

exemple, est inspiré de *L'Homme sans contenu* de Giorgio Agamben, dans lequel il aborde l'idée d'un sens précaire que revêtent les actions humaines quand elles se déroulent entre ce qui n'est plus et ce qui n'est pas encore.

La pièce navigue entre réalité et fiction. Qu'est-ce qui vous intéresse dans cet interstice trouble ?
Pour moi, la fiction et la réalité, c'est la même chose. Nos vies sont faites de constructions, que je considère aussi comme des fictions, on ne sait donc jamais vraiment où est la limite entre ces deux définitions. Ce qui m'intéresse ici, c'est justement pourquoi nous utilisons ces constructions. On se moque de savoir si ce que je dis est vrai ou faux si ce que je produis est une manipulation ou non... C'est une nouvelle façon de réfléchir à un sujet, de créer une nouvelle temporalité poétique, de décaler nos perceptions, de mettre en mouvement nos subjectivités.

Votre travail mêle plusieurs médiums, dont le langage. Quelles sont les nécessités de cette hybridation au sein de votre pratique ?
Le langage me sert à pervertir notre compréhension commune de la réalité et des choses. Le langage est le "code" le plus facile à manipuler, quand il s'agit de créer une relation directe avec les spectateurs. Quand j'ai besoin d'un autre type de matériaux, plus insaisissable, alors c'est là que les corps entrent en action. Je travaille à une forme de sophistication dans la plus grande simplicité.

L'humour semble également avoir une place singulière dans votre travail.
Oui, toujours. Je l'ai toujours utilisé dans mon travail. C'est, d'après moi, un outil pour transgresser les conventions, affronter certains sujets qu'il est moins évident d'aborder autrement. Manipuler le temps, les temporalités, permet également de créer un espace de controverse, de provocation, d'affection, de sans-gêne... Arrêter les flux ou les produire... c'est un outil infiniment fantastique !

Vous avez pour habitude de collaborer avec d'autres artistes. C'est la première fois depuis 14 ans que vous signez seul une pièce. Pourquoi maintenant ?
Cette pièce est arrivée à la suite d'un projet au long cours appelé Clean Room, lui-même composé de plusieurs pièces. Mes collègues et moi avons tenté de nous transformer, non pas en performeurs et auteurs, ce que nous sommes déjà, mais plutôt facilitateurs de conditions qui permettraient au public de s'emparer du pouvoir et de décider de la teneur du projet. Clean Room était un projet lourd en termes de production et de logistique et après six ans de travail j'avais besoin de changement. J'ai donc décidé de revenir à une forme de théâtre dont les outils étaient déjà là, à une forme de performativité super-artificielle... J'ai choisi ce format de stand-up assis, ce monologue de comédie perverti, une personne qui raconte ces petites histoires...

Quels sont les spécificités de Clean Room et de chacune des pièces qui la composent ?
J'étais fasciné par la continuité, la fidélité et la périodicité propres aux séries télévisées. J'ai donc essayé de transposer certaines de ces caractéristiques au théâtre. Je me suis vite rendu compte que, selon moi, il ne devait pas y avoir d'interprètes dans ce projet. Pour donner aux spectateurs un véritable pouvoir d'agir, nous devions en faire des protagonistes. Chaque projet se présente comme une "saison" et chacune voyait l'essai d'une nouvelle stratégie. Dans le première pièce, nous proposions des situations pour lesquelles les spectateurs devaient réfléchir à comment percevoir la réalité. Il s'agissait d'aider ce public à devenir un groupe, à travers l'imagination. Généralement, fédérer des personnes ne se connaissent pas, ça n'arrive que dans des circonstances extrêmes. Dans la seconde nous leur donnions beaucoup de pouvoir et de responsabilité, du temps, de l'espace et de l'argent, pour qu'ils s'organisent et créent une réalité parallèle, dans le cadre de notre projet fictionnel. Dans la troisième et dernière saison, nous proposions aux spectateurs de faire quelque chose, une action et ils devaient décider de la manière de la réaliser. La fiction produit alors un projet commun à mettre en oeuvre, sans que les spectateurs aient à négocier entre eux, mais plutôt qu'ils aient à travailler ensemble autrement. Chaque projet explore ainsi différentes formes de collaboration, de compréhension, d'« être ensemble ».

Quelles motivations animent ce désir de participatif et de communauté ?
Pour moi, il est très clair que lorsque nous faisons du théâtre, nous le faisons tous ensemble. Le théâtre est intrinsèquement participatif : le ressenti du public, la perception, le sentiment, la réflexion, le jugement, etc. Comment peut-on réussir à augmenter encore cette liberté des spectateurs pendant la représentation ? Conventionnellement, l'artiste travaille d'abord seul, puis propose une forme et le spectateur en fait l'expérience. Dans d'autres projets, tout cela peut se produire en même temps et tout le monde se voit conférer le même pouvoir d'agir. Je ne suis pas à la recherche d'expériences participatives mais plutôt à atteindre un niveau plus élevé de participation de tous les différents acteurs, artistes et publics. Je ne veux pas confondre les rôles mais leur donner plus d'importance. Le spectacle ne se termine donc pas lorsque le rideau se ferme, il ne fait que commencer.

Vu au Far° Festival à Nyon. Conception Juan Dominguez.
Interprétation Juan Dominguez et Maria Jerez Quintana. Photo © Arya Dil.

MACULTURE

Anthroposcènes, Rita Natálio & João dos Santos Martins

Par François Maurisse & Wilson Le Personnic.
lien : http://www.maculture.fr/danse/anthroposcenes/

Introduit au début des années 2000 par la communauté scientifique, l'Anthropocène est un concept qui désigne une nouvelle ère géologique débutant avec la révolution thermo-industrielle au XVIIème siècle. En polluant et contaminant les sols et l'atmosphère, l'être humain est ainsi devenu à son tour une force géologique, modifiant de façon irrémédiable les systèmes biologiques et climatiques de notre planète. Devenu un point de ralliement entre des scientifiques des sciences dures, des intellectuels issus sciences sociales et des militants écologistes, l'idée d'Anthropocène s'est peu à peu imposée comme une instance dominante globale et dévorante, fille du grand Capital.

Bouillon de culture
Si les scientifiques tentent déjà depuis plusieurs années de sensibiliser le public aux questions écologiques, les artistes ne sont pas en reste. Plasticiens et curateurs s'emparent du sujet et se font ainsi médiateurs de leur époque. En France, plusieurs expositions ont fait état de la situation dont par exemple *Anthropocène Monument* initié par l'anthropologue

Bruno Latour aux Abattoirs à Toulouse en 2014 ou *Crash test – La révolution moléculaire* proposée cette année par le curateur Nicolas Bourriaud au centre d'art contemporain de Montpellier. Ces travaux viennent soulever le débat et constituer des sortes de canaux pour envisager les questions écologiques, à travers de nombreuses acceptions et déclinaisons. Les dialogues avec le sujet sont multiples dans les arts visuels, rares sont cependant les artistes du champ de la danse à s'y confronter. C'est donc dans un champ relativement libre, à défricher, que les portugais Rita Natálio et João dos Santos Martins s'aventurent, en signant le spectacle *Anthroposcènes.*

Issue du monde universitaire, Rita Natálio navigue aujourd'hui entre les disciplines et les pratiques, entre recherche et performance, théorie et plateau, dramaturgie et poésie. À partir de ses recherches de doctorat dans lesquelles elle étudie les relations entre la construction d'une visualité de l'Anthropocène et les processus de création artistique, Rita Natálio a proposé au chorégraphe João dos Santos Martins de développer un projet de conférence-performance : « Je voulais permettre un nouvel accès au langage théorique qui traverse l'Anthropocène, imaginer un langage plus sensoriel et rythmique, fondé sur la confiance dans les corps, sur l'aménagement d'un espace propice à la sensation et à la réflexion. »

Un écosystème sur le plateau
Anthroposcènes se définit comme une exposition – un conglomérat de réflexions, aussi plastiques, théoriques, que chorégraphiques – au sein de laquelle Rita Natálio et João dos Santos Martins assument le rôle des curateurs. « Il s'agissait de mettre en jeu les pratiques de chaque artiste qui a été invité à participer au projet, pour mettre en discussion, pour interroger ces pratiques » déclare João dos Santos Martins. La collaboration entre les deux artistes donne alors naissance à une performance hybride, une « conférence dansée ». À l'image du sujet, étendu, complexe et multiple, le plateau est un vaste terrain où cohabitent les concepts, les individus, les formes, les gestes. De part et d'autre de la scène, deux artisans locaux sont ainsi invités à travailler de manière autonome pendant toute la durée du spectacle : un tailleur de pierre (protégé dans une serre en plastique) et un jardinier en art topiaire témoignent chacun de leur savoir-faire, sculptent une nature à l'état brut.

Des formes abstraites de linoléum rose jonchent le plateau (la feuille de salle nous indique qu'elles ont été découpés suivant des cartes qui font état de la propagation de la radioactivité à la suite des accidents nucléaires de Hiroshima, Tchernobyl et Fukushima), de gros coussins transparents remplis d'hélium (on imagine là une citation aux Silver Clouds de Warhol réutilisés plus tard par Cunningham dans sa pièce Rainforest) contiennent chacun un petit résidu de spiruline (une algue vieille de plusieurs milliards d'années, qui a notamment participé à la création de la couche atmosphérique). Des flacons de verre contenant des cultures d'algues microscopiques, un petit chat Maneki-neko japonais, un grand écran LCD diffusant un zapping vidéo (des amputés portant des prothèses, des imprimantes 3D, des essais cliniques sur des animaux, des champignons nucléaires, des bras robotiques qui caressent des plantes, des archives de danses libres...) viennent compléter

la scénographie. Cet environnement, qui a des airs de laboratoire chaotique est signé par le plasticien Pedro Neves Marques, qui explore, pour sa part, les interactions entre vie artificielle et vie organique.

Une poignée d'interprètes forme dans l'espace une fourmillière bouillonnante. Chacun suit une partition qui semble être autonome aux autres. Un musicien est entouré d'un groupe d'instruments issus de traditions et d'aires culturelles différentes. Ces instruments, acoustiques ou électroniques sont systématiquement joués à contre-emploi, à rebours de leurs utilisations premières. La danseuse Ana Rita Teodoro magnétise le regard par sa silhouette jaune qui semble invoquer diverses présences fantomatiques, en écho à sa propre pratique du butô. La performeuse Bhenji Ra scande aussi bien des citations du film *Paris is Burning* que des raps qui rappellent les harangues des MC lors des balls de voguing (elle est elle-même mère d'une jeune house de voguing en Australie). Soudain, au coeur du spectacle, une conférence plus conventionnelle prend place, durant laquelle un chercheur scientifique local propose une communication sur les poissons du Lac Léman, avant que la performeuse Jota Mombaça ne se déshabille et se présente nue sur la table accroupi dos aux spectateurs pour lire sa « déclaration du cul cannibal », violente charge contre l'homme blanc occidental.

Hybridation des pratiques

Si elle a avant tout souhaité laisser la possibilité aux corps de sentir et penser, Rita Natálio confesse avoir également eu envie de dépasser la simple définition du concept d'Anthropocène : « Je voulais mettre en évidence les enjeux politiques autour de l'Anthropocène, partir du conflit et pas d'un consensus. » Elle s'explique : " Lorsqu'on détermine l'espèce humaine comme force géologique et climatique, on ignore un vaste problème ethnopolitique, on ignore la multiplicité et la diversité des alignements politiques des peuples et les différentes responsabilités face à la crise écologique actuelle. Autrement dit, derrière un discours sur l'espèce et sur la responsabilité universelle de l'humanité devant l'Anthropocène, on produit l'effacement du problème colonial et l'affirmation hégémonique des modèles occidentaux de nature et de l'humanité. » Charge politique donc, qui permet de penser des structures universelles à partir d'une question au départ réservée aux anthropologues et aux biologistes.

Le chorégraphe João dos Santos Martins élabore quant à lui depuis maintenant plusieurs années un travail autour de l'histoire de la danse. Ses différentes pièces ont pour point commun l'engagement parallèle de la danse et de sa propre théorie. Il témoigne de son désir de mêler ces deux pratiques : « J'ai le sentiment que la danse se protège depuis toujours derrière l'affectif, comme si la théorie pouvait entacher son caractère purement sensible. Il existe aujourd'hui des parcours universitaires de recherche, qui permettent aux artistes de questionner l'histoire chorégraphique, de re-penser la pratique et la pensée, et de réussir à les articuler. » Rita surenchérit : « La conférence, la discussion et le débat sont des manières d'aborder la pratique artistique. Bien sûr, dans le cas de la danse, c'est peut-être plus frappant, tant les clichés ont la peau dure : la danse est un lieu d'accès immédiat

au corps, au non verbal et n'accueille pas naturellement le discours. »

Une écologie de la danse

En filigrane, les érudits de la danse reconnaîtront dans Anthropocènes les multiples citations et références à divers chorégraphes du vingtième siècle. Le corps dissocié de Merce Cunningham côtoie la danse libre d'Isadora Duncan (inspirée par la nature, entre autres) ou encore l'iconique Stabetanz (danse des bâtons) d'Oskar Schlemmer (qui a tenté de réinventer le corps en l'augmentant, le prolongeant) ré-activée à l'aide de baguettes recouvertes de scotchs irisés. La danseuse Ana Rita Teodoro, alterne quant à elle des séquences montrant des gestes hérités de la pratique du butô et l'Hexentanz, paragon expressionniste de Mary Wigman. « Pour ce catalogue de citations chorégraphiques, nous avons réuni des travaux qui touchent aux idéologies de corps en rapport avec la nature » déclare le chorégraphe. Il ne s'agit pas simplement d'une série de reenactments mais d'un catalogue raisonné venant nourrir une réflexion théorique. Cette relation entre danse et théorie, entre forme et discours est au coeur du projet, souligne sa collaboratrice : « Nous souhaitons questionner les rapports entre la production de discours chorégraphiques et la production de discours sociaux et politiques. Cette relation n'est ni causale ni étroite et je pense qu'à son tour elle dialogue avec mon besoin de produire une écriture ouverte aux contagions, entre poésie, philosophie et anthropologie. »

Anthropocènes excite l'imaginaire tant il propose d'opposer, d'hybrider, de dépouiller des concepts propres à l'histoire de l'art et à l'anthropologie contemporaine. La performance ouvre ainsi de multiples portes d'entrées vers les questions qui animent les débats sur la crise climatique actuelle, mais aussi les cosmologies Amérindiennes, l'ethnographie, le racisme structurel, l'histoire politique de la danse... Cette profusion peut rendre parfois le croisement des sujets et des questions indigeste. « Notre idée était de réunir différentes "anthropo-scènes », c'est-à-dire des situations et des paysages dans lesquels l'art peut construire plusieurs modèles de nature et d'humanité » déclarent le deux artistes. De multiples écosystèmes sont ainsi créés au sein d'un même plateau, mais ne se contentent pas d'attiser les questionnements. Il s'agit en effet de chercher des alternatives potentielles, d'expérimenter et d'éprouver des systèmes, dans une écosophie à la fois formelle et idéologique. À rebours des modèles occidentaux hégémoniques et excluant cette issue ne va pas dans le sens d'un consensus ou d'une pensée unique, mais bien vers un étoilement de divergences, une accumulation, une saturation des points de vue.

Vu au Far° Festival à Nyon. Conception et commissariat Rita Natálio et João dos Santos Martins. Avec Ana Rita Teodoro, Bhenji Ra, João dos Santos Martins et Rita Natálio. Arts visuels Pedro Neves Marques. Musique Winga Kan. Photo © José Carlos Duarte.

MACULTURE

Sorour Darabi : *« Je me sens beaucoup plus politique en France qu'en Iran »*

Par Wilson Le Personnic.
lien : http://www.maculture.fr/danse/sorour-darabi-farcie/

En seulement deux pièces, Sorour Darabi s'est imposé-e dans le paysage chorégraphique français. Mêlant sa propre histoire intime avec des problématiques formelle, l'artiste produit une oeuvre organique à son image : fluctuante, insaisissable qui navigue entre les catégories et les étiquettes. Revenir sur les enjeux de sa pièce Farci-e et sur les mécanismes qui construisent sa pratique revient à évoquer son parcours, ses multiples déplacements et toute la fluidité dont il-elle fait preuve.

Avant d'être diplômé-e du Master Exerce du CCN de Montpellier en 2015, Sorour Darabi était déjà établi-e dans le milieu de la danse underground en Iran, notamment au sein du festival ICCD (Invisible Centre of Contemporary Dance) depuis devenu un grand événement à Téhéran : « En 2010, lors de la première édition du festival, il n'y avait qu'une vingtaine de spectateurs dans la salle, nous avions eu trop peur de faire de la publicité, la milice aurait pu débarquer pour censurer et trouver un prétexte pour nous mettre en prison. » Passées ces premières années à chercher comment vivre de sa pratique, cet-te

autodidacte prend finalement la décision de quitter son pays pour la France : « Je savais que si je restais à Téhéran, j'allais rester un artiste underground. Y danser reste en soit un acte politique car c'est interdit, mais danser ne fait pas avancer ni bouger les choses... Aujourd'hui, avec du recul, je peux dire que je me sens beaucoup plus politique en France qu'en Iran. Être une personne racisée en France dans le milieu de la danse, c'est en soi politique. »

Transfuge
Sorour Darabi trouve dans la formation du CCN de Montpellier une nouvelle sécurité pour développer son travail et asseoir son identité, mais passé le temps de la découverte, la déception est franche : l'artiste comprend très vite avoir fantasmé la vie, la danse en France et en Europe. Il-elle raconte en effet avoir passé deux premières années dures et amère : « Vivre en France en tant que personne racisée est une situation très violente. Ces deux années à Montpellier ont représenté une prise de conscience, sur moi, sur ma place en tant qu'artiste dans le milieu de la danse, mais aussi sur mon nouveau statut de citoyen européen. »

Au delà d'un racisme ambiant que l'artiste a dû subir, il-elle témoigne également de son désarrois face aux esthétiques normatives de la danse contemporaine en France : « J'ai dû me positionner, trouver ma place et ma manière de créer, de partager mon travail. » En effet, contrairement aux autres danseurs de sa génération, Sorour Darabi n'a pas suivi de formation danse. Il-elle choisi le pied de nez et travaille cette différence : « Je suis conscient de ne pas avoir de technique, de travailler de manière étrange et de ne me conformer à aucune norme. Mais rien ne m'ennuie plus que lorsque je vois un corps technique surexposé sur scène. Je sais que mon corps n'est pas le même que celui des autres mais je m'en fou. »

Langue étrangère
Si les processus d'intégration étaient déjà une gageure en soit, apprendre le français a été particulièrement douloureux : « En tant que personne trans, la question du langage a été compliquée, c'est devenu violent de devoir m'identifier à chaque fois que je devais parler... identifier mon genre dans mes phrases était très gênant pour moi. » En effet, le farsi, sa langue maternelle, n'utilise pas de genre, alors que le français oblige à choisir constamment entre le masculin et le féminin. À défaut de se sentir accueilli-e dans ce langage dichotomique, il-elle fait de ce rapport à la langue le moteur de *Farci-e* en 2016, sa première création à la sortie du CCN de Montpellier.

Cette première pièce radicale est aussi dérangeante que surprenante. Sorour Darabi y désamorce tout rapport hiérarchique entre son corps et le public, annihile toute attente spectaculaire et vient mettre en tension sa propre présence et notre regard de spectateur. Bien que ce solo minimal use des codes et de la forme d'une conférence, aucun mot ne viendra pourtant alimenter une quelconque prise de parole : « Le discours s'efface et devient matière » déclare l'artiste. En effet, la pile de papier (sur lequel sont imprimées des citations sur la question de l'identité, nous confie l'artiste) ne servira pas de support de lecture, mais sera froissé, trituré, déchiré, avant d'être mâché et avalé comme une bouillie théorique indigeste.

Un corps alien
Au delà de cette utilisation vacillante du discours, le corps mis en jeu est lui aussi bâtard. Derrière la table qui lui sert de pupitre, Sorour Darabi semble ne pas contrôler ses mouvements : des feuilles s'échappent et tombent sur le sol, un jet d'eau jaillit d'une bouteille pressée trop fort et inonde les papiers, en dissout l'encre et transforme la matière en une pâte dégoûtante. « Je cherchais un corps étranger, un corps alien. Ce n'est pas un corps qui ne fonctionne pas, c'est un corps qui fonctionne différemment...» L'artiste s'inscrit également contre la standardisation latente du corps dans le champ chorégraphique : « Je voulais aller à rebours de cette hégémonie de corps blancs, musclés et aux pieds parfaits, du corps académique normatif dans le milieu de la danse. »

Sorour Darabi incarne un corps ambigu, qui happe les regards, dans l'idée de le déconstruire et de prendre le contre-pied de ses usages, de ses rouages habituels : « Je suis conscient que je provoque une certaine projection. La violence traverse ma vie en permanence, en tant que personne trans, en tant que personne racisée. Dans mon quotidien, on me regarde beaucoup, on m'insulte couramment, je travaille avec cette violence là dans mes projets. J'ai le sentiment que mon travail artistique, c'est de transformer cette violence en quelque chose poétique, tendre et sensuel. » Sorour Darabi semble ainsi envisager sa recherche artistique comme une pratique curative, comme pour faire fleurir de la beauté là où la violence aurait pu rendre la terre stérile, dans une conception toute alternative de la révolte.

***Farci-e*, vu au Far° Festival à Nyon. Conception, interprétation Sorour Darabi. Création lumière Yannick Fouassier. Regard extérieur Mathieu Bouvier.**
Photo © Mehrdad Motejalli

MACULTURE

Lenio Kaklea, *Un corps pour tant d'autres*

Par François Maurisse & Wilson Le Personnic
lien : http://www.maculture.fr/danse/lenio-kaklea-encyclopedie-pratique/

Installée en France depuis une dizaine d'années, la chorégraphe d'origine grecque Lenio Kaklea développe un travail à la lisière de l'écriture / du langage et de la fiction. Tout d'abord remarquée dans les créations de Boris Charmatz et du binôme François Chaignaud et Cecilia Bengolea, la danseuse s'est illustrée ses dernières saisons en tant qu'interprète pour Alexandra Bachzetsis ou dans les performances des américains Gerard & Kelly, des artistes qui naviguent tous entre les champs de la danse et des arts visuels. Rencontre avec la chorégraphe au far° festival des arts vivants Nyon où elle présentait *A hand's turn* et *Encyclopédie Pratique, Portraits Choisis*, deux créations qui laissent entrevoir un réseau culturel de pratiques, d'habitudes, d'actions quotidiennes, décortiquent les résistances qui s'y opposent et la matérialité des gestes qui les fabriquent.

Blind date

Quelque part dans la ville, une jeune femme nous attend. Sans connaître la teneur de cette rencontre, nous nous rendons en périphérie des rues animées du centre-ville, suivant pour seule indication l'adresse d'un ancien site industriel. Un « spectacle » pour deux spectateurs : le format est assez insolite pour aiguiser la curiosité. Adoptant un protocole similaire à celui précédant un rendez-vous médical, une hôtesse nous fait patienter quelques minutes avant de nous indiquer un chemin à suivre. Le pouls s'accélère : par qui sommes-nous attendus ? Que nous veut-elle ? Une rencontre à l'aveugle, accepter l'inconnu, ce léger déséquilibre qui donne au rendez-vous un délicieux arrière goût d'insécurité.

Créée l'été dernier au Festival d'Athènes dans les anciens bureaux de la Banque Nationale grecque désaffectés depuis de nombreuses années, la performance A hand's turn est presenté dans des lieux empreints d'une histoire révolue. Grande et subjuguante, la danseuse nous accueille à l'entrée d'une grande salle, vide de tout décors. Elle porte une casquette jaune vif sur laquelle est brodé le mot "Athènes", le visage encadré d'une longue chevelure brune. Nous sommes invités à pénétrer dans l'espace où sont placés quelques objets épars : un lit vétuste dans un coin, une valise dans un autre, une petite table pliable et trois chaises. La rencontre se fera ainsi dans ce lieu aseptisé, autour de ce bureau de fortune. Elle s'assoit face à nous et nous propose une lecture silencieuse.

Lecture ambidextre

Devant nous, deux piles de feuilles blanches. La jeune femme met en place une hypnotisante chorégraphie synchrone des deux mains : les indexs sont machinalement mouillé du bout de la langue avant de feuilleter simultanément chaque tas, révélant au fur et à mesure de brèves phrases dactylographiées. Celles-ci décrivent littéralement des gestes quotidiens, symboliques ou sacrés réalisés avec nos mains seules : "Je tiens mon stylo de la main droite – J'attrape mes cigarettes de la main gauche – Je vote de la main droite – Les musulmans utilisent leur main droite pour manger – Au premier de l'an, j'entre chez moi du pied droit – Sur Tinder on balaie l'écran vers la droite ou vers la gauche – Pour que deux personnes puissent se parler, il faut qu'elles aient toutes les deux balayé l'écran vers la droite – Les morts voyagent les mains croisées, la gauche sur la droite…" La chorégraphe précise : « Il s'agit d'un texte qui navigue entre mes observations quotidiennes, des citations et de la poésie, en suivant des protocoles conceptuels : comment performer ce texte ? Le faire sortir de la page et le poser dans un espace, la moitié du texte pour la main gauche, la moitié du texte pour la main droite.»

La lecture silencieuse et appliquée dure une dizaine de minutes avant que la danseuse se lève et s'engage dans un intense jeu de regards avec un miroir à main. « Travailler avec le miroir, c'est maintenir et trouver des variations de rapports avec la lecture. Le texte travaille la perception et la pratique du corps dans l'espace public comme l'es-

pace intime, privé, personnel. » Un regard perçant, qui vient souligner l'aspect déjà désarmant de sa silhouette. « Sans construire un personnage, je voulais travailler sur des figures marginales » déclare la chorégraphe. Elle porte un large blouson blanc élimé par dessus un body chair, un jean blanc déchiré qui laisse entrevoir une peau recouverte de (faux) tatouages. Avec des vêtements de seconde main achetés chez Guerrisol (une grande friperie du quartier Barbès à Paris), sa silhouette rappelle celle des adeptes berlinois de musique techno – que l'on pourrait croiser à la sortie du Berghain le week-end – figures récurrentes des dernières performances de l'artiste plasticienne Anne Imhof. « Les espaces que je construis accompagnent et révèlent dans le corps des espaces fictionnels ». Incarner un texte, convoquer des présences, autant d'outils pour activer un espace et insister sur sa puissance performative. Pour Lenio Kaklea, plonger à la découverte d'une ville, ce n'est pas seulement emprunter ses rues, c'est aussi creuser au coeur des individus qui l'habite. Créée en mars 2018 aux Laboratoires d'Aubervilliers, *Encyclopédie pratique, Portraits choisis* témoigne de ce basculement vers une nouvelle forme spectaculaire – entre le documentaire et l'évocation poétique de structures culturelles vernaculaires.

Un dictionnaire des pratiques

C'est à plus de 600 km d'Aubervilliers que le projet a d'abord pris forme, sur le littoral breton, dans le petit village de Guissény qui compte moins de 2000 habitants. Lors du festival de danse contemporaine À domicile en 2016, la chorégraphe est invitée à mener un travail d'atelier avec et pour les habitant-e-s présents. Elle y élabore alors une série de 20 questions non rhétoriques qui nécessite une vraie ouverture de l'interviewé « Quand avez-vous commencé votre pratique et pourquoi ? Pouvez-vous décrire en détail votre pratique ? Quels sont les mouvements corporels qui la constituent ? Cette pratique transforme-t-elle votre rapport aux autres et comment ? Vous sentez-vous libre quand vous la pratiquez et pourquoi ? » et récolte ainsi une première série de « portraits » qui vont devenir la matrice d'un projet en devenir. Ce protocole de questions, initialement pensé pour un petit village breton trouve ensuite de nouveaux espaces d'échange en banlieue parisienne.

En résidence aux Laboratoires d'Aubervilliers, la chorégraphe arpente le territoire de la ville de janvier à septembre 2017. Située aux portes de Paris, Aubervilliers est l'une des commune populaire de la fameuse « ceinture rouge » riches de nombreuses communautés, d'origines chinoises, espagnoles ou nord-africaines. Au gré de ses multiples rencontres préméditées ou hasardeuses dans les rues, les cafés associatifs, la mission locale, les terrains de sport, les médiathèques, etc, l'artiste récolte les témoignages de près de 300 individus. Si la chorégraphe réalise un « travail de terrain » pendant plusieurs mois, elle refuse de considérer son projet comme purement anthropologique : « Il s'agissait d'utiliser des outils anthropologiques pour déplacer les limites de la chorégraphie. Qu'est-ce que l'observation ? Comment récupérer des gestes ou observer le corps social ? Comment

sommes nous chorégraphié.e.s par la société, nos idéologies, nos croyances, notre travail, nos loisirs, nos amours... ?»

Devenir foule

De cette enquête de terrain sont nées trois formes autonomes et complémentaires : un film avec la philosophe Maryse Emel (qui est atteinte de Parkinson), une édition *Encyclopédie pratique – Portraits d'Aubervilliers* (en collaboration avec le dramaturge et commissaire d'exposition Lou Forster) et un spectacle *Encyclopédie pratique – Portraits choisi*s. Si l'ouvrage réunit 176 pratiques individuels ou collectives (faire la fête, le graffiti, la promenade nocturne, le ménage, la musculation, le jogging, boire un verre avec ses potes, le jardinage, faire du bénévolat pour la Croix-Rouge, le sexe, etc.), le spectacle se resserre autour de six d'entre elles. La collecte et l'incarnation des réponses des habitants construit un corps pluriel, hybride, bâtard. Dans un espace aseptisé, au sol blanc immaculé la chorégraphe active en silence des pratiques les unes après les autres, au contact de cubes en mousse couleur pastel. À moitié dénudée, vêtue d'un blouson blanc aux manches détachables, les cheveux plaqués en arrière, son allure évoque celle de son précédent solo *A hand's tur*n. Comme un pont entre les deux performances, ce personnage continue de creuser la distance entre le spectateur et la représentation.

Pour créer un point de convergence entre ses multiples individualités, elle en déplace et fictionnalise les pratiques. Elle compose alors une série d'états, de qualités de gestes, qui débute par le simple fait d'écouter de la musique. Cette première séquence prend appui sur sa rencontre avec Saidou Balde, un habitué du café associatif dans lequel elle menait régulièrement des entretiens : « Sa présence m'a accompagnée tout au long du processus et des autres rencontres. C'est en l'observant dans cet espace public que j'ai eu envie de lui parler car il avait une manière très spécifique de se mouvoir ». D'après la pratique d'une femme qui se pèse – par précarité – dans un cabinet vétérinaire gratuitement, elle décortique l'action même de se peser. « Au cours de ce travail à Aubervilliers, de nombreuses personnes m'ont parlé de leur pratique de la prière musulmane, et je me suis intéressée au protocole des ablutions, précis et ritualisé, un lavage de certaines parties du corps, à chaque fois répété de la même manière, par tout le monde, aux mêmes heures." La chorégraphe réalise machinalement les gestes à genoux devant une bassine d'eau, son mascara noir bave peu à peu autour de ses yeux. Un autre personnage l'a particulièrement marquée, un boxer, dont la pratique est décrite de la sorte dans l'ouvrage : « Il faut être méchant et haineux, donner des coups de poing dans tous les sens. La boxe se pratique là où il y a de la rage et de la souffrance. » Sur le plateau, la chorégraphe a fait le choix de dissocier son propre corps, et de réaliser cette séquence montée sur pointes : « c'est une pratique performative mettant en jeu à la fois la victoire et l'échec, également en écho avec mon éducation de danseuse. »

Espace cosmopolite

Si Lenio Kaklea n'établit ni ne revendique aucun lien avec sa ville d'origine, impossible cependant de ne pas dresser certaines corrélations entre les géographies d'Aubervilliers et d'Athènes : « Je suis née et j'ai grandi dans le centre d'Athènes, dans un quartier populaire. Le centre ville a été déserté par la bourgeoisie, qui est allée chercher le calme dans les banlieues. Plusieurs éléments cohabitent dans la vieille ville; beaucoup de migrants, de personnes marginales. L'architecture de ces quartiers est sinueuse, à l'image de leurs ruelles et des nombreux squats qui favorisent le mélange, l'assemblage inattendu des individus. »

Dans la métropole méditerranéenne, le dialogue est plus facile à établir : « Dans le quartier où j'ai grandi, nous étions beaucoup dans la rue et les mentalités étaient beaucoup moins peureuses qu'aujourd'hui. Je vivais un autre type de relation avec les espaces publics et les inconnus qui y trainaient. Dans le centre d'Athènes, il y a une fluidité sociale, on peut naviguer très facilement entre les quartiers riches, les quartiers pakistanais, ceux des migrants, des philippins, des indiens... j'ai appris à arpenter cette ville, à aller à la rencontre des gens dans ces rues." Cette ouverture à l'autre et cette aisance à la conversation semble avoir permis à la chorégraphe d'embrasser sans barrière la mixité et le désordre de la métropole de Seine-Saint-Denis : "J'ai essayé d'y découvrir les pratiques invisibles, les éléments dissimulés dans ses quartiers, qui bouillonnent de manière souterraine. Sans doute mon souvenir d'Athènes m'a permis d'établir le contact plus simplement. »

Des récits chorégraphiques

La chorégraphe pratique l'écriture depuis très jeune, habitude qu'elle confie avoir développée de manière presque clandestine, en parallèle de sa formation de danseuse à l'École Nationale de Danse Contemporaine d'Athènes (SSCD) : « Il n'y avait ni espace, ni même appétence pour d'autres techniques ou d'autres formes à l'école, qui ne proposaient d'ailleurs que quatre disciplines : le ballet classique, les techniques Cunningham et Graham, et la release technique. Je pense que j'ai probablement vécu une sorte de petite répression à ce niveau là » Regrette la chorégraphe. Mais elle ne s'est pas tue pour autant. En créant sa première pièce, *Matter of act* en 2009, l'usage de l'écriture s'est fait naturellement : « Je n'avais aucune méthode de travail et la première chose que j'ai commencé à faire c'était prendre une feuille de papier pour écrire. C'était intuitif, presque primitif. Depuis, malgré le problème de compatibilité entre les pratiques discursives et chorégraphiques, je continue à vouloir coûte que coûte les concilier. »

A hand's turn et *Encyclopédie Pratique, Portraits Choisis* témoignent chacun de ce goût pour l'interrogation des limites entre les récits qu'on se forge, fictionnels et les traces du

réel : « Je trouve que le texte et la poésie sont des médiums extrêmement puissants. Je m'intéresse à ses formes, au storytelling, à ce qu'on appelle la narration. *Encyclopédie pratique*, avec sa méthode précise et protocolaire d'entretiens aurait pu ou aurait dû être un travail documentaire. Mais je ne souhaitais pas en rester là, je voulais réussir à trouver une façon pour que ces histoires qui racontent des fragments de réel puissent s'agencer et résonner entre elles pour en inventer un nouveau. »

Un réseau d'usages

Si le projet au long cours *Encyclopédie Pratique* dresse le portrait délimité d'une ville à l'aide d'une cartographie de gestes, la chorégraphe se défend d'en produire une image figée, lourde et lapidaire – une simple allégorie de la ville d'Aubervilliers. « Aubervilliers n'est pas une ville type et le spectacle n'est pas une allégorie. Aubervilliers est touchée par des crises et est au coeur d'une transformation sociale à plusieurs niveaux. Les réalités sociales d'Aubervilliers sont marquées par des phénomènes qui nous concernent tous. L'ampleur de l'enquête qui s'est faite à Aubervilliers permet aussi de questionner de manière plus large les sociétés dans lesquelles nous vivons.»

Dans la continuité de cette première étude, Lenio Kaklea a pour projet d'en délocaliser les outils, ses protocoles de dialogue et d'observation, pour explorer les transformations et les contaminations de différentes pratiques gestuelles présumément universelles à travers plusieurs villes européennes. Elle ne proposerait donc plus le portrait fractionné, fictionnalisé d'une ville en particulier mais l'inscrirait au sein d'un réseau de corrélations et de dissemblances. « Il n'y a pas seulement des gens qui pratiquent la prière musulmane à Aubervilliers, ni des gens qui font de la boxe, qui essaient de vaincre le capitalisme, qui aident un proche malade, qui font du théâtre, de la danse, qui font l'amour, qui font des réunions de travail ou qui prennent le café... ce sont des choses réalisées par plusieurs personnes dans plusieurs villes européennes... C'est justement l'intérêt du projet, mettre en dialogue des pratiques issues de villes et de contextes différents. » La chorégraphe entame donc un nouveau volet de son arborescence chorégraphico-anthropologique avec trois nouveaux pays qui viendront élargir sa cartographie gestuelle : l'Allemagne, la Suisse et la Grèce.

Vu au Far° Festival Nyon. A Hand's Turn, conception, interprétation Lenio Kaklea. Collaboration artistique Lou Forster. Décor, lumière Sotiris Vasiliou. Son Éric Yvelin. Styling Yonatan Zohar. Portraits choisis, chorégraphie et interprétation Lenio Kaklea. Scénographie et costume Sotiris Vasiliou. Son Éric Yvelin. Lumières: Amaury Seval. Assistant de création Oscar Lozano. Photo A Hand's Turn © far° Nyon / Arya Dil.

20 et 21 novembre 2018, *Encyclopédie pratique*,
NEXT Festival, Espace Pasolini, Valenciennes

16 décembre, *A Hand's Turn*
Exposition Multitudinous Seas, Fondation Hippocrène

MACULTURE

Andrade, Michiel Vandevelde

Par François Maurisse & Wilson Le Personnic
lien : http://www.maculture.fr/entretiens/andrade-michiel-vandevelde/

En 1928, le poète et essayiste brésilien Oswald de Andrade écrit son Manifeste anthropophage, dont la radicalité post-coloniale nourrit encore aujourd'hui les travaux de multiples penseurs et artistes contemporains. Dans cet ouvrage, il aborde les questions coloniales par le prisme de la métaphore de la digestion : la modernité brésilienne aurait alors dévoré la culture européenne, pourtant colonisatrice, pour l'assimiler et la régurgiter sous une nouvelle forme. Inspiré par cette métaphore riche et radicale, le chorégraphe Michiel Vandevelde a mené un travail fondé sur un principe de réappropriation et cannibalisation de danses issues de vidéo-clips populaires. Dernier opus d'une quadrilogie choréophage, le solo Andrade réinvestit les matériaux déjà déployés sous forme de variations dans ses précédentes performances.

La notion d'anthropophagie revient de plus en plus dans la bouche des chorégraphes contemporains. Selon vous, pourquoi cette question excite-t-elle autant la danse ?

Nous sommes aujourd'hui en train de nous rendre compte que nous sommes constamment en train de nous «faire manger» par certains systèmes économiques et par des réalités politiques, qui sont hors de notre pouvoir. Je pense qu'aborder la question de l'anthropophagie, c'est reconnaître qu'il n'y a pas «d'extérieur», tout en essayant de contester ou, avec moins de véhémence, de «faire de l'espace» de l'intérieur. Comment pouvons-nous vivre, avec et contre les conditions qui nous entourent et avec lesquelles nous pourrions être en désaccord ? Je pense que l'anthropophagie offre ici une possibilité de réponse intéressante.

Le titre de la pièce fait référence à Oswald de Andrade qui écrit a écrit le Manifeste anthropophage en 1928. Comment ce texte a-t-il nourri votre recherche ?

J'ai rencontré pour la première fois le *Manifeste anthropophage* d'Oswald De Andrade en 2012 lors d'un séminaire cinématographique intitulé «L'appropriation comme bel-art» de Federico Rossin. L'idée d'Andrade suggère de «ne pas rejeter une culture envahissante, mais plutôt de la manger, la digérer – même s'il s'agit de la transformer – et de la chier sous différentes formes" m'a beaucoup stimulé. Bien entendu, son manifeste se référait au modernisme brésilien et son histoire. Pourtant, je crois que nous pouvons dire que chaque culture change constamment à travers les négociations qu'elle entreprend avec les autres. Une culture n'est et ne devrait jamais être stable. Le processus décrit par l'auteur au sujet du Brésil est également valable dans d'autres contextes. Étant danseur et chorégraphe, je me suis demandé qui était «envahissant» au sein de ma propre discipline.

***Andrade* vient conclure une recherche au long cours débutée en 2013 avec *Love Songs (veldeke)*, que vous avez ensuite poursuivie avec *Antithesis, the future of the image* (2015) et *Our times* (2016). Quelles réflexions traversent ces quatre spectacles ?**

L'idée qui traverse en filigrane les quatre pièces reste à mes yeux la dynamique du pouvoir entre «le peuple» et le «système» dans lequel il vit, et les processus de "manger", "se nourrir", "digérer" et "être mangé". Comment trouver la capacité d'agir ? Pouvons-nous créer une opposition de l'intérieur, en «respirant» à travers une matière avec laquelle nous sommes politiquement en désaccord ? Dans leurs structures, les quatre pièces partagent en commun une même phrase de danse, composée à partir de chorégraphies extraites des clips vidéo les plus populaires de ses dernières années (par exemple, Gangnam Style, Harlem Shake, etc, ndlr). Dans chaque opus, cette même matière est filtrée par des technologies chorégraphiques et esthétiques différentes. Pour *Andrade*, je cherchais l'épuisement de cette phrase de danse. Nous l'avons étirée, tordue jusqu'à la faire bugger. L'idée de bug, d'interférence, était pour moi fondamentale dans le processus de création : je souhaitais créer des erreurs dans les matériaux initiaux afin de mettre en évidence cette espace de friction entre «manger» et «être mangé». Dans cette dernière performance, il reste un corps. Une sorte de corps artificiel, inondé de mouvements, de sons et de lu-

mières. La question qui m'intéresse ici est au final : de quel champ d'action disposons-nous ? Jusqu'où pouvons-nous rester immergés dans le grand spectacle de notre société ? Quand en aurons nous assez ?

Adele, Beyonce, Lana Del Rey ou Michael Jackson composent une partie du corpus de travail… Pourquoi cette plongée dans la pop culture mainstream ?

Quand j'ai commencé cette recherche, je travaillais avec un groupe de jeunes pour *Love Songs (veldeke*). En répétition, pendant les pauses, ils s'amusaient en dansant, copiaient les chorégraphies des clips vidéo pop. Cette anecdote a priori anodine m'a permis de constater comment ces clips pop, leurs esthétiques, leurs idées et leurs normativités envahissent ces corps, comment une certaine vision du monde s'exerce et se propage à travers les jeunes. La question centrale du manifeste est donc devenue extrêmement importante : comment, dans la danse, ne pas rejeter cette culture pop, mais plutôt la manger, la digérer et la recracher dans une version différente ?

La notion d'appropriation est aujourd'hui de plus en plus populaire dans le champ chorégraphique. En tant qu'artiste, quels sont les enjeux de faire appel à cette idée à travers un processus de création ?

L'appropriation et la réappropriation sont des notions prises dans des flux constants. C'est exactement cette dynamique de pouvoir qui m'intéresse ici. Toutes les cultures sont nées de processus de digestion. Cette idée de «manger» et «d'être mangé» est quelque chose qui me garde inlassablement éveillé, c'est à cet endroit, selon moi, que la culture prend forme. C'est cette dynamique constante qui devrait être au cœur des débats culturels, face à la montée d'un essentialisme culturel et du conservatisme. Tout est en perpétuel changement, glissement. Qui porte la responsabilité de ces évolutions ? Comment laisser place à une agency au sein de ces phénomènes culturels ?

***Andrade*, vu au Far° Festival à Nyon. Conception Michiel Vandevelde, danse et création Bryana Fritz, costume Lila John, création lumière, technique Michiel Vandevelde et Tom Bruwier. Photo © Clara Hermans.**

MACULTURE

A Hand's Turn, Lenio Kaklea

Par Claire Astier
lien : http://www.maculture.fr/entretiens/hands-turn-lenio-kaklea/

L'été dernier, au far° festival des arts vivants Nyon, nous avons eu rendez-vous en marge de l'agitation estivale qui s'étalait sur les pelouses bordant le lac Léman, dans une pièce nue, habitée ou plutôt squattée. Mobilier précaire, organisation rapide, facile à défaire, à replier, installé de manière pragmatique, peut-être dans l'urgence. Lenio Kaklea était là, tatouée, habillée de jean blanc, le tissu aux plis cassés ne dévoilait de son corps que quelques jours érotiques ou séduisants. Pièce énigmatique, les ressorts de *A Hand's Tur*n semblaient scruter l'intimité de l'artiste autant que la pensée qu'elle s'est construite en tant que femme engagée. Rencontre avec la chorégaphe.

Le choix du lieu influence beaucoup la dramaturgie : il n'y a plus une scène mais un espace partagé qui se renouvelle au fil de tes déplacements, à chaque nouvelle proposition. Le registre est davantage celui de l'espace d'exposition que celui de l'espace théâtral. Comment as-tu construit cet espace ?

La mise en espace de *A Hand's Turn* est le fruit d'une collaboration avec le scénographe grec Sotiris Vasiliou. Ensemble nous avons souhaité jouer sur la sensation que l'on peut ressentir dans un espace exposition, mais aussi dans un espace intime, un espace abandonné ou encore un espace de services : l'espace de *A Hand's Turn* reprend ces différents codes qui tout à la fois s'associent et s'annulent laissant au lieu tout son mystère et son ambiguïté. Ce qui est très important dans le choix de l'espace c'est que ce ne soit ni une galerie ni une boite noire : lorsque le contexte le permet, je choisis des espaces que je peux – en quelque sorte – contrôler afin de présenter la performance exactement à la manière dont elle a été créée. Ce sont donc des espaces intermédiaires, non reconnaissables, non connotés. *A Hand's Turn* a énormément bénéficié de la façon dont j'ai découvert le lieu au sein duquel la pièce a ensuite été créée. C'était au Festival d'Athènes et d'Epidaure en 2017, je ne trouvais pas ce que je cherchais parmi les espaces proposés par le festival. Je parle de mon projet au gardien, il me montre alors cet espace-là qui n'avait jamais été utilisé et qui comprend les anciens bureaux d'une usine de bois, récupérés par la Banque Nationale de Grèce, qui lui appartiennent aujourd'hui sans pour autant être utilisés. Le gardien m'autorise à performer là, certainement en raison de ma jauge, qui ne mettait pas en jeu les normes de sécurité : deux personnes ! Le gardien a aussi sans doute été convaincu par le projet, peut-être que ça lui a semblé important que ça se passe là. Et donc avec son autorisation j'ai franchement squatté ces bureaux, j'y ai passé des journées entières pendant un mois. Par la suite j'ai joué la performance durant un mois. Donc j'y ai vraiment vécu ! Cela illustre le fait que ces endroits que je choisis sont généralement des endroits dans lesquels je peux me sentir bien, dans lesquels je peux accueillir des gens.

***A Hand's Turn* semble une pièce de transition entre ton travail sur la langue, le texte et ton travail chorégraphique. Comment la pièce s'est-elle profilée ?**

J'ai commencé *A Hand's Turn* en 2015. J'ai réfléchis et j'ai écris à partir de l'observation de mon corps, sur l'idée de la division droite-gauche. Cette division me semble à la fois complètement compréhensible mais aussi fictionnelle, drôle ou dramatique, chargée symboliquement, pour toutes les raisons qu'on peut imaginer, qu'elles soient à la fois géométriques ou spatiales, politiques ou symboliques. J'ai commencé à écrire le texte en 2015, lentement, et au début je l'élaborais en même temps qu'une autre création *Margin Release*. Puis j'ai compris que ce texte-là avait besoin de son propre contexte, avait besoin de devenir une pièce en soi, d'exister de manière autonome. Ainsi je l'ai ôté de *Margin Release* puis à partir de 2016, j'ai recommencé à travailler dessus par intermittence.

D'un point de vue chorégraphique, comment performer un texte ?

Oui, comment performer un texte sans passer par le théâtre ? Car dans le texte qui initie A *Hand's Turn*, il n'y a pas de personnage, il n'y a pas de situation narrative. Ma question devient alors : comment partager une situation de lecture ? Comment montrer ce qu'est « lire », c'est-à-dire une pratique extrêmement intime dans la plupart des cas – je dirais qu'elle est solitaire dans la pratique commune ? Comment partager cette pratique intime et solitaire, d'autant plus avec des gens qu'on ne connait pas : les visiteurs et visiteuses. La structure du texte au sujet de la division droite-gauche m'amène à un format constitué de deux tas de feuilles, et par conséquent à une chorégraphie des mains qui tournent les pages, et qui accompagnent la lecture qu'en fait le visiteur. Plus qu'un accompagnement, le texte devient une chorégraphie pour les mains. Comme chaque phrase est disposée sur une feuille indépendante, l'ensemble des feuilles devient une « timeline », et la manière dont je feuillette et je combine à la fois ma main droite et ma main gauche, crée la chorégraphie de *A Hand's Turn*. Cette première partie de la performance dure entre dix et treize minutes selon la vitesse de lecture de la visiteuse ou du visiteur. Pendant la lecture, mon corps disparaît derrière le texte : le texte-même donne de mon corps une vision fragmentaire, structurée par cette pensée droite-gauche. Ensuite pour quitter le papier et inscrire quelque chose dans l'espace à partir de ce texte, j'ai cherché la manière dont je pouvais continuer à m'effacer, ou à me faire apparaître, peu à peu, par fragments. J'ai commencé à jouer avec un miroir face-à-main dont la partie réfléchissante est triangulaire, c'est-à-dire qu'elle a la forme du visage. Je tenais ce miroir à bout de bras. Et donc a surgi cette chorégraphie, à travers laquelle ma relation avec le spectateur ne se déroule que par l'intermédiaire de mon dos, mais aussi de mon visage que les spectateurs voient dans le miroir.

Et donc de quelle manière joue ce dispositif ? Comment se lier avec quelqu'un qui nous tourne le dos ?

Effectivement, toute la relation, tous les regards échangés deviennent des regards lointains médiés, transformés, fragmentés par l'intermédiaire du miroir. J'ai créé cette pièce à un moment où mon travail était très influencé à la fois par le féminisme et la psychanalyse : le fait de tourner le dos à quelqu'un qui me regarde correspond au dispositif que la psychanalyse freudienne propose – en tous cas c'est le dispositif du divan. L'usage du miroir, la fragmentation du corps, celle du visage, le regard ainsi que le rapport intime que je vous invite à construire avec moi par le biais du miroir sont des outils propres aux féministes d'avant-garde. « On » se regarde à travers le miroir : oui car ce n'est pas moi qui regarde mon propre corps et le spectateur qui me regarde me regarder. « On se regarde », « on me regarde » à travers le miroir, c'est-à-dire que je fais un usage du miroir qui se rapporte à une intimité des corps féminins.

Est-ce que tu parles là de la reconnaissance par les femmes entre elles de leur place singulière, construite socialement et économiquement, et d'une intimité revendiquée par les différentes générations de féministes ?

Tout à fait. Je n'éloigne pas les hommes de ce dispositif ; bien sur que les hommes utilisent aussi des miroirs. Donc je ne veux pas enfermer la performance dans un propos féministe, ce n'est pas le cas. C'est plutôt à travers mes lectures et mon engagement féministes que je me suis aperçue que cet objet très présent dans ma vie, a été travaillé par d'autres artistes féministes au point d'en devenir un symbole.

Mais cet objet, le miroir, est devenu le symbole d'une certaine génération de féministes, celles des années 60-70, pourquoi fais-tu référence à cette génération-là ?

Dans le milieu de la danse, ce n'est qu'aujourd'hui, à l'orée de 2019, qu'on commence à parler féminisme. C'est apparu avec le mouvement #metoo. J'ai étudié à partir de l'âge de 10 ans à l'École nationale de danse d'Athènes, j'ai vraiment un parcours très classique et académique. Ainsi pour que je puisse élargir ma manière de faire et m'inspirer, comprendre et faire entrer les questions féministes dans ma pratique, j'ai été obligée de passer par les arts visuels, par l'art performatif des années 60-70 et bien sûr par des formes plus récentes. Au regard de mon parcours, il me semble aujourd'hui impossible de ne pas me référer à l'usage de cet objet, le miroir, dans ces années-là. Néanmoins *A Hand's Turn* n'en reprend pas les codes à l'identique et n'a rien de semblable avec les performances des féministes des années 70. C'était pourtant un passage obligé pour que je revienne à la question : « comment fait-on de la danse aujourd'hui ? » tout en étant consciente du fait que ces questions ont été posées par des artistes magnifiques il y a plusieurs décennies.

Le registre visuel que tu utilises, les temps de pause, les états de corps forment des postures combattantes, transgressives, offensives, si ce n'est dans le corps, du moins par le regard. Comment définirais-tu ces attitudes ?

Il y a plusieurs intentions. Le visage et le miroir étant des objets très chargés, cela m'amène à proposer des intensités que je pourrais qualifier de violentes. Néanmoins je traverse plusieurs corporéités. Il y a en effet le moment où je m'assois sur le lit, je m'allonge… Je pense qu'il y a toujours l'idée de partager le regard sur son propre corps avec quelqu'un d'autre, bien que ce regard soit presque une intrusion. Je négocie avec cette intrusion comme un acte à la fois violent, sexuel et intime mais elle pourrait tout aussi bien être affectueuse ou désintéressée. La performance est construite pour je puisse vivre ce regard-là, qui plus est un regard partagé à travers ces différents biais

C'est étrange car on pourrait penser qu'en tant que danseuse de formation classique, tu es accoutumée à être scrutée, observée voire jugée. En tous cas tu as étudié un art qui t'amène à être exposée.

Tout à fait, néanmoins l'usage du miroir dans le cadre d'un cours de danse classique ou académique – même si c'est de la danse contemporaine – est un usage extrêmement pauvre, sur-utilisé et par ailleurs utilisé d'une seule manière : dans un rapport de contrôle qui s'établit à travers le miroir, entre le maitre ou la maitresse et les élèves. Au cours de ce processus, les danseurs et les danseuses sont aliénés de leur propre corps, ils se désapproprient à la fois leur regard, mais aussi l'usage du miroir parce qu'il n'est pas utilisé comme un outil d'émancipation ou d'empowerment. Dans *A Hand's Turn*, je porte toutes ces années d'aliénation, de désappropriation. Cette pièce était sans doute pour moi, tout en passant par l'usage que les artistes féministes en ont fait, une manière de me réapproprier cet outil, qui est un outil extrêmement puissant ! Tout dépend de l'usage qu'on en fait quoi, comme tout outil ! J'essais d'en proposer là un autre usage.

***A Hand's Turn* est à la lisière de la participation ou de la performativité du spectateur : les jeux de regards sont si intenses que les spectateurs se construisent dans ton regard comme des performers se construisent dramaturgiquement dans le regard du public. Quel rôle confères-tu au public ?**

Avec A *Hand's Turn* le public, constitué de deux personnes, devient performer : on se regarde performer. Et en somme le public a alors une position active : lui comme moi, nous sommes regardés. À travers cette pièce, je cherche à construire un cadre dans lequel nous pouvons faire partie d'une performance à trois, sans faire recours à des techniques de participation ou d'interaction, telles qu'on les connait et qui ne m'intéressent pas vraiment, c'est-à-dire en tenant compte du fait que les visiteurs viennent, restent assis et regardent. Oui parce que les visiteurs ne sont pas vraiment sollicités, il y a très peu d'interactions dans *A Hand's Turn*, je pose simplement deux ou trois questions… Par contre il y a beaucoup de sollicitations visuelles qu'elles soient issues du regard ou du travail corporel. Je me suis alors demandée comment créer et partager la circulation des regards. Mon but était de construire un contexte dans lequel nous partageons des règles, ou en tous cas au sein duquel des règles peuvent surgir, qui nous concernent tous et toutes, public et performer, au même moment.

Les sollicitations que tu mentionnes sont troublantes car elles jouent sur le registre de la séduction tout en dissociant le visage du corps, grâce à l'usage du miroir. Tu te mets en scène dans des pauses qui suggèrent des figures familières, parfois iconiques dans leurs attitudes et nous ramènent à un sentiment de déjà-vu provenant du registre cinématographique.

J'ai travaillé surtout sur le détachement et sur cette peur quasi-ancestrale de visualiser la dissociation de sa propre image, d'envisager un corps détaché, dissocié de son visage. C'est quelque chose de très effrayant que l'image du miroir telle que je la propose au spectateur. Ce détachement est le score de ma performance : cela produit des scènes au sein desquelles le corps et le visage ne correspondent pas, ne semblent pas pouvoir fonctionner ensemble. À travers ce score, il y a en effet des figures qui apparaissent mais elles ne sont pas volontaires car je n'ai pas travaillé avec des références spécifiques... Je me suis inspirée d'images cinématographiques, elles faisaient partie d'une matière avec laquelle je réfléchissais au commencement. Puis la partition corporelle a trouvé son propre chemin, sa propre identité, et j'ai délaissé ces images. Elles resurgissent lorsque je les nomme, au cours de la discussion avec les spectateurs. Elles proviennent de scènes de cinéma dans lesquelles les personnages se trouvent face-à-face avec leurs propres images. Ces scènes témoignent de la manière dont le cinéma met à l'écran ce rapport-là : *La Belle et la Bête* de Cocteau ou par exemple la scène très célèbre de *Taxi Driver* ou *Antoine Doisnel...* C'est-à-dire un cinéma plutôt hollywoodien ou très masculin. Ce ne sont que des auteurs hommes.

Le miroir nous laisse entrevoir ton visage sous la forme d'un masque détaché du corps. Dans une époque où justement les enjeux de la protection de l'identité sont de plus en plus nombreux, j'ai eu l'impression que tu nous proposais un corps à emprunter, un corps cheval de Troie pour nous y réfugier. Peu à peu ton identité se meut en un ensemble de traits qui perdent de leur expression et ton visage tend vers l'abstraction...

Tout à fait, c'était très présent au moment où je créais la pièce : l'idée du visage en tant que masque, une idée qui traverse l'humanité et beaucoup de cultures et de civilisation occidentales et non-occidentales. En France les gens réfléchissent beaucoup à cette question-là. Dans les mairies, dans les préfectures il y a cette fameuse affiche qui dit : « La République se vit à visage découvert ». De là sont nées toutes mes questions sur la visibilité du visage, l'exposition du visage, qui devient en réalité un masque de notre propre démocratie, son symbole en quelque sorte : c'est à travers le visage qu'on se fait confiance, c'est à travers le visage qu'on participe... Au cours de la création de *A Hand's Turn*, j'ai essayé non pas de renverser – parce que je ne peux pas renverser une telle idéologie aussi profondément ancrée – mais en tous cas de travailler l'interstice entre le visage en tant que surface de projection, mais aussi en tant que surface pour s'exposer, en tant qu'outil de transparence

Tu as commencé à présenter *A Hand's Turn* en parlant de la droite et de la gauche comme si c'était un sujet évident de réflexion. A quel moment de ton parcours artistique, cette division droite-gauche s'est-elle nouée sous la forme d'une question ? Est-ce liée à notre génération qui a vécu les gouvernements de gauche comme la fin des illusions ?

Je viens d'une famille dont la plupart, voire tous les membres, en tous cas la génération de mes grand-pères et de mes grand-mères, ont été chassés en tant que communistes pendant la guerre civile. Donc c'est vrai que j'ai grandi avec la question de la droite et de la gauche. C'est une question qui m'a beaucoup tourmentée et qui était extrêmement présente dans la manière dont j'ai vécu. C'était sans doute en grandissant et en voyant cette question disparaître, en ne la voyant plus vibrer dans ma vie que j'ai voulu lui refaire face, enfin que j'ai voulu la réactiver. Ce serait trop prétentieux de ma part de dire que j'ai tenté de la mettre en question. D'ailleurs ce n'est pas vraiment ce que je propose. Mais peut-être : « qu'est-ce qu'est aujourd'hui pour moi cette gauche dont on parlait il y a trente-cinquante ans ? Où se trouve ma radicalité ou mon engagement ? ». En réalité, ce n'était pas tellement la question de ce qu'est la droite et de ce qu'est la gauche mais plutôt de ce que cette division a créé, surtout dans le cas de la Grêce. *A Hand's Turn* travaille sur cette division.

Je t'ai entendue présenter ta position sur la scène artistique en ajoutant que tu étais « femme » et « étrangère » : quels sont les enjeux de cette précision ?

C'est une question très intime mais que je pense très actuelle. Surtout après le mouvement #metoo. Je pense que le milieu de la danse en Europe commence enfin à se poser des questions, celle de la décolonisation et celle de l'égalité entre les femmes et hommes. Dans mon parcours en tant que danseuse et chorégraphe, j'ai vécu beaucoup d'a priori et j'ai vu les limites que les a priori nous imposent : mon travail c'est de les dépasser, bien sur pas seulement individuellement mais aussi collectivement.

En France, l'art politique n'est pas une catégorie critique opérante et peut parfois être disqualifiante. Lorsqu'une artiste se déclare féministe, elle peut devenir coupable de pratiquer un art qui a une utilité, une vocation et donc n'est plus pris en compte au titre de l'art pour l'art, détaché de tout contexte.

J'avoue qu'il y a une difficulté à parler ouvertement d'engagement politique dans le milieu de l'art en France. J'entends les réticences de beaucoup de femmes à mettre leur féminisme en avant. Par ailleurs, j'ai été très proche du milieu de la danse new-yorkais où l'on parle beaucoup plus facilement des identités qui nous traversent et qui nous définissent. Je pense qu'en parler franchement peut permettre soit de faire apparaître des inégalités, soit de partager librement et de manière transparente nos choix. Je travaille avec des outils qui ne sont pas tous issus de la composition chorégraphique. Je ne vois pas du tout comment il est possible de travailler aujourd'hui sans être traversée par des questions politiques, je ne vois pas comment adresser les questions sociétales extrêmement complexes qui nous

touchent sans élargir nos outils. Et « nos outils » signifie outils anthropologiques, sociologiques, artistiques et autres. J'ai appris à penser l'art dans une organisation terrienne au sens où les pratiques circulent, s'informent et s'influencent. Je ne travaille pas en studio qu'avec du mouvement, qu'avec des danseuses ou des danseurs, de la même manière j'essaie de ne pas me limiter lorsqu'il s'agit de la pensée et de réfléchir avec les disciplines et avec les questions qui nous traversent.

Es-tu ambidextre, dans la vie ?

Non je ne suis pas ambidextre mais je pense que je travaille de manière ambidextre. J'essaie de mettre en place une pensée de manière ambidextre : penser éventuellement moins à la chorégraphie et plus à la manière de partager, créer des situations de lecture et d'écriture, partager nos pensées et nos besoins de parler. C'est une autre manière de créer, de chercher et de partager la danse. Mais pour des questions plus concrètes, je pense que la réponse se trouve dans le travail !

Vu au Far° Festival Nyon. A Hand's Turn, conception, interprétation Lenio Kaklea. Collaboration artistique Lou Forster. Décor, lumière Sotiris Vasiliou. Son Éric Yvelin. Styling Yonatan Zohar. Photo © far° Nyon / Arya Dil.